

GABRIELE ALBERTINI

MAIRE SANS FRONTIÈRES

DES FAITS ET DES IDÉES
POUR UNE COPROPRIÉTÉ GLOBALE

Coauteur Andrea Vento

Préface d'Antonio Ferrari



EPP Group

GUARDAMAGNA
EDITORI

MAIRE SANS FRONTIÈRES

GABRIELE ALBERTINI

MAIRE SANS FRONTIÈRES

DES FAITS ET DES IDÉES
POUR UNE COPROPRIÉTÉ GLOBALE

Coauteur Andrea Vento

Préface d'Antonio Ferrari

Guardamagna Editori

Editing: Jeanne Monroziès

Traduit de l'italien par Colette Moreau avec la précieuse collaboration de sa soeur Elisabeth.

Impression: Guardamagna Corrado e Luigi tipografi in Varzi

Les reproductions photographiques appartiennent aux Archives de la Mairie de Milan sauf indications différentes.

Première édition italienne 2008

© 2008 Casa Editrice Marietti S.p.A. – Genova-Milano

édition française

© 2010 Guardamagna Editori - Varzi (Pv)

Totus mundus nostra habitatio fit
Jeronimo Nadal

Index

<i>Preface</i> d'Antonio Ferrari	Pag. 9
Chapitre I. On y conte d'un combat singulier entre des géants, des conseils des gnomes et d'un marteau à la Maison Blanche.	15
Chapitre II. On y conte du maître américain, du carreau cassé, d'autres amis européens et de la grandeur des cousins d'au-delà des Alpes.	41
Chapitre III. On y conte de curieuses némésis entre les héritiers des révolutions et ceux des «petites entreprises».	65
Chapitre IV. On y disserte de la possibilité que les héritiers de Jules César résident encore à Londres.	89
Chapitre V. On y conte de nombreuses rencontres avec les sentinelles de la sécurité mondiale.	103

Chapitre VI. On y conte que c'est parfois, en vaguant dans le désert, qu'on peut tomber sur quelque pilier de sagesse.	Pag. 119
Chapitre VII. On y conte de la Ville Éternelle, de la Terre Sainte et des maîtres de foi qui y habitent.	141
Chapitre VIII. On y conte de fantassins, de chevaliers ailés et de marins et de la mémoire perdue d'antiques batailles.	163
Chapitre IX. On y conte de grands architectes, nouveaux alchimistes de la ville et de potentiels immeubles parfaits.	183
Un vrai chef *	191
Index des noms	193

Préface

“C’est son caractère qui fait à chacun sa destinée”. Cette extraordinaire pensée d’Héraclite souvent ignorée ou oubliée mais toujours valable, partout et pour quiconque, devient une précieuse valeur ajoutée quand on doit raconter et décrire des personnages qui réussissent tout naturellement à s’imposer bien au-delà du rôle que la vie et le sort ont décidé pour eux.

L’un d’eux est, sans aucun doute, l’ancien maire de Milan et aujourd’hui député européen Gabriele Albertini, chef d’entreprise venu à la politique, qui cependant n’a pas tout de l’entrepreneur, alliant difficilement son indéniable détermination et le cynisme; et qui a encore moins de l’homme politique n’étant ni un froid calculateur et un feinteur. On lit sur sa figure la satisfaction, le trouble ou la colère. C’est d’ailleurs lui qui vous illustrera et vous expliquera son état d’âme avant même d’observer son visage.

Pour l’avoir connu, fréquenté, en être devenu l’ami, je crois avoir compris - et bien sûr je partage - ce que disait et écrivait de lui le grand journaliste Indro Montanelli¹, frappé non seulement par ses capacités et son enthousiasme, mais aussi par sa volonté de garder fièrement sa propre autonomie de jugement, tout en adhérant à une direction politique précise, admirateur loyal de son leader, Silvio Berlusconi. Montanelli avait aussi souligné les débordantes qualités humaines de l’ancien maire, qui lui permettent de saisir des détails qui, en général, échappent à un homme commun, ou sont considérés comme mineurs. C’est grâce à elles qu’il arrive même à obtenir, grâce au climat qu’il réussit à créer, quelque confiance d’un important interlocuteur, moins caché derrière le masque que presque tout le monde porte, surtout dans une situation de pouvoir.

J'ai pu personnellement en être le témoin à l'occasion de quelques rencontres internationales du premier magistrat de Milan dans ses neuf ans de mandat municipal. Il les rassemble ici et les commente dans ce livre que vous êtes en train de lire, écrit en collaboration avec l'intervieweur Andrea Vento. C'est justement dans cette dimension, loin des flatteries et des pièges de la politique italienne, nationale ou locale, que l'ancien maire a atteint des objectifs élogieux, en tissant finement et en consolidant des amitiés qui sont devenues un important atout pour la ville et ses administrateurs.

Un profond rapport d'amitié s'est créé avec la reine Rania de Jordanie, qui, femme libre et moderne, souffre souvent des contraintes protocolaires. Si la souveraine a un lien tout à fait spécial avec Milan, elle le doit aussi à Albertini: non seulement à travers les attentions qu'il lui a réservées («Ambrogino d'oro»² et citoyenneté honoraire) mais aussi à travers sa capacité de s'adresser à elle avec une amicale franchise, fuyant toute étiquette. Le maire fit ses reproches au groupe de photographes qui, devant le Palazzo Marino, interpellait Rania comme si elle était une actrice à la mode ou un mannequin, afin de prendre une photo avantageuse, rappelant qu'ils se trouvaient devant une reine et non une star. Il voulait se montrer attentionné et protecteur, et cette intervention fit sourire affectueusement la souveraine.

Pendant une visite d' Ehud Olmert, alors maire de Jérusalem, devenu par la suite vice premier ministre et aujourd'hui chef de gouvernement, visite à laquelle j'avais été invité dans le bureau du maire, il y eut un échange verbal animé. Albertini rappelait à Olmert que dans sa Jérusalem était venu habiter un milanais d'adoption dont la ville était très fière: un des plus grands princes de l'Eglise catholique, le cardinal Carlo Maria

Martini³. Le futur premier ministre d'Israël qui n'avait pas encore acquis l'aplomb diplomatique nécessaire, répondit sur un ton presque méprisant: «Si vous saviez combien d'évêques et de prêtres nous avons à Jérusalem!» En face de l'insistance fière et un peu irritée du maître de maison, Olmert changea rapidement d'attitude et d'expression. Les deux hommes sont devenus amis.

En 2006, pendant un voyage en Terre Sainte, le maire de Milan rencontra en quatre jours trois chefs d'État (le roi Abdallah II à Hammam, Abu Mazen à Ramallah et Mosce Katsav à Jérusalem) et un homme qui devait le devenir peu après, le prix Nobel de la paix Shimon Peres. Presque un record! De quoi attirer l'envie de bien des chefs de gouvernement! Et surtout une reconnaissance, non seulement de l'importance de Milan mais de la personnalité de son maire. À l'occasion de ce voyage, il y eut même un épisode sur le point de déclencher un incident diplomatique. On était à la veille des élections israéliennes et le parti travailliste comptait sur l'appui tacite du président palestinien. Cependant, en recevant Albertini à Ramallah, Abu Mazen, se sentant à son aise dans ce climat contagieux de confiance, déclara nettement qu'il espérait à la victoire d'Olmert qui était à la tête du parti centriste Kadima, fondé par Ariel Sharon. Je me rappelle avoir alors lancé un coup d'œil stupéfait à Janiki Cingoli, directeur du Centre italien pour la paix au Moyen-Orient. Nous imaginions l'un et l'autre quelles auraient été les conséquences de cette déclaration. Les faits ne nous démentirent pas.

Il ne faut donc pas s'étonner si Albertini a été traité comme un chef d'État par Vladimir Poutine, intéressé par Milan dès les premiers jours de sa nomination au sommet de la Russie qui avait abandonné le communisme. Il n'est pas étonnant qu'il ait

créé un courant de sympathie avec le président des États-Unis d'alors, Bill Clinton, et avec l'ancien chancelier allemand Helmut Kohl. La capacité du maire de saisir en un clin d'oeil la psychologie de ses interlocuteurs ne peut qu'être le fruit du caractère, de l'éducation et de la curiosité de cet homme qui a fait ses études chez les Jésuites, qui a été fasciné par l'aventure politique, révolutionnaire et humaine de Laurence d'Arabie, qui se laisse volontiers aller à quelque penchant infantile, avec le goût de la provocation vénielle.

Comme lorsqu'il rencontra le cardinal Jean-Louis Tauran⁴, cet intellectuel fin et diplomate, prélat d'un niveau et d'un équilibre extraordinaires et qu'il s'aventura dans une discussion franchement hardie, soutenant qu'il fallait convaincre les prostituées de quitter la rue pour revenir dans ce qu'on appelait autrefois les «maisons closes». Il cita même un exemple qui, à cette occasion, pouvait apparaître irréligieux et donc particulièrement gênant, à savoir que non loin de la basilique de Saint Pierre, à l'époque où l'Église était un État et avait un pouvoir temporel, il existait des «lupanars». Ce fait pour démontrer que l'Église avait su affronter avec réalisme des problèmes même tout à fait laïques. Albertini avoue dans le livre qu'il craignait avoir exagéré. Le cardinal Tauran, au contraire, ouvert et moderne, leva tout embarras. Cette idée venait en réalité d'une personne sincère et authentique.

Et c'est justement la sincérité, en plus du partage des valeurs, qui a consolidé l'amitié entre Albertini et le cardinal Martini, deux personnalités très différentes, au moins en apparence. Il est difficile d'associer le hiératique et solennel prince de l'Église, qui sait conférer à chacun de ses mots le poids de son autorité et l'ancien maire, spontané et volcanique, aimant la culture, l'art, la musique et surtout fréquentant avec assiduité ce com-

pagnon de voyage tourmenté qu'on appelle le «doute».

J'ai été frappé par le conseil du cardinal Martini après le premier succès aux élections municipales et noté par le maire avec un intérêt persistant: «C'est maintenant le moment de la victoire joyeuse, du consensus électoral; vos collaborateurs doivent être heureux d'être ici avec cette fonction si importante, la direction de la seconde ville d'Italie. Bientôt cependant arriveront les critiques, les envies, les jalousies; vous souffrirez de ces responsabilités. D'après le sentiment que j'ai de votre personnalité, vous n'êtes pas homme capable de s'adapter aux réalités différentes des vôtres sans en souffrir, car vous ne vous faites pas à ce monde de compromis et de masques; vous croyez dans ce que vous pensez et vous faites ce que vous dites. Dans ce contexte, il me semble pouvoir dire que je ne sais pas si la fonction que vous assumez est faite pour une personne comme vous.» Une pensée profonde et particulièrement bien sentie.

Voilà pourquoi les personnages et les rencontres racontés dans ce livre ont les teintes pastel de la fraîcheur, parfois enrichies de quelques ingénuités (merci, Pascoli⁵: il faut effectivement protéger le petit garçon qui est au fond de nous tous, sans exception!)

En parlant un jour de soi, Albertini dit, avec une touche de coquetterie, que, lorsqu'il laisserait le fauteuil de maire, au pire on se rappellerait de lui comme d'un «bon administrateur de copropriété». Il n'imaginait pas, ou au contraire il se rendait parfaitement compte, que cette «autodéfinition» serait utilisée par certains avec un peu de malveillance, pour diminuer son bilan.

Or, tout ce qu'a fait et laissé ce maire hors normes, qui aime collectionner les titres honorifiques et les décorations, est important, concret, et restera. De ses collections, la plus précieuse

est la plus impalpable: c'est d'avoir su saisir, recueillir, apprécier et classer l'humanité des autres.

Antonio Ferrari
Éditorialiste du "Corriere della Sera"

¹ Indro Montanelli (22 avril 1909 - 22 juillet 2001). Journaliste et historien italien, toujours indépendant, connu pour sa nouvelle façon d'aborder l'histoire en particulier dans son «*Histoire des Grecs*» et «*Histoire de Rome*». Unanimement considéré comme le plus grand journaliste italien du XXème siècle. On parle de lui en terme de «conservateur illuminé» d'une Droite démocratique.

² L'Ambrogino d'oro (médaille en or représentant Saint Ambroise) est la plus importante reconnaissance de la Ville de Milan, dont le nom est inspiré de Saint Ambroise, patron de la ville. Palazzo Marino est le siège de la Mairie de Milan.

³ Carlo Maria Martini (né le 15 février 1927). Cardinal italien de l'Eglise Catholique Romaine. Il fut archevêque de Milan de 1980 à 2002.

⁴ Jean-Louis Pierre Tauran (né le 3 avril 1943). Cardinal français de l'Eglise Catholique Romaine. Ministre des relations avec les Etats, il est actuellement Président du Conseil Pontifical pour le dialogue inter-religieux à la Curie de Rome.

⁵ Giovanni Pascoli (13 décembre 1855 - 6 avril 1912). Célèbre poète italien appartenant au décadentisme. Sa théorie poétique du «*fanciullino*» indique le passé comme la voix du petit enfant qui est en nous et sait découvrir ce qu'il y a de nouveau dans les choses.

Chapitre I

On y conte d'un combat singulier entre des géants, des conseils des gnomes et d'un marteau à la Maison Blanche.

Le premier « moment magique » sur la scène internationale fut sans aucun doute le 15 mai 1998 à Birmingham, plus exactement à la City Council House, à l'occasion du G8. Pourquoi peut-on le définir ainsi?

Parce que j'avais eu une généreuse présentation de la part de ma collègue et amie Petra Roth, bourgmestre de Frankfort, que j'avais rencontrée au cours des fréquentes réunions qui avaient eu lieu ces jours-là dans la résidence communale de Highbury Hall avec les maires des villes jumelées avec Milan, c'est-à-dire les capitales économiques ou les secondes métropoles des pays adhérant au G8. Nous avons solidarisé et elle m'avait présenté à Helmut Kohl. Je ne comprenais pas l'allemand, mais les regards et les attitudes montrés par le chancelier d'alors avaient rendu évidente la signification des phrases. Petra Roth me présenta sous un jour très amical et à cette occasion, dans un anglais un peu maladroit comme le mien et que je comprenais donc bien, Kohl rappela ce qu'il avait déjà affirmé au Bundestag. Ces jours-là, la participation de l'Italie à la monnaie unique européenne était encore incertaine et les doutes venaient justement surtout de la zone du mark.

Au cours de ces mêmes mois, nous avons rencontré aussi Hans-Olaf Henkel, président de la BDI, la Confédération générale de l'Industrie allemande (équivalent de la Confindustria

italienne⁶), un des protagonistes de la bénédiction que l'*establishment* politique et entrepreneurial allemand avait donnée à l'entrée de l'Italie, alors que la Finance était moins convaincue. En face d'une assemblée des députés allemands plutôt sceptique, Kohl fit l'éloge de Milan et de la Lombardie comme un des lieux les plus dynamiques du monde dans la production de la richesse grâce à la créativité des districts industriels, donc non seulement les grands pôles et leurs induits de sous - traitants, mais aussi le système réticulaire de nombreuses entreprises. Il s'agit d'une organisation typique du territoire italien dans lequel on relève deux excellences: le dynamisme et la capacité entrepreneuriale. Nous pourrions affirmer, sous l'angle économique, que l'Italie, la Lombardie, Milan, mais par extension tout le Nord-Est, ont mis en pratique exactement ce que soutenait Carlo Cattaneo⁷ lorsqu'il parla du balcon du Palazzo Marino pendant les célèbres Cinq Journées épiques⁸. C'était, avait-il indiqué, le fédéralisme qui était la condition la plus favorable pour faire émerger le meilleur des grandes nations et des petits villages. Une entité dans laquelle l'agrégat, la finance, la technologie demandent de grandes dimensions et des synergies, mais, en même temps, utilisent et mettent en valeur les qualités de l'entrepreneur singulier, de la famille et de l'individu, faisant apparaître comme fondamentaux les facteurs de création et d'organisation. C'est ainsi que se conclut notre très cordial entretien. Kohl est un géant politique mais pas seulement: je ne l'aurais pas imaginé aussi immense, avec sa grande main qui m'entoura si chaleureusement. Après ses compliments, je me sentis rempli d'orgueil.

Par la suite, ma surprise fut telle que je pensais vivre un rêve ou délirer. Il me semblait m'être dédoublé, me regarder de l'ex-

térieur; je ne croyais pas à mes yeux lorsque Richard Daley, le maire de Chicago, une des villes elle aussi jumelée avec Milan, me présenta à Bill Clinton. Le président des Etats-Unis d'Amérique me donna l'impression d'une extrême cordialité quand il me posa sa main sur l'épaule – cette même main avec laquelle il lui aurait suffi d'appuyer sur un bouton pour déclencher un guerre mondiale thermonucléaire – et il dit: «*I love Milan*». Puis, il expliqua pourquoi cette ville lui plaisait: la mode, la théâtre la Scala, le dynamisme du territoire, et, si je ne me trompe pas, il me dit aussi qu'il était venu étudier à Milan et il avait admiré la «Cène» de Léonard de Vinci. Tandis que Clinton vantait les beautés de Milan, sa femme Hillary s'était approchée: elle me parla de mode et de théâtre lyrique. Entre-temps, Kohl était revenu et je pus ainsi assister à un amusant «gazouillement», qui devint par ailleurs presque agressif, entre ces deux colosses de la politique, mais aussi de l'économie, puisque bien sûr ils représentaient les principales économies mondiales. Ils étaient tous les deux imposants, même physiquement: non par la carrure mais par la taille, Clinton se confrontait au colossal Kohl. Et moi, entre eux, je me sentais un peu intimidé, aussi à cause des circonstances: au fond, je n'étais maire que depuis un an. C'était en effet, comme une coïncidence voulue par le destin, le premier anniversaire de ce 15 mai 1997, jour où j'avais juré fidélité à la République devant le Préfet et où j'avais officiellement assumé ma charge de premier citoyen de Milan. Tels furent les mots prononcés par Kohl: «*This is the chief of Milan*» puis «*a very good friend of our Mayor Roth of Frankfurt*». Puis il affirma que notre territoire représentait une zone d'excellence, de dynamisme et de développement dans tous les secteurs: de la production de richesse à la recherche technologique, jusqu'à la création de nouvelles frontières de la société moderne avec l'in-

tégration des migrants. En bref, une étincelle de modernité typiquement européenne: Kohl bien sûr la considérait dans une optique que je définirais «nationaliste» européenne. Ma surprise se transforma alors en enthousiasme. L'étymologie de ce mot remonte, semble-t-il, au mot grec *eintheos*, ce qui fait participer la divinité à notre état d'âme, c'est-à-dire comment nous le projetons sur l'idée de divin: sans limite, éternel, le bien absolu et autre. Or cet enthousiasme risquait d'arriver à des propos délirants car le litige entre Clinton et Kohl sur celui qui aurait loué le mieux de Milan était en train d'atteindre des niveaux curieux. Clinton lui aussi n'avait pas tari d'éloges sur les districts de Milan et de la Lombardie avec les mêmes adjectifs, avec la même analyse logique et la connaissance du territoire, considérant ce que l'on arrivait à faire dans ce bout d'Europe comme un exemple à imiter et un modèle positif en lequel croire. Bien sûr, la pensée de Clinton était à peu près: « Je ne suis pas contre l'Europe, mais je suis dans les conditions de devoir protéger les prérogatives et les intérêts des États-Unis, car l'Europe pourrait devenir une antagoniste sur l'échiquier mondial». D'autre part, Clinton, avec perspicacité, ne parlait pas seulement de l'Allemagne, mais aussi d'un autre Pays européen qui n'était pas encore pleinement reconnu comme puissance industrielle. Voilà, me retrouver au milieu d'un *certamen* entre antagonistes de ce poids me laissa vraiment étourdi.

Pour rendre cette réflexion plus actuelle, pensez-vous a posteriori que Kohl avait raison de défendre à ce point l'entrée de l'Italie dans l'euro? Prenant aussi en considération notre économie, non seulement lombarde mais aussi nationale?

C'est une bonne question. A postériori, nous pouvons dire

que l'objectif, le profil stratégique de ce que Kohl avait alors discuté et voulu défendre est aussi notre pensée. Je crois effectivement que cela devait être le but, a été le but et que nous nous y reconnaissons. Sans aucun doute, l'expression que vous avez utilisée dans la question, rappelant le discours de Kohl, reste vraie: nous ne pouvons pas laisser à l'écart un Pays ayant les caractéristiques de l'Italie. Aujourd'hui encore, malgré tout ce qu'on nous dit et tout ce qui nous arrive, nous sommes de toutes façons, dans le cadre du G8, la sixième économie. Peut-être même la cinquième si nous prenons aussi en considération l'économie souterraine qui n'apparaît pas dans le PIB et qui, peut-être, dans l'Italie centre-sud et insulaire est proportionnellement beaucoup plus lourde que dans le système productif plus structuré, solide et moderne de l'Italie centre-nord et en particulier de la plaine du Po. Je crois que si nous incluons cette donnée, nous dépassons d'autres nations dont la condition ressemble à celle de l'Italie du Nord en ce qui concerne la structure des rapports entre la société et l'État, la fiscalité et la légalité. Nous sommes donc d'accord sur l'objectif; quant au parcours, il aurait fallu une attitude plus prudente de nos gouvernements pour arriver au but à travers un passage par étapes ou plus contrôlé. Il suffit de penser que, à la différence du mark et de la livre-sterling, nous n'avions pas les centimes. Une lire était déjà en soi une valeur dérisoire. Or nous avons maintenant en poche une pièce de monnaie qui vaut mille liras: ce sont les 50 centimes d'euro, dont l'aspect rappelle celui des vingt liras de l'ancienne frappe. Le fait que le billet de un euro n'existe pas et qu'il y ait des centimes, selon certaines recherches, a beaucoup pesé. Inconsciemment, à partir de ce moment, d'un jour à l'autre, on a considéré comme babiole, et presque un poids dans sa poche, des pièces dont la valeur n'est

finalement pas si négligeable: plusieurs dizaines et même centaines de vieilles lires. Dans un congrès, Giulio Tremonti a souligné que, selon un calcul du ministère du Trésor, chaque italien, en se trompant dans les calculs, ou en pourboires ou par défaut d'évaluation objective, jette, en moyenne, deux euros par jour, c'est-à-dire 60 euros par mois, soit 10% du minimum de retraite. D'autre part, le fait que l'euro, au lieu de correspondre à 1936,27 lires, ait été perçu comme équivalent à 1000 lires, a eu des conséquences négatives sur la capacité de dépense du citoyen et donc sur la consommation, les investissements et autres.

Pour en revenir à l'euro et à l'Europe telle qu'elle a été conçue, j'ai prêté mon attention à la question du citoyen, c'est-à-dire au fait qu'il fallait finalement payer un objet non plus avec une inflation à deux chiffres ou avec la dette publique. Ces modalités différaient le problème, renvoyant le paiement de ce que l'on achetait à des valeurs plus basses aux générations futures. Pendant de nombreuses années, nous nous sommes permis un niveau de vie plus haut que nos ressources: c'étaient les années de l'automne «chaud», de la contestation, du compromis historique rampant.

En bref, les années 70 et 80, les années de la «Milan à boire»⁹, mais aussi de l'«Italie à manger». En contractant des dettes qui resteront à nos petits-enfants et arrière-petits-enfants, il est sûr que notre génération et celle de nos frères aînés a dilapidé de la richesse. Voilà donc que l'euro nous a obligés à remettre en jeu nos dettes et à les actualiser. Il s'est agi d'une conséquence logique. Nous ne pouvions pas penser différemment: nous avons parcouru un chemin qui a éloigné l'Italie de l'Europe, car, objectivement, nos conditions politiques étaient tout à fait particulières. Il me semble que Léon Blum¹⁰ a défini le Parti communiste italien «*un parti nationaliste étran-*

ger»; l'Église catholique, dans sa vision eschatologique, a une conception de l'économie et de la richesse produite, je ne dis pas contiguë, mais certainement superposée du point de vue des valeurs. Le Sermon sur la Montagne raconte quelque chose de la conception du catholique, diversement du shintoïsme, qui considère le travail comme une volonté de Dieu incarnée par l'homme. Pour nous, c'est une condamnation: «Tu travailleras à la sueur de ton front», ou bien: «Tu accoucheras dans la douleur». Nous avons donc parcouru une voie dans laquelle, pour avancer en ligne droite, pour rester dans le partage de Yalta, nous devons satisfaire la demande de bien-être plus que nous ne pouvions réellement le faire. Quelqu'un aurait pu être thatchérien mais il aurait dû affronter un conflit social plus violent. Cela nous a peut-être pénalisés, mais nous ne pouvions pas ne pas être en Europe. Nous avons des dettes et il faut payer ses dettes: nous les avons contractées et nous devons payer.

Revenant aux deux chantres des vertus de Milan et de son économie, Clinton et Kohl, quelle impression en avez-vous eue sur le plan humain et caractériel?

J'ai été frappé par l'extraordinaire capacité de contact immédiat de Clinton. Un homme qui vous regarde et dialogue avec vous comme s'il vous connaissait depuis toujours. Dans ce moment précis, on a la sensation qu'il est en train de vous consacrer une attention qu'il a toujours eue. C'est une capacité de jouer spontanément un rôle, quelque chose de subconscient qui appartient à l'animal politique, qui m'a aussi assailli: «*I love Milan*», le rôle, le sourire, le regard avec un intérêt exclusif pour la personne qui est en face de lui à ce moment-là. Kohl est un homme de grand «poids»: méditatif, rationnel, cartésien, de grande énergie et de grande volonté. Peut-être, au moins au

premier abord, moins cordial que Clinton. Cependant, solide: une personne à laquelle on pourrait prêter sa voiture ou acheter la sienne. Je ne veux certainement pas dire par là que c'est un timide, ou qu'il est dominé par les scrupules moraux. Revenant sur Clinton, bien que séduisant, il pouvait donner l'impression d'être un affabulateur, un homme à même de confondre son interlocuteur grâce à une sympathie innée.

Nous reparlerons de Bill Clinton plus loin ou plutôt du fauteuil dans lequel il fut obligé de s'asseoir dans le bureau du député Henry Hyde au Congrès, lorsque nous parlerons de Washington et de la visite à la Maison Blanche. Mais, dites-moi, tandis que ces deux géants rappelaient les vertus de Milan, de son territoire et de sa compétitivité, que faisait l'alors président du Conseil italien, Romano Prodi?

Il était dans la salle, mais n'assistait pas à la scène, et j'ai dû la lui raconter quand je l'ai rencontré quelques instants plus tard et, à mon tour, je lui ai présenté les autres collègues maires. Par l'intermédiaire de Stefano Parisi, alors Directeur général de la Mairie, qui, depuis quelques mois, avait quitté le Département économique de la Présidence du Conseil et avait donc été collaborateur de Prodi. J'ai donc raconté l'entretien entre Clinton et Kohl: le Président du Conseil fut d'un côté satisfait mais, de l'autre laissa entendre qu'il aurait préféré que les districts ne furent pas uniquement représentés par Milan et par la Lombardie. Effectivement, il y a aussi les districts émiliens, même si leurs caractéristiques sont un peu différentes.

Une comparaison entre le généreux Kohl et son successeur Gerhard Schröder, que vous avez rencontré en 1998 au «Corriere della Sera» peu de temps avant qu'il ne devienne chancelier?

Il y a tout d'abord une promesse non tenue: Schröder a démontré ne pas être un vrai boy-scout. Au cours de cette entrevue, pendant le toast final, j'acceptai son engagement, s'il avait été élu, de confirmer ce que le chancelier Kohl avait déjà affirmé à propos des districts de Milan, son admiration pour le caractère industriel et pour la capacité d'innovation de notre territoire et de sa population. Schröder dit: «Si je deviens chancelier je le dirai moi aussi.» Nous étions en la présence de bons témoins, de représentants qualifiés de notre économie. Il y avait en effet le sommet du groupe Rizzoli avec entre autres Cesare Romiti¹¹. Comme dans d'autres cas où mes prévisions se sont accomplies, par exemple avec Carlo Azeglio Ciampi pas encore président, je lui répondis que la prochaine fois qu'il viendrait à Milan, nous nous rencontrerions, lui alors chancelier et j'aurais volontiers encaissé ma créance. Ce fut chose faite et pour le cancellariat et, me semble-t-il, pour une visite de sa part à Milan à l'occasion du meeting des partis socialistes européens. Ce fut une visite éclair, de l'aéroport au congrès et retour. Il ne s'arrêta pas en ville et donc il n'y eut pas pour ma part l'«encaissement» de la créance. A travers cet épisode, raconté un peu pour plaisanter, j'entends essayer d'interpréter le personnage: au cour de cette rencontre qui fut assez longue – un repas de presque deux heures – j'eus l'impression d'un homme très sage, très astucieux, peut-être avec une pointe d'opportunisme, habile, plus qu'éthique. Je n'entends pas dire par là qu'il s'agissait d'une personne excessivement désinvolte, absolument pas, mais il y avait cependant quelque chose... Je fus très frappé par l'entente qui existait avec ses collaborateurs, avec les personnes qui l'accompagnaient. Je ne savais pas qui ils étaient, mais même sans connaître l'allemand, je sentais un dialogue serré, intense, préparé. En lisant son curriculum, je vis que c'était un

homme politique de profession, qu'il était né dans une famille de conditions modestes et qu'il avait payé ses études tout seul, qu'il était parti de rien. Très louable et appréciable. Si on naît prince, on a sans aucun doute un avantage, mais si on le devient, alors la reconnaissance de la propre volonté et des propres capacités doit augmenter. Donc, les personnes qui arrivent à atteindre ces niveaux en partant du bas et non de conditions d'aisance et de facilité, méritent tous les éloges. En même temps, j'eus la sensation d'un homme très habile ayant une remarquable capacité de négocier. Adroit dans l'utilisation de tous les instruments de la politique entendue comme la possibilité de faire croire une chose et d'en faire une autre, d'agir avec finesse en interprétant le rôle même sans préjugés. Ce furent seulement des impressions initiales mais je ne sais pas si nous pouvons les considérer confirmées ou réalisées, au-delà de l'épisode, presque insignifiant, de la promesse manquée à mon égard. Je ne me suis pas vexé, et puis le destin s'est accompli et j'espère qu'aujourd'hui c'est Angela Merkel qui pensera à Milan.

Donc, Schröder vous rappelait plus Clinton que Kohl.

Exactement! Il rappelait plus Clinton que Kohl. Mais il n'avait pas l'attrait de Clinton, car le locataire de la Maison Blanche était vraiment unique dans sa capacité d'envoûter. Cet instant avec la main sur l'épaule, le regard qui déclare «*I love Milan*» comme s'il n'avait rien fait d'autre dans la vie qu'aimer Milan.

Un technicien intéressé?

Il y a peut-être plus que le simple métier. Il y a, je crois, une

auto-conviction de sincérité qui est transmise dans ces situations. C'est quelque chose que possède aussi le président Silvio Berlusconi lorsqu'il croit sincèrement à ses propres «mensonges». J'insiste pour mettre le mot entre guillemets, car il ne dit pas de mensonges. Ce n'est pas par calcul qu'il s'identifie si intensément dans le rôle qu'il tient, qu'il devient sincère, même s'il peut avoir des réserves sur ce qu'il affirme. Tout le monde n'est pas capable de se comporter ainsi.

Revenant aux points fixes de votre programme de travail lors du premier et du second mandat, on a eu l'impression que la mission en Angleterre en mai 1998 vous avait permis de mettre en train des confrontations importantes: une sur le thème du benchmarking, c'est-à-dire de la confrontation entre comportements vertueux des administrations locales, et non plus des gouvernements, comme dans le cas de l'entrée dans l'euro; l'autre sur le thème des privatisations. C'est au cours de ces mois qu'avait commencé le processus de vente d'une quote-part de AEM¹², la société milanaise de l'énergie et ces jours-là, à Londres, vous avez rencontré les gros personnages de la finance.

C'est en effet un rapprochement entre deux situations apparemment éloignées l'une de l'autre, mais en réalité très proches. Les administrations des villes sont comparables, même si leurs situations politiques, normatives et/ou législatives apparaissent différentes. Mais désormais, avec la participation à un ensemble européen, ce qui émerge ce sont les compétitions entre les territoires et les villes. C'est ce qui a été défini la *competition* et que j'ai emprunté et répété dans la confrontation entre Rome et Milan. Phases pendant lesquelles les administrations des villes se confrontent sur des problèmes, souvent

superposables: la pollution, le gigantisme urbain, les nouvelles conceptions de la ville *metropolis*, métropole, c'est -à - dire une agrégation, non plus confinée, comme dans la conception historique, dans le territoire limité de la commune, puis de l'espace agricole et puis des autres villes. Il existe désormais des réseaux qui s'élargissent et s'étendent. La circulation, les parkings, les problèmes sociaux, les zones inutilisées qui doivent devenir partie intégrante de la ville, la production d'énergie, l'attrait exercé par les universités, la finance, les industries manufacturières et non, par le tertiaire. Le tout rapporté aux effets non désirés de la concentration qui déterminent une baisse de la qualité de la vie malgré la richesse. C'est pour cette raison que ces villes européennes, jumelées aussi grâce à des situations structurelles semblables, se sont rencontrées pour repérer certains secteurs et certains points sur lesquels confronter leurs expériences respectives sur la base de problèmes communs et saisir ainsi les *best practices*, c'est-à-dire la solution gestionnaire, normative, économique la plus appropriée. Il s'agissait donc de repérer un paradigme partagé pour confronter ces expériences les unes avec les autres, bien qu'en présence d'un contexte de compétition. Donc Frankfort, Birmingham, Milan ou Barcelone auraient continué à rivaliser comme centre d'attraction pour accueillir les Jeux Olympiques, plutôt qu'un développement plus rapide de la Bourse, ou bien la possibilité d'attirer des capitaux étrangers par exemple français et espagnols à Milan et italiens à Lyon. Ce fait était donné comme acquis et sûr, même reconnu comme une valeur: ce n'était pas de l'antagonisme mais une compétition positive, presque de l'émulation, mais nous aurions loyalement comparé les expériences faites. Le thème des privatisations était apparemment étranger, dans la mesure où les Mairies, sur la base de ce que

nous avons dit plus haut, sont aussi des entreprises de service, de grandes *holding* avec des ressources, des capitaux, des propriétés. Tous ces éléments doivent obligatoirement être pris en compte dans la grande compétition mondiale entre territoires et non plus entre nations ou seulement entre entreprises individuelles. En bref, il faut extraire avec efficacité la valeur de ce qu'on possède, peut-être même en le transformant, par exemple en vendant une société de l'énergie et en investissant les gains dans des infrastructures. Nous étions à l'époque où nous faisons propagande pour les actions de AEM, qui était sur la voie de la privatisation. Nous étions déjà dans la phase où nous cherchions des acheteurs parmi l'épargne diffuse, mais aussi les quatre cents investisseurs institutionnels qui en tirèrent, par ailleurs, profit: ils achetèrent à un bon prix et revendirent mieux. C'est vrai, nous étions en train de vendre une société qui, il y a cent ans, avait eu comme objectif de sauvegarder le territoire et les entreprises locales, là où l'industrialisation était en train de se développer de façon plus impétueuse et innovante. Milan était l'endroit où la consommation d'énergie était la plus haute mais la plus chère. La constitution de AEM avait donc eu une fonction sociale pour la population et pour les entreprises. Après de nombreuses années, ce système s'était nivelé et planifié. Et alors, pourquoi aurions-nous dû garder des actions qui avaient désormais une valeur élevée au lieu de les vendre et, avec les gains, construire des lignes de métro, des H.L.M. ou d'autres services pour être attractifs et distributeurs de qualité de vie pour les citoyens, pour tous les citoyens?

J'ai encore bien présentes à l'esprit les photographies de Margaret Thatcher avec les législateurs de la finance: la «Dame de fer» a été la protagoniste de cette palingénésie de l'objectif public et de la gestion privée. L'utilité était publique, mais la

méthode pour y arriver n'était pas celle de la bureaucratie et des appareils, bien au contraire, l'esprit d'entreprise qui gouverne. C'est ce que nous avons essayé de réaliser dans notre «tour de garde», et je crois pouvoir dire avec de brillants résultats, quelques difficultés, beaucoup de désaccords, mais, au bout du compte, avec un succès indéniable de choses réalisées. C'est exactement dans ce contexte que se conjuguaient le rapprochement entre la confrontation compétitive des autres villes présentes au G8 de Birmingham et l'expérience anglaise dans le cadre des privatisations du gouvernement Thatcher. Je me souviens d'une association d'idées entre un passage de son livre « *Les années de Downing Street* » et ce qui s'est passé pendant la fin de mon mandat en ce qui concerne les privatisations et pas seulement cela. Madame Thatcher était en train de perdre des éléments de sa majorité, étant donné que sa politique, non populiste mais populaire, avait provoqué des désapprobations. À partir du moment où elle toucha certains privilèges, les mineurs du pays de Galles, pour les défendre, se mirent en grève pendant 18 mois, et même, pendant quelques années, produisant désagrégation sociale et conflits. Puis, le temps passant, on comprit les bénéfices d'une horloge à l'heure. Mais il y a une phase dans laquelle la cohérence se paie en termes de consensus. Des doutes surgissent, politiquement certains vivent ce qu'en psychologie on appelle régression; d'autres se réfugient dans leurs propres origines, s'éloignent dans le temps, sinon même dans l'espace, et se tournent vers son petit trésor de mémoire et de sécurité: son bassin électoral, son petit groupe de consensus, qui lui confère le rôle qu'il est en train d'exercer. Et c'est ainsi qu'on perd la vision d'ensemble. Cela arrive tous les jours: certains disent qu'investir dans une œuvre publique produit désaccord; on refuse d'abattre des arbres pour construire

un parking ou bien on ne veut pas privatiser parce qu'on risque d'être critiqué par la presse. Voilà, en termes de privatisation, il y a un peu cet aspect. La chose publique au gouvernement, le système des partis, renonce difficilement à avoir des postes, des rôles, des appareils de gestion, parce que c'est typique de la personne qui gouverne de vouloir tout ça. Cependant, pour faire quelque chose pour la société, pour les générations prochaines, au lieu de la faire uniquement pour les élections prochaines, il faut travailler dans une direction complètement différente; penser à l'avenir, et non à son propre fauteuil.

A l'occasion de votre tour parmi les gnomes de la finance londonienne, comment vous sont apparues leurs impressions sur la stratégie des privatisations?

En ce qui concerne les grandes banques d'affaires londoniennes, nous avons fait le tour de Warburg, JP Morgan, Schroeder's. A l'occasion d'un dîner à l'hôtellerie feutrée de Fleming, décorée d'objets précieux, dont la table en bois lustré typique des salles à manger de l'aristocratie anglaise et une magnifique collection de tableaux, l'homme qui serait devenu le directeur général de la Mairie, Giorgio Porta, alors adjoint au Maire aux privatisations, se produisit dans une *performance* inoubliable pour illustrer comment il aurait voulu privatiser et AEM, et les autres sociétés dans un équilibre entre vente au *retail*, donc à des valeurs de cote ouvertes pour pousser les épargnants diffus, et vente de capitaux aux investisseurs institutionnels pour «affamer» la demande et faire monter la valeur dans la compétition. Par conséquent, le maintien de la *gouvernance* de la société. Pour expliquer ces trois profils à harmoniser et à équilibrer, il fit, en gesticulant, un jeu qui rappelait

étrangement celui des «trois cartes» auquel parfois on assiste dans nos rues. Le contraste avec l'austérité des banquiers londoniens me fit sympathiquement sourire. Le seul regret est que, peu de temps après, le directeur général de Fleming avait organisé un dîner avec Madame Thatcher auquel je dus malheureusement renoncer à cause de mes occupations milanaises. Ce fut un grand sacrifice, étant donné l'intelligence du personnage et son rôle d'inspiratrice de mes actions de gouvernement.

Les représentants de la finance londonienne approuvèrent la stratégie de privatisation car, en tant qu'investisseurs institutionnels, ils étaient les premiers à être intéressés à acheter et à revendre. Il considérait donc cette possibilité comme très positive, à partir du moment où on créait ainsi une aire de marché dans laquelle jouer un rôle. Ils demandèrent tous à être placeurs. Toute cette tension, tout cet intérêt, même si légitimes, me faisaient penser à une analogie banale: le rapport entre décorateur et fournisseur. Ils parlaient alors avec le vendeur et certains étaient aussi conseillers comme Goldman Sachs pour AEM, JP Morgan pour la Centrale du lait; d'autres se proposaient comme investisseurs et acheteurs. Mais en réalité ces rôles s'échangeaient souvent. En substance, il me semblait saisir, surtout dans la fixation des prix, la même relation qui existe entre l'architecte d'intérieur d'un côté et les fabricants de meubles, les décorateurs, les fournisseurs de cuisine et de salles de bain de l'autre, par fréquence de leurs contacts. J'ai donc eu la sensation que, dans toutes les formes de placement des biens publics, l'attention des *advisor* était plus orientée à favoriser le marché sous toutes ses formes, *retail* et investisseurs institutionnels, plutôt qu'à aider le vendeur à réaliser le meilleur prix. Au-delà de cette réflexion éthique, pour une institution publique, le fait qu'il y ait un équilibre entre la maximalisation

du gain destiné à des œuvres publiques et la volonté politique une privatisation de cette portée, n'est pas une chose négative. Étant donné que c'était la première Mairie à se mettre à l'épreuve des privatisations, il y avait la volonté d'investir politiquement sur une vente qui aurait été rémunératrice pour 400.000 épargnants et qui n'aurait pas été spéculative pour le vendeur. Peut-être que, si je revenais en arrière, je serais plus déterminé à courber les «décorateurs» et à leur imposer un prix différent, plus élevé: j'aurais ainsi obtenu plus de capitaux pour les œuvres publiques de Milan, sans pour autant mécontenter les investisseurs institutionnels et les épargnants diffus.

Ces banquiers proposaient aussi d'autres instruments, à part les privatisations, pour recueillir des ressources, auxquels, tous comptes faits, on n'a pas eu recours ou bien seulement dans les dernières années. Ils insistaient beaucoup sur le project financing et sur la Private Finance Initiative ou éventuellement sur des émissions d'obligations alors déjà dénommées en euros. Pourquoi étiez-vous un peu sceptique sur l'utilisation d'un «choix» plus vaste pour le financement de la Mairie?

Nous nous sommes limités à prendre en considération cette voie parce que nous en étions à la première opération de ce genre. Il nous semblait déjà un miracle de réussir à faire de véritables privatisations après des années d'immobilisme. La *Legge* présenta cinq mille amendements et au sein du Conseil, l'opposition promut le référendum sur les privatisations de AEM. Nous retenons qu'un parcours limpide, perceptible, et pas trop complexe, pouvait être plus productif. Nous pouvons peut-être ajouter que les autres instruments étaient des formes de co-participation avec des privés ou bien des endettements. Dans les

dernières années, le *project financing* a été utilisé pour la réalisation des lignes 4 et 5 du métro et il sera peut-être utilisé pour le tunnel sous les Bastions¹³. Nous n'avons pas fait d'émission de Bons Ordinaires de la Mairie, car c'est d'ailleurs un endettement qui, dans certains cas, finit par être plus cher qu'un endettement ordinaire. D'autres administrations y ont eu sans doute recours pour des raisons politiques, à partir du moment où on fait participer l'épargnant-citoyen à la construction d'ouvrages dont il sera aussi bénéficiaire: c'est de cela que jouit la *civitas* élargie, même si ça n'entre pas dans une logique strictement économique. Une chose était l'endettement sous différentes formes, une autre chose le réinvestissement, c'est-à-dire le changement de nature du bien patrimonial: vendre des actions et faire des métros, vendre des branches d'entreprises qui n'ont plus une fonction politique et réinvestir les ressources obtenues dans des services nécessaires à la ville. Pourquoi la Centrale du lait¹⁴ était-elle née? Parce qu'il y a cent ans, le lait était une façon de vivre, mais aussi une façon de mourir de la tuberculose bovine. Winston Churchill disait qu'aucun investissement n'avait été plus productif que de donner du lait aux enfants. Il en était de même pour les pharmacies communales, qui garantissaient la distribution de la quinine pour combattre le paludisme. Aujourd'hui, ces fonctions sociales et ces maladies n'existent plus, et la présence des entreprises n'était justifiée que par la distribution de places, de consultations et d'adjudications au système politique. Nous les avons transformées en sociétés: nous en avons vendu certaines, nous en avons laissé d'autres avec des bilans à l'actif.

Une des nombreuses sources d'inspiration au cours des deux mandats a été l'administration publique de type anglo-saxon. Plus

de dix ans après, croyez-vous que ce soit possible d'appliquer et de mettre en œuvre cette expérience dans toute l'Italie, ou bien que c'est un travail de Sisyphe?

En nous inspirant de la langue anglaise, nous aurions pu aussi utiliser le présent progressif: le *Reinventing Government* est une fonction en cours. En 1997-98, nous avons étudié attentivement le programme de réforme de l'administration américaine appelé justement *Reinventing Government*. Le responsable de ce programme, Robert Stone, m'offrit une broche – un petit marteau en argent symbole du projet – au congrès de l'Association des Industriels lombards (Assolombarda), au cours duquel nous avons parlé de cet argument et de la organisation communale projetée par Parisi. Lorsque le vice Président Al Gore vint déjeuner au Palazzo Marino pour les 125 ans du «Corriere della Sera» je me présentai à juste titre avec le petit marteau bien en vue sur le revers de ma veste. Il me l'épingla de nouveau lui-même parce qu'il avait été délégué par Clinton pour suivre la réforme de l'administration publique américaine. Dans notre gouvernement territorial, nous avons exprimé une cohérence, une détermination et une contiguïté avec nos principes et nos programmes qu'aucune administration, ni locale, ni nationale, n'a réussi à maintenir. Nous avons pu le faire pour ces motifs: premièrement, parce que la société dont nous sommes l'expression est objectivement plus moderne et avancée; elle est, si on veut, plus anglo-saxonne, plus américaine, mais sans les éléments liés à la consommation, velléitaire, attachée aux tendances, à la mode, superficielle. Il est hors de doute qu'aujourd'hui, dans le monde, on parle anglais, comme il y a deux mille ans on parlait latin: il s'agit d'une culture dominante, d'une hégémonie. L'âme du monde, dirait

Hegel, en ce moment est américaine. Les livres scientifiques sont en anglais. Il est donc correct de s'inspirer de ces pays, surtout des États-Unis, mais aussi de la Grande-Bretagne car ils ont parcouru une voie vertueuse tendant à la débureaucratisation et à libérer l'économie et la société des interventions planificatrices. Rien que pour acheter un cendrier, l'administration publique américaine remplissait un paquet entier de formulaires. Al Gore, en cassant en direct un cendrier à coup de marteau à l'occasion d'une émission de télévision, voulut simplement affirmer sa volonté de changement radical, de renouvellement profond, par lequel le gouvernement voulait transformer en résultats «les rubans rouges» qui servaient à lier les dossiers bureaucratiques. De là, la devise de la réforme de laquelle nous nous sommes inspirés: « From red ribbons to results ». Avoir ces idées maîtresses signifie faire référence à la liberté économique, à la propriété privée plutôt que publique, au dynamisme des individus plutôt qu'à des masses planifiées et gouvernées. C'est à tout ça que nous devons inévitablement tendre. Mais l'Italie est longue et étroite: le Nord, dans ses ferments même centrifuges, est le lieu le plus fertile pour l'expérience que nous avons parcourue, tandis qu'il est très difficile de pouvoir développer cette tendance dans des endroits qui ont moins d'autonomie individuelle, moins de ressources et des traditions très différentes. Je pense aux différents héritages laissés par la Lombardie et la Vénétie et par le Royaume des Deux Siciles.

Un autre des huit Grands rencontrés à Birmingham fut Jean Chrétien, alors premier ministre canadien, qui, quelques jours après, en juin 1998, vint à Milan et fut reçu au Palazzo Marino. Quelle impression vous fit Chrétien et dans quelles autres occasions l'avez-vous rencontré?

Nous avons eu un entretien très fugace et rapide à Birmingham: nous n'avons vraiment échangé que peu de mots, rappelant le jumelage avec Toronto. En revanche, l'entretien au Palazzo Marino a été très cordial: c'était le premier chef de gouvernement que je recevais en tant que maire. Nous avons parlé en français, langue que je connais un peu mieux que l'anglais. J'ai été frappé par sa lucidité et sa promptitude. Si je devais indiquer une caractéristique commune à plusieurs chefs de gouvernements que j'ai rencontrés, c'est certainement la capacité de réduire à l'essentiel, de simplifier ce qui est complexe, de synthétiser en un instant, presque une essence. Chrétien avait la capacité de planter une épée au centre du problème, comme Alexandre avec le nœud gordien. Il connaissait notre ville et ses problèmes, et nous avons parlé des perspectives de la globalisation. Le 11 septembre de trois ans plus tard était encore bien loin: il n'y avait pas ce caractère critique, mais on sentait la pensée nette d'une personne qui sait ce qu'est une succession d'événements, en la prévoyant.

Son pays a de grandes extensions et de grandes ressources, avec une population encore très réduite. Il vit donc les problèmes du développement d'une aire de grands espaces, riche mais avec une structure sociale peut-être disproportionnée: l'immigration est consistante et il faut métaboliser des apports exogènes pour les rendre canadiens. Nous avons parlé de quelques-uns de mes parents qui dans les années soixante-dix avaient vendu toutes leurs propriétés pour aller vivre au Canada, et que j'ai retrouvés dans mes voyages. J'eus l'impression d'une grande lucidité et il me parut sympathique, très cordial et direct, très peu protocolaire. *Nomen omen* un bon chrétien et, à coup sûr, une personne qui a su soutenir de grandes responsabilités avec sérénité et dynamisme.

Par la suite, il m'est arrivé d'être reçu dans sa résidence officielle d'Ottawa, modeste mais d'une grande dignité. La différence entre les démocraties anglo-saxonnes et les Pays comme la France et l'Italie qui ont vécu des épisodes d'absolutisme avant et de dictature ensuite, réside dans ces symboles et ces faites du pouvoir. Par exemple, l'alors *minister for London*, Nick Raynsford m'appela un taxi depuis la conciergerie de la Chambre des Communes, porta personnellement mon sac au vestiaire et tandis qu'il traversait des cours et des couloirs, était salué par des huissiers avec gentillesse mais sans déférence, comme un citoyen normal qui avait momentanément de hautes responsabilités. Au fond, il était au même niveau qu'un ministre du gouvernement Blair, responsable d'une ville de neuf millions d'habitants. Et encore: à New York, le bureau de Rudolph Giuliani, homme très puissant, était un lieu extrêmement modeste: avec le bureau de Fiorello LaGuardia et le *bow window* dans le dos, tandis que je fus frappé par les amples dimensions du bureau du maire de Paris Jean Tibéri, la *grandeur* impériale, les tapisseries. Celui du maire de Buenos Aires avait même les grenadiers en grand uniforme historique. Le cadre redondant, cet aspect tangible et visible du pouvoir semblait presque vouloir remplacer un manque de pouvoir réel, tandis que de l'autre côté, le pouvoir se cachait, on recourait à l'*understatement*.

Revenant à la dernière rencontre avec Chrétien, c'était le 18 avril 2002: encore une fois, notre colloque fut très cordial; je lui ai présenté mes condoléances pour les quatre canadiens morts en Afghanistan; nous avons parlé des projets de jumelage entre Milan et Toronto, surtout dans le secteur de l'art contemporain, du design et de la mode. Notre rencontre coïncida avec l'incident aérien du gratte-ciel Pirellone¹⁵ et dans l'après-midi, je dus rentrer plus tôt que prévu à Milan.

Toujours en juin 1998, eut lieu la première édition des États Généraux et il y eut une session avec les maires étrangers. Il y avait en particulier les maires de Berlin, Eberhard Diepgen et de Madrid, José Maria Alvarez del Manzano. Milan apparut alors comme extrêmement en retard, presque un chantier à ciel ouvert, par rapport aux autres villes européennes. Le 17 juillet de cette même année vous vous êtes rendu à Berlin pour faire une reconnaissance sur les chantiers où travaillaient les grands architectes du monde en vue du transfert imminent de la capitale. Depuis, à Milan aussi, on a fait beaucoup de chemin sur le plan de l'urbanisme.

De ce point de vue, à l'époque, notre ville était en retard, mais maintenant, 10 millions et demi de mètres carrés d'aires industrielles abandonnées ont été récupérés. Les autres villes semblaient être parties plus tôt dans la transformation du post-industriel au néo-urbain. La visite du *urban center* sur la Postdammer Platz me donna une idée dont je fis part ensuite au président de la Foire de Milan Luigi Roth et que ce dernier mit en acte: une caméra à scanning lent active 24 heures sur 24 qui à la fin aurait raconté en images accélérées ce qui était en train de se passer, de la démolition des vieilles ruines du délabrement de Berlin Est, à l'assainissement, à l'installation des grues, à la construction des ouvrages anticipant l'avenir. En bref, la naissance d'une nouvelle ville. Si je regarde en arrière, je ne peux pas nier, avec un légitime orgueil, que depuis cette table ronde avec les maires au cours de laquelle nous nous sommes confrontés sur ces arguments, nous avons récupéré le retard.

Au cours de l'entretien avec le *Oberbürgermeister* Diepgen se produisit un épisode singulier à propos du Théâtre des Arcimboldi et des charges d'urbanisation. La Communauté européenne nous obligeait à faire un concours d'adjudication avec

une procédure complexe, gardant donc en caisse pendant plusieurs années, en attendant de savoir qui serait le constructeur, ce produit des charges d'urbanisation, plutôt que de nous permettre de recourir au moderne échange financier d'une œuvre donnée à la ville. Heureusement, grâce au lobby des maires européens, il y eut de la part de la communauté européenne, une accélération très pragmatique sur la transformation des charges d'urbanisation en ouvrages. De cette façon, nous avons obtenu le Théâtre des Arcimboldi, comme cela s'est fait dans d'autres villes européennes où ont été construites de grandes œuvres d'utilité publique. Si cela ne s'était pas produit, il aurait été impossible de transformer la ville de post-industrielle à néo-urbaine en quelques années. A l'époque de cette table ronde, nous étions en retard: nos espaces étaient sans projet, dépouillés, et aucune décision politique n'avait été prise. Huit ans après, sur toutes ces aires, il y a ou des œuvres terminées, comme c'est le cas pour la Foire, ou des projets définis de ces mêmes grands architectes qui travaillaient dans les autres métropoles européennes. Il faut ajouter qu'il y aura une phase de réalisation qui suivra notre décision; en Italie aussi les temps de décision peuvent être plus longs que ceux de l'exécution. Je rapporte ici un exemple: comment avons-nous fait pour mettre d'accord les quarante-deux propriétaires de l'espace qui, dans le futur, pourra devenir notre Défense, l'aire Garibaldi-Repubblica parmi lesquels, il y avait un particulier très dur et difficile avec une attitude polémique et un contentieux sur le permis de construire sur son terrain et en plus la Région qui nous a acheté son siège? En utilisant un règlement tout simplement semblable à celui d'une copropriété: en s'accordant sur le fait que tout le monde aurait le même indice de construction: un indice de construction proportionnel au nombre de mètres carrés possé-

dés. Autrement nous ne serions jamais arrivés à trouver une solution entre - je le répète - bien quarante-deux propriétaires: chacun voulait un gratte-ciel sur son terrain, et un pré sur celui de son voisin.

⁶ Confindustria. Confédération des Industriels italiens fondée en 1910. Gabriele Albertini a été Président de la Confédération de l'Industrie Métallurgique, appartenant à Confindustria.

⁷ Carlo Cattaneo (1801 - 1869). Patriote et homme politique de l'Unification italienne. Son nom est lié aux idées fédéralistes se basant sur le libéralisme et la laïcité.

⁸ Les Cinq Journées de Milan. Insurrection de 1848 contre l'autorité autrichienne; issue: victoire des insurgés et libération de la ville.

⁹ «Milano da bere», à la lettre «Milan à boire». Célèbre slogan des années 1980 d'une campagne publicitaire pour un digestif appelé Amaro Ramazzotti. La formule fut adoptée par de nombreux journalistes pour indiquer ironiquement la catégorie sociale montante en particulier celle liée à la mode et au design.

¹⁰ André Léon Blum (9 avril 1872 - 30 mars 1950). Homme politique français, généralement associé à une gauche modérée, il fut à trois reprises Premier Ministre français.

¹¹ Cesare Romiti (né le 24 juin 1923). Important manager et chef d'entreprise italien. PDG de Fiat, il a aussi été Président du groupe éditorial Rizzoli/Corriere della Sera (RCS).

¹² AEM. Société responsable de la distribution de l'énergie à Milan, gaz et électricité.

¹³ Le boulevard de ceinture qui entoure le centre de Milan.

¹⁴ L'usine productrice de lait de Milan.

¹⁵ Incident aérien du gratte-ciel Pirellone. Le 18 avril 2002, un petit avion de tourisme s'écrasa accidentellement contre le célèbre gratte-ciel du siège Pirelli projeté par l'architecte Gio Ponti et inauguré en 1960. Il y eut trois morts et de nombreux blessés.

Chapitre II

On y conte du maître américain, de son carreau cassé, d'autres amis européens et de la *grandeur* des cousins d'au-delà des Alpes.

Monsieur Albertini, au début de 1999, plus exactement à la mi-février, les journaux publièrent une série d'articles aux titres assez durs comme: «Albertini veut faire le Maire Shérif», «Leçon américaine pour Albertini», «Albertini, tu veux faire l'américain», «Le petit grillon parleur» et d'autres encore; ceci au lendemain de votre rencontre avec un personnage dont l'opinion publique et la politique italienne avaient horreur. En réalité, il existait désormais une fracture presque total entre ce que pensaient justement les journalistes et les hommes politiques et, au contraire, les nécessités des citoyens, à Milan aussi. Qui était donc ce «terrible monstre» rencontré à New York?

Il est juste de tracer ainsi la personnalité de Rudolph Giuliani; il faut la redécouvrir à la lumière des valeurs mais aussi des choix fonctionnels en matière de sécurité. En observant le travail de Giuliani, alors maire de New York, on se trouvait devant le cas concret d'un choix en faveur de l'autorité et non de l'autoritarisme, du gouvernement et de la militarisation des fonctions de police. La presse de notre Pays mettait au contraire en évidence une idée qui ressemblait à ce que Lénine ou Gramsci¹⁶ auraient défini «identification de la cible», inventé en fait dans le seul but d'être l'objectif d'une campagne dénigrante. Pendant cet entretien, il y eut une explication presque lexicale de la signification de l'expression *zero tolerance*; nous la traduisons

littéralement et improprement «tolérance zéro». Par *tolerance*, Giuliani entendait le contenu anglais du mot: négligence, laisser-aller, de la part des institutions elles-mêmes, qui se reflète ensuite sur la communauté. C'est une erreur car le citoyen doit sentir au contraire que ces institutions sont attentives à ses problèmes et s'en occupent ainsi qu'au désir de sécurité et de dignité. Elles doivent être prêtes à donner l'exemple, pour que lui-même puisse avoir un comportement attentif à ces aspects. Il s'agit donc d'une série d'interventions qui ont été appliquées à New York avec de très brillants résultats et que nous avons reproduits à Milan, au cours de nos deux mandats, avec les mêmes proportions. Ce sont les chiffres qui parlent: les délits ont baissé de 30% depuis mon arrivée en 1997; dans la liste des points critiques dressée par la population, la sécurité passa donc au deuxième rang, faisant place, au premier rang, à la circulation, à la viabilité et à la qualité du milieu. Sur la conception de Giuliani, il y a donc eu une grosse méprise, passée de la parole à la personne: à travers une certaine mystification ou simplification, il a été assimilé au «shérif», au «policier», au «dur» qui intervient par des rafles et des arrestations, alors qu'on s'est tu sur ce qu'était en réalité sa conception de la sécurité urbaine que nous lui avons empruntée et que nous avons mise en vigueur dans notre territoire.

Qui était donc Giuliani même du point de vue humain?

C'était un homme plutôt inflexible mais il n'avait pas un caractère rigide; il n'était pas intransigeant par manque de capacité à socialiser, ni anguleux ni agressif, polémique et caractériel; c'était un homme d'une grande droiture morale.

C'est justement cet aspect qui m'impressionna le plus à l'oc-

casation des entretiens: les références aux valeurs morales de sa fonction. Il ne faut pas oublier qu'avant d'être maire, il avait été le procureur de district qui avait assujetti «Cosa Nostra» (nom de la Mafia sicilienne): une sorte de Giovanni Falcone¹⁷ américain, avec le même héroïsme mais heureusement sans le martyre. Giuliani est assurément un homme de la loi en tant que moyen indispensable. Comme l'énonce un adage du droit romain que l'on peut souvent lire au fronton des palais de justice en Europe: *legibus oboedire debemus si liberi esse volumus*. Giuliani est donc un homme apparemment implacable qui doit au contraire son haut profil moral et ses solides convictions à l'éducation, à ce qu'il a reçu de sa famille, de l'école, du système de valeurs au sein duquel il est né et a grandi. J'ai tout de suite trouvé avec cela une grande affinité personnelle, compte tenu des nécessaires proportions entre un grand personnage, homme de l'année et ma plus modeste réalité quant au rôle et encore plus à ma personne. A ce sujet le voudrais faire une observation aux Jésuites. Comme plusieurs le savent sans doute, j'ai passé douze ans de ma vie avec eux et j'en ai connu certains qui occupaient une place de rang dans la hiérarchie comme le cardinal Carlo Maria Martini. Blaise Pascal, dans ses *Lettres Provinciales* utilise le terme jésuite comme synonyme d'hypocrite; il parle des jésuites comme de personnes qui mystifient la réalité, qui la confondent, de grands opportunistes, des hommes qui font de la tromperie, du mensonge et de la réserve mentale leurs propres principes éducatifs et comportementaux. Peut-être y a-t-il eu des déviations mais le fondateur, saint Ignace de Loyola exprime en quelques mots en quoi consiste la base de la moralité religieuse dans son cas. Cette règle peut être aussi appliquée au principe laïque de Giuliani ou d'un homme à la recherche de sa foi comme moi: *todo modo para buscarla vo-*

luntad divina, c'est-à-dire réaliser à tout prix la volonté divine. A tout prix ne veut pas dire qu'il faut se casser la tête contre un mur, mais cela veut dire avoir l'intelligence de parcourir les méandres de la réalité, en faisant quelquefois un pas en arrière ou un de travers. Le sentier en zig-zag de Lénine n'est pas très loin de cette idée. Une fois que la valeur et les principes sont solides et deviennent donc un impératif catégorique de la propre conscience, tous les moyens sont valables. D'autres philosophes ont théorisé sur cette idée de façon différente et d'autres personnes l'ont appliquée sans aucune règle morale. Il est évident qu'une fois que le principe moral est fixé, il faudra maintenir un équilibre entre l'objectif à atteindre et le moyen à utiliser. Donc, au-delà de cet *excursus*, j'ai remarqué dans la personnalité de Giuliani deux éléments fondamentaux: tout d'abord une très forte moralité et je parle de la moralité des institutions, pas de celle de la personne car chez lui je n'ai trouvé ni un bigot, ni une grenouille de bénitier mais un homme rigoureux, engagé à atteindre un objectif dans lequel il croit: la défaite du mal. En second lieu, une intelligence fine, au sens étymologique du terme de *intra* ou *intus legere*, capable de comprendre l'ensemble de la complexité de la société ou d'une communauté mais aussi sa profondeur, sa partie cachée. Il est si intelligent qu'il a compris que la seule force militaire d'une police recomposée, réorganisée, dotée d'un effectif plus nombreux ne pouvait pas suffire, mais que l'étincelle devait être dans la compréhension. La communauté devait d'abord se rendre compte de l'état de dégradation de la ville, du concept du «carreau cassé».

La broken window des professeurs James Wilson et George Kelling, un article controversé de 1982 qui inspire Giuliani, en même

temps point de départ et corollaire de la zero tolerance. C'est une idée que vous partagez aussi en ce qui concerne votre vision de l'administration civique de Milan?

Selon la conception de la *broken window* l'abandon c'est-à-dire le laisser-aller de la vitrine qui n'est pas réparée, de la bouche d'égout qui déborde, de l'angle ébréché d'un hôtel particulier ou d'un immeuble, comporte une condition de négligence intérieure même chez les hommes. Il y a une étroite corrélation entre l'état du territoire dans lequel on vit et le comportement des personnes. La dégradation conduit au détachement sinon à des actes illicites et même criminels. La lutte contre les taggers et les interventions de répression vont exactement dans le même sens: les institutions doivent prendre soin aussi des aspects visibles qui peuvent apparaître marginaux par rapport à d'autres. Je me rappelle d'une analogie que je crois pertinente: dans tous les endroits que j'ai visités où on s'occupe de la récupération des anciens toxicomanes, des centres du Père Eligio et de Don Mazzi à la communauté de San Patrignano, en fonction des ressources disponibles et aussi, disons-le, du style de la direction, on est très attentif à l'esthétique des espaces dans lesquels on vit: ameublement neuf et moderne, jardins bien tenus, édifices tout à fait corrects, je dirais même beaux, car l'ordre intérieur se développe aussi à partir de l'extérieur. La personne qui doit remettre en place sa conscience, sa propre identité, qui doit reconquérir soi-même, doit vivre dans un environnement beau et ordonné. Il existe une dimension dans laquelle nous nous sommes tous trouvés à un moment ou l'autre de notre vie: nos certitudes, notre solidité morale sont ébranlées par une maladie, des préoccupations économiques, un problème affectif. Pour revenir à la

normalité, il faut une ambiance chaleureuse et digne. Giuliani a donc été l'homme de l'équilibre: d'un côté la dureté de la répression, de l'autre la sensibilité vers le plus faible, vers la victime. Dans ce que je suis en train de dire, il y a bien sûr une différence fondamentale entre le monde que nous définissons plutôt de droite et celui que nous appelons plutôt de gauche.

Autrefois, j'ai eu à Trieste, lorsque j'étais coordinateur des maires des villes métropolitaines, une discussion avec mon collègue et ami, le maire de Rome Walter Veltroni, sur le thème de la police municipale: j'avais proposé que les lois qui régissent les polices locales puissent tenir compte de la transformation de l'agent municipal en agent de police, donc armé de moyens d'autodéfense. A cette occasion, certains, en les mystifiant, évoquèrent la matraque et la militarisation. Veltroni et d'autres contestèrent ma position disant que l'agent municipal devait être une sorte d'assistant social en uniforme sans aucun profil militaire. Il y eut un débat, respectueux des idées réciproques, duquel on put déduire que, tandis que nous étions «pour le père», ils étaient «pour la maman», une question presque psychanalytique. Il faut lier à cela une autre idée, celle de responsabilité: il faut toujours faire la distinction entre la victime et le bourreau, autrement la victime et le bourreau se confondent. Personnellement, je ne crois pas à ceux qui pensent qu'au fond le bourreau est victime de la société et que la responsabilité retombe sur un contexte social, une situation que seule l'histoire pourra changer. Les hommes sont les véritables responsables de leurs actions, comme le sont aussi les administrateurs: à New York et à Milan, les résultats de l'application de la *broken window* ont été ceux que nous avons connus.

Je ne sais pas si j'ai bien répondu à votre question, mais

dans la personnalité de Giuliani, il y a toute sa politique et je peux dire avoir trouvé avec lui une grande entente instantanée, lorsque nous avons eu un entretien privé, élargi ensuite aux collaborateurs, dans le bureau qui avait été celui de Fiorello LaGuardia au New York City Council. Je fus aussi frappé par ce cadre presque minimaliste: le maire de la plus importante ville du monde, la métropole aux neuf millions d'habitants avec Manhattan et ses prestigieux gratte-ciel, travaille dans un petit bureau. C'est un endroit digne, certes, mais modeste, bien différent, comme je l'ai rappelé, de ce que nous avons vu chez le maire de Paris à l'Hôtel de Ville: un décor de *grandeur*, somptueux, presque excessif, avec les commis en grande pompe et des divans si profonds, pour s'harmoniser avec ces volumes impériaux, qu'un homme de stature normale comme moi, n'arrive pas s'appuyer au dossier en posant les pieds par terre: nous semblions des petits enfants. Il y avait aussi un vase de fleurs grand comme une Fiat 500 qui, dans cet immense contexte, apparaissait normal. Il est évident qu'il existe entre le monde anglo-saxon et le monde latin, deux conceptions différentes de la démocratie et de la façade à montrer.

Deux réflexions encore à propos de Giuliani: vous avez fait allusion à ce débat sur l'agent «papa» et l'agent «maman», armé ou désarmé; or, au cours de votre visite d'étude à l'administration new-yorkaise, d'autres éléments furent mystifiés, comme dans le cas des présumées «balles doum doum»: la presse italienne soutenait que Giuliani avait armé ses policiers de balles explosives, alors qu'en réalité elles étaient pneumatiques.

Oui, exactement. Il s'agissait de la même mystification déjà évoquée avec la *zero tolerance*, avec en plus une certaine igno-

rance. Effectivement, les termes du débat étaient antipathiques, c'est-à-dire contre le sentiment.

Giuliani s'est aussi montré capable d'une très grande générosité: le 11 septembre, à quelques mois de la fin de son mandat, il est descendu dans la rue travailler, tout de suite après l'attaque terroriste à New York. Que rappelez-vous de votre dernière rencontre, lorsque la Ville de Milan lui conféra la citoyenneté honoraire au Palazzo Marino en 2004? Ce fut une visite qui frappa sincèrement Giuliani qui, après la cérémonie visita, sur le site du chantier du Théâtre La Scala tout juste restauré.

Cette dernière et plus récente rencontre fut particulièrement gratifiante grâce à la dédicace qu'il me laissa sur le livre que j'avais reçu en cadeau et au dialogue cordial, presque affectueux, qui, pour un homme de ce caractère, avait une extrême valeur. Il exprima des propos élogieux à l'égard de Milan, qui n'ont pas été rapportés par les médias qui, à la même époque, avaient préféré mettre plus en relief le comportement plutôt grossier d'un autre célèbre italo-américain, à savoir l'acteur Robert De Niro qui, avec ostentation, avait refusé la décoration de l'«Ambrogino d'oro». Giuliani ne se contenta pas de simples compliments pour avoir imité son modèle: il avait compris que nous avions été, toutes proportions gardées, les interprètes les authentiques et cohérents de ses propres valeurs et il en nota les mêmes résultats positifs. Cela produisit en moi un légitime orgueil.

Il apprécia beaucoup aussi le chantier du théâtre La Scala, complètement remis à neuf en deux ans, malgré les nombreuses objections des médias et de la politique. L'opposition aurait souhaité que le dernier mot eût été la «destruction» de l'œuvre

de Piermarini¹⁸: nos opposants auraient voulu nous voir comme Érostrate qui avait incendié le temple d'Artémis à Éphèse pour qu'on se rappelle de lui à travers les siècles. Au contraire, nous avons réussi à faire revivre le théâtre La Scala. Il faut expliquer ici qu'il avait été indispensable de démolir pour reconstruire, si nous voulions moderniser, en restaurant par ailleurs complètement l'ancien. C'est uniquement dans ce but que furent enlevées toutes les redondances architecturales des cinquante dernières années, qui étaient en réalité une série de laideurs superposées. Encore une fois je souhaite recourir à une analogie: le travail réalisé à La Scala n'est pas différent de celui fait en termes de sécurité. En bref, c'est de nouveau la *broken window* qui a été appliquée. Voilà pourquoi mon collègue et maître Giuliani avait compris et apprécié. Ce n'est pas par hasard que ce jour-là il devint citoyen honoraire de Milan. D'ailleurs, les critiques qu'avait suscitées le gouffre du chantier qui venait d'être ouvert n'avaient pas été très différentes de celles que Giuliani avait reçues à cause de son profil militaire.

Le travail sur le thème de la sécurité continua pendant toute cette année 1999, sans trop prêter attention aux jugements de la presse. A l'automne, en effet, vous avez rencontré le maire de Neuilly, une petite ville de la banlieue parisienne. Il s'agissait d'un homme alors certainement moins connu qu'aujourd'hui: Nicolas Sarkozy, qui entre temps est devenu ministre de l'Intérieur de la France et aujourd'hui son président. Il semblait être lui aussi un admirateur de la méthode Giuliani en matière de sécurité urbaine.

Au siège de Eridania Béghin-Say, en la présence du président de Assicurazioni Generali Antoine Bernheim et de l'ambassadeur d'Italie Sergio Vento, j'ai fait la connaissance de

Sarkozy qui m'a laissé une impression différente de celle des autres hommes politiques français que j'avais rencontrés ces derniers mois. Je pense aux collègues d'alors, Raymond Barre à Lyon et Jean Tiberi à Paris. Le jeune maire de Neuilly me parut plutôt ambitieux. J'avais bien sûr peu de signes étant donné la brièveté de l'entretien: uniquement quelques aspects presque imperceptibles comme un geste ou un regard. Eh bien oui, il me donna cette idée d'un homme compétent, intelligent, mais poussé par une ambition que je ne définirais pas démesurée mais certainement très forte. On pouvait de façon évidente deviner chez lui, déjà à cette occasion, le désir et surtout la conscience de se présenter comme le futur leader de la France. Peut-être cette perspective lui avait-elle aussi été suggérée par d'autres.

Vous entendez dire seulement souhaitée ou même préconisée?

Préconisée. Lui-même en était déjà conscient alors. Nous avons trouvé ce soir-là, compte tenu des différences nécessaires, une forte entente sur un argument; nous conduisions tous les deux nos villes dans le contexte de gouvernements nationaux de centre-gauche donc fondamentalement hostiles. D'après ce que j'avais pu noter, Sarkozy avait bien gouverné dans sa ville. Je ne suis pas étonné donc que son modèle de succès au niveau citadin, l'ait conduit au gouvernement national en 2002. En substance, je remarque maintenant qu'à cette occasion, nous étions tous les deux proches d'un changement des situations politiques de nos pays. Il y avait alors aussi en France un gouvernement de centre-gauche et il a prévu le changement avec une grande lucidité. En outre, comme beaucoup d'hommes politiques de sa génération que j'ai pu rencontrer, il a l'intuition,

l'acuité, la rapidité pour affronter les problèmes et les arguments, les élaguant des analyses trop redondantes et collatérales. Sarkozy a le don d'arriver directement à l'essence du problème. Par rapport à l'équilibre de Barre et à la capacité de Tibéri de maîtriser l'adversité, Sarkozy m'a semblé d'un côté fort, tonique et déterminé; mais, justement parce que c'est un homme fin et très occupé, dynamique, disons un peu nerveux, il m'est apparu en même temps plus fragile dans sa capacité à encaisser les coups. On entrevoit chez lui une personne qui peut avoir des emportements agressifs, rapides et violents, mais aussi des moments de dépression, des défaites intérieures. Pour conclure, je ne sais pas si j'eus l'occasion de voir en lui le futur président de la République, mais il était certainement destiné à de hautes fonctions. Nous avons incidemment abordé le thème de la sécurité, et sur ce terrain j'ai trouvé avec lui une entente, une ouverture et aussi une efficacité dans la réponse au crime: une recherche d'intégration dans le cadre de l'immigration et de rigueur à l'égard la criminalité déprédatrice diffuse, appelée à tort micro criminalité. Je lui fis mes compliments pour la réhabilitation de cette zone de Neuilly où nous nous trouvions, à côté de la Défense.

Avant de mieux connaître d'autres importants personnages de la politique et de l'économie transalpine, je voudrais continuer notre tour d'horizon avec ceux qui, ces dernières années, se sont occupés du problème de la sécurité dans les métropoles. Vous avez parlé légalité avec Giuliani, Barre (auquel nous ferons allusion plus loin), Sarkozy; mais aussi avec un personnage singulier, un homme politique que vous avez rencontré en 1999 à Bonn, le ministre allemand de l'Intérieur d'alors, Otto Schily. Ce fut une rencontre curieuse pour un homme comme vous, Monsieur Albertini,

dont le passé est lié au monde de l'industrie: vous avez eu un échange de vues avec une personne au passé politique et idéologique extrémiste, quelqu'un qui, dans sa jeunesse, a été un avocat de succès de la Rote Armée Fraktion, la fameuse RAF, une personne très agréable, amoureuse de l'Italie, connaissant de notre langue et de notre culture, un des principaux représentants du courant social-démocratique allemand appelé Toskana Fraktion. Pourriez-vous nous donner un petit aperçu de sa personnalité?

Oui, un aperçu pas si petit puisque nous avons eu un long entretien justement au siège du ministère fédéral. Puis, nous sous sommes revus à l'occasion d'une soirée inaugurale à La Scala ici à Milan. Il m'a donné de toutes les façons l'impression d'être une personne aimable et précise. Nous l'avons rencontré encore une fois par hasard en novembre 2004 au Bundestag de Norman Foster. Sur son travail, il m'est apparu comme quelqu'un de très sensible aux problèmes humains; donc, même si lorsqu'il était jeune, il avait sympathisé avec le mouvement qui soutenait la "révolution", il l'avait fait en partant d'une position solide se basant sur des valeurs humaines: valeurs éthiques, sociales et professionnelles, évidentes aussi en sa nouvelle qualité de ministre. De notre réflexion sur les problèmes des grandes villes au passage du siècle et sur les défis de la globalisation est née une plus grande attention à la dimension sociale, à la rédemption, plutôt qu'à la répression. Cependant, sur certaines choses nous étions parfaitement d'accord: la nécessité d'une approche plus moderne et plus technique du problème de la sécurité. Bien sûr, ce n'était pas un autre élève de Giuliani, mais nous partageons l'idée que le problème du maintien de la loi devait nécessairement être affronté au moyen des deux instruments de la rédemption et de la répression, de

la même façon que pour couper sa viande on utilise les deux mains, une qui tient le couteau et l'autre la fourchette.

Passons à un autre sujet. Entre 1998 et 1999, vous avez donc visité Paris et Lyon. Dans la capitale, vous avez rencontré un maire alors en difficulté, Jean Tibéri, qui se trouvait au centre d'un scandale lié à l'attribution de H.L.M.. C'était le successeur de Jacques Chirac à l'Hôtel de Ville et un de ses fidèles collaborateurs.

Oui, bien sûr, nous l'avons rencontré au comble du scandale. Il m'a semblé comprendre qu'entre son président et lui existait un rapport semblable au lien proverbial entre Evangelisti et Andreotti¹⁹. Le soir même, il avait organisé une réception en l'honneur des grands maires du monde à laquelle il ne se présenta pas pour des raisons de santé, vraies ou diplomatiques. La rencontre personnelle eut lieu sur le ton de la cordialité formelle, et j'eus l'impression d'un homme d'expérience au grand sérieux professionnel. Ce qui me frappa le plus de l'Hôtel de Ville fut, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, la disproportion entre les espaces et le pouvoir: tout prenait de l'envergure à travers la *grandeur*. Tibéri m'est apparu comme un homme politique d'*antan*, avec une personnalité à même d'absorber les divergences, d'encaisser, de métaboliser les contradictions. Cet homme, soumis à ces tensions, même s'il avait prétexté ces jours-là des malaises plus ou moins diplomatiques, conservait sa sérénité et sa lucidité aussi. J'observe toujours avec curiosité cette caractéristique chez les hommes appelés à des postes de pouvoir: ils gèrent les situations avec plus ou moins de succès, mais aucun d'eux, dans les moments de crise ou d'agression ne «perd le nord». A des périodes où d'autres auraient été agités ou même bouleversés, ils vivent probablement les mêmes émo-

tions, mais ils ne les laissent pas paraître, ils les métabolisent. Ils arrivent habilement à séparer la personne de sa fonction, de l'institution, ils réduisent en miettes et absorbent l'insulte personnelle. Au cours de ces journées, il fréquenta les réunions des maires du monde et les titres des journaux ne semblaient pas l'avoir touché. Il me vient à l'esprit la «*Lettre à mon fils*» de Rudyard Kipling, dans laquelle le grand écrivain anglais énumère une dizaine de règles pour forger le caractère et la patience, la capacité de contrôler ses propres émotions et la colère en face des adversités. Je ne sais pas si le premier citoyen de Paris l'a lue, mais il en connaît certainement les aspects pratiques. Synthétiquement, Tibéri me rappelait l'homme politique italien typique; son nom y est peut-être pour quelque chose: je crois qu'il est corse.

Passons à un autre personnage français rencontré ces jours-là, à la même occasion que Sarkozy: le financier Antoine Bernheim, très attentif aux vicissitudes italiennes. Pouvons-nous ouvrir une petite parenthèse sur la finance et l'industrie française qui ces dernières années ont été très présentes, en général en Italie et en particulier à Milan, avec quelques opérations importantes?

Bernheim ou le pouvoir économique: cette équation est gravée sur son visage. Il n'était pas assis vraiment en face de moi mais un peu plus à gauche. Même sans l'écouter, sa physionomie suffisait à évoquer son rôle et son histoire personnelle. Il donnait l'idée d'un homme de pouvoir subjugué, pourrait-on dire, par la puissance aphrodisiaque de son pouvoir lui-même. Cette impression se confirme lorsqu'on parle avec lui. Il m'expliqua sa conception de la *governance* des sociétés, selon laquelle l'actionnariat diffus était une bagatelle, et il fit une observa-

tion très précise et convaincue sur le fait que les privatisations devaient être réalisées par un actionnariat de contrôle concentré, fort. Il n'imaginait pas le moins du monde qu'elles puissent se développer selon un critère de *public company*, car il pensait qu'une telle approche rendait impossible la direction de sociétés, l'efficacité du système tout entier, la force du *management* en-dehors du contrôle des actionnaires. Certainement la vision d'un entrepreneur, mais fortement marquée par la volonté de pouvoir. Bernheim, dans toutes ses activités a été beaucoup plus actionnaire que manager, y compris celles qui concernent sa participation à Mediobanca²⁰. D'ailleurs, indirectement, Vincenzo Maranghi m'en avait lui aussi parlé, quand je l'ai rencontré à plusieurs occasions, avec ou sans Enrico Cuccia, après la mort de ce dernier. Il me parla d'un partenaire très «tonique» mais aussi fiable, comme tous les hommes au caractère inébranlable: dur dans les négociations, ferme dans ces individualités, dans ses intérêts et ses valeurs, sachant être cohérent avec son propre orgueil; un homme donc peu porté aux chemins tortueux. Je pense à la phrase de Jules César se comparant à l'étoile polaire: « La volonté des autres peut être influencée par beaucoup de facteurs, mais l'étoile fixe qui indique toujours le nord, comme ma volonté, est arrêtée dans le ciel.» Voilà, il y a quelque chose dans cette personnalité qui la rend rébarbative, dure mais aussi fiable, très rigoureusement fiable; très différent d'autres investisseurs que j'ai rencontrés, sans identifier directement l'un ou l'autre, même si je pense à des visages plutôt qu'à des noms. Il y a une différence tranchée, mais il s'agit davantage d'une perception que d'une constatation circonstanciée. Les investisseurs anglo-saxons que nous avons trouvés étaient intéressés en particulier par l'acquisition d'actions d'AEM, donc par l'investissement financier et non industriel,

car notre objectif lors de la première privatisation était la cotation en Bourse, partagée entre l'investissement destiné justement aux gnomes de la finance, c'est-à-dire l'investissement diffus aux quatre cents qui l'achetèrent effectivement, les institutions financières, et l'offre à l'épargne des particuliers. Ces interlocuteurs anglo-saxons voyaient la dimension de l'investissement dans une logique purement financière: ils voulaient payer peu ce qui valait beaucoup; cela dans un esprit spéculatif au sens étroit du terme, au sens objectif, sans le sens d'amoralité ou pire qui accompagne toujours ce mot. Ils voulaient avoir un profit intéressant et considéraient donc avantageux l'investissement dans AEM; ils s'étaient montrés très désireux et disponibles. La cotation de AEM fut de toutes façons prudente et trop faible par rapport à la demande vive que je sentais dans ce contexte. Il n'y avait pas chez eux la préoccupation de gouverner la société, l'investissement n'était pas de nature industrielle. A cette table, et en particulier avec Bernheim, qui était de toute évidence en relation avec des alliés financiers, je crois qu'il y avait alors Romiti, Maranghi et d'autres; on sentait la dimension de l'investissement entrepreneurial et donc du gouvernement du capital pour les stratégies industrielles de l'entreprise dans laquelle on investit. Il faut aussi dire que la *City*, la capitale de la finance mondiale, est à Londres, non à Paris.

Nous nous rapprochons intuitivement d'une grande différence d'attitude entre les entreprises et la finance anglo-saxonne et française. Que pensez-vous de l'affirmation selon laquelle, somme toute, dans le modèle anglo-saxon l'industrie est au service de la finance, tandis que dans le modèle français c'est la finance qui est au service de l'industrie? Surtout si cette dernière est stratégique pour l'État?

Cette observation est la traduction théorique de ce que j'étais en train d'exprimer en termes expérimentaux. La confrontation entre finance et industrie est comparable au débat entre la vision ptolémaïque et la vision copernicienne. Une conception voit dans l'investissement industriel des objectifs de nature financière qui gouvernent le système. Dans l'autre cas, l'investissement financier est au service des stratégies industrielles. Nous avons effectivement des situations inversées. On pourrait en attribuer les causes aux différences historiques des pays, à la naissance de l'État en Angleterre par rapport à la France, à la position ultime de Colbert²¹.

Arrêtons-nous sur le rôle des grandes industries et des entreprises d'utilité publique françaises dans leur contribution à l'action du gouvernement pendant les neuf années de votre Administration à Milan. Bien sûr ce ne sont pas des œuvres de charité mais pouvons-nous dire qu'elles ont bien agi?

En accord avec cette position de la finance au service de la stratégie industrielle et de la conception décisionnelle de l'investisseur, il y a eu des cas, justement à Milan qui ont impliqué une puissante influence de l'économie qualifiée française sur notre territoire. Après l'épisode transitoire de l'adjudication attribuée à l'espagnole Endesa²², d'autres *consortium* qui voyaient la participation diversifié de la française Suez-Ondeo Degremont, réalisèrent après une attente trentenaire les épurateurs de Nosedo, San Rocco et Peschiera Borromeo. Notre système d'épuration des eaux a donc connu un rôle important joué par cette *multiutility* française. Les transalpins ont gagné dans la mesure où ils étaient les plus offrants en termes de qualité, de technologie et de concurrence et sans l'attitude d'une *Grande*

Armée napoléonienne. En cela, je dois remarquer que, différemment de nous, l'industrie privée française qui s'expose à la compétition internationale pour occuper le terrain, réaliser des actions cohérentes avec son propre objet social et accomplir des investissements à l'étranger est beaucoup plus aidée et soutenue par le gouvernement et par la collectivité nationale. L'autre cas qu'il nous faut citer est celui d'Edison, sans doute encore plus éclatant pour une personne comme moi, qui vient du monde de la petite industrie et habitué à regarder avec une certaine hostilité l'interventionnisme de la grande industrie monopoliste. Avec AEM, pendant mon «tour de garde», se sont passés quatre événements fondamentaux: l'entrée en Bourse et l'acquisition de 3000 milliards de vieilles liras; l'acquisition des centrales d'Enel à travers une négociation difficile mais à la fin, avantageuse pour le système; l'entrée dans les télécommunications grâce à une opération extrêmement brillante qui a permis de câbler la ville et, enfin, l'accord entre EDF²³ et AEM sur Edison. C'était avec sujétion que nous nous sommes assis avec Pierre Gadonneix et les autres managers français aux noms grandiloquents, dont la cordialité formelle trahissait une certaine suffisance à notre égard. On voyait dans leurs regards l'expression typique: «*Ah, les Italiens...*». Bon, pour une fois, de tous les partenaires qu'il y avait alentour, *les Français* ont choisi *les Italiens* et en particulier notre AEM privatisée, dans le but d'acheter Edison. Cette dernière, bien que privée, était entrée ces dernières années dans une gestion semi-publique, inefficace et qui n'avait plus les atouts pour rester sur le marché de l'énergie sans recevoir des ressources publiques. Cet accord m'a donné grande satisfaction.

Un approfondissement légèrement provocateur mais qui peut

compléter toute cette discussion: vous naissez comme homme de l'Association des Industriels (Confindustria²⁴), vous devenez le champion de l'Industrie Mécanique (Federmeccanica) qui soumet les syndicats à travers une culture presque totalement libre-échangiste; après neuf ans de conduite de la mairie la plus importante d'Italie du point de vue économique, n'avez-vous pas modifié vos idées, votre philosophie sur le thème de la participation, même minoritaire de l'État et des institutions locales dans les secteurs stratégiques comme les centrales du lait, les pharmacies ou tout ce qui devait être prioritairement privatisé? En d'autres termes, avez-vous freiné une synthèse à la Einaudi, prévoyant une entrée dans différents secteurs stratégiques, surtout dans les phases économiques de crise ou de reconstruction?

Sur la base de ce que nous enseigne Adam Smith, l'État doit se charger de certains secteurs dans lesquelles l'activité privée ne peut pas être rémunérée. Et comme le but de cette dernière est, au contraire, de remplir des fonctions qui poussent à la capitalisation et au partage du résultat de l'investissement, elle ne peut pas s'en occuper sinon en le détournant du concept correct d'économie. Le prophète du libre-échange explique donc comment certains secteurs essentiels pour l'activité d'une nation ne peuvent pas être gérés par le système public: il ne possède pas les éléments du marché. Ceci peut évoluer dans le temps: ce qui n'appartenait pas au marché peut y entrer comme le lait et la quinine que nous avons mentionnés. Mon expérience récente de neuf ans en tant que chef d'une institution et en même temps président d'une *holding* comme une mairie, m'a convaincu de deux choses: la première, c'est qu'il n'est pas vrai qu'il existe si basement une main invisible, car la concurrence qui devrait garantir la qualité et la quantité du

service, des rétributions équivalentes, donc la meilleure *performance* dans les adjudications, à l'intérieur du système de travail, n'est pas aussi pratiquée qu'on le croit. Je dois bien reconnaître que privé n'est pas toujours synonyme de beau, ce qui veut dire qu'il y a des conditions dans lesquelles une gestion irrégulière et non appropriée du privé est pire qu'une gestion publique distributive. J'ai vu en effet beaucoup de choses sales, des adjudications qui ne fonctionnent pas, des entreprises qui embrouillent, des bureaucraties complices. Je ne parle pas seulement de corruption mais aussi justement d'inefficacité, de laisser-aller, de *tolérance*. D'autre part, au contraire, nous avons démontré avec nos stratégies d'entreprises, publiques ou à capitalisation publique, qu'il est possible de gérer un service en termes d'efficacité et de productivité, et pour la propriété des citoyens que nous représentons, et pour la qualité du service lui-même. Il peut donc exister une conception d'efficacité qui ne soit ni spéculative, ni capitaliste au sens étroit du mot, de l'accumulation de richesse et du partage des profits. Cette expérience a consolidé ma conviction que la propriété publique ou le contrôle public sont compatibles avec la gestion d'un service destiné à la collectivité. Il s'agit d'un équilibre entre l'offre et la demande que le marché ne possède pas toujours. Il y a des entreprises privées en crise, comme dans le cas de Edison lorsque nous l'avons acquise, et les coûts proverbiaux du système politique. J'en sors, tout compte fait, avec une position un peu moins manichéenne.

Concluons ce chapitre avec un petit hommage à Raymond Barre, récemment disparu, qui a été un de vos amis. Grand technocrate, premier ministre français et maire de la ville jumelée de Lyon.

Avec lui, j'ai vraiment eu la sensation, dès la première rencontre, d'être en compagnie d'un des pères de l'Europe. J'éprouvai une sujétion que je n'ai plus réussi à dépasser car c'était de toutes façons un collègue et le maire d'une ville jumelée avec Milan. Il a certainement été depuis plusieurs dizaines d'années sinon durant ce dernier siècle, un grand personnage de l'histoire politique. Sa grande habileté, son extraordinaire attention et courtoisie, son *savoir-faire*, dans le sens de sa capacité de bien entrer dans son rôle institutionnel, sont inoubliables. J'ai trouvé un grand Monsieur dont la finesse, l'éducation, la cordialité et la culture m'ont beaucoup frappé, un sage. C'est lui - je l'avoue ici pour la première fois - qui m'avait suggéré la lettre aux Milanais que j'écrivis en 1998 et que je proposai à nouveau en 2001 et en 2005. Trois fois en neuf mois: trois fois trois. Barre m'indiqua même les éléments qui permettaient de voir pourquoi cette modalité pouvait être valorisée et appréciée. Le rapport entre les citoyens et leur maire est quelque chose d'unique: l'élection est directe; mais il n'y a pas que cela. Il existe un anthropomorphisme des institutions qui n'est pas de nature napoléonienne car un maire a trop de choses dont il doit s'occuper pour avoir le temps de se sentir important. A l'occasion de nos conversations, nous avons approfondi la question douloureuse des nombreux besoins auxquels il est impossible de répondre. Nous avons parlé, à l'intérieur d'un rôle si exposé et grave, du risque de céder aux flatteries du prestige et du pouvoir, de la disproportion entre la responsabilité et la réelle possibilité d'action. Nous avons évoqué les choses curieuses qui peuvent arriver lorsqu'on est maire: l'accusation pour la non-élimination des moustiques et parallèlement pour l'utilisation de fongicides, le problème de la circulation et simultanément le refus de se soumettre à une discipline.

Il y a une telle contradiction dans ce rôle et on est si exposé qu'il est impossible de rester en retrait du public et de ne pas vivre d'images réfléchies. Alors, pour surmonter ce conflit, la voie la plus juste sur certains événements est peut-être d'arriver à communiquer directement avec le citoyen, lui demander son opinion ou lui exposer un budget, un bilan, politique et administratif. Barre me donna donc ce conseil que je retins si bien que peu de temps après ma visite à Lyon, j'adressai ma première lettre aux citoyens. Grâce à sa gentillesse et à son intelligence, ce conseil me fut très précieux.

Une autre dimension de sa personnalité qui m'impressionna était son calme olympien. Bien qu'étant un homme ayant participé à de grandes scènes même conflictuelles et à des moments historiques, à d'importants changements, il donnait l'impression de n'avoir jamais vécu de conflits intérieurs. C'était pourtant un homme politique qui avait enregistré des défaites et des satisfactions qu'il avait toutes traversées avec sérénité. C'était sans doute un équilibre apparent, mais j'aime à croire qu'il correspondait à la dimension intérieure. Je désire souligner qu'il s'agissait d'une tranquillité et d'une sérénité extrêmement lucides. Il me laissa en viatique une phrase, encore une fois une citation de Pascal: *«L'humilité est raison d'orgueil pour les orgueilleux»*: un conseil fondamental, surtout pour les chefs qui, pour exercer leur rôle, ont besoin des autres. Ils ne doivent pas abuser de leur pouvoir, ils doivent plutôt être la référence pour leur équipe, pour les divers individus, pour les différents éléments. C'est de cette façon que j'ai choisi mes collaborateurs, ou j'ai tenté de les choisir sans toujours y réussir, parmi ceux que je retiens meilleurs que moi, plus intelligents, plus capables, plus experts. C'est une façon d'éliminer tout antagonisme avec quelqu'un, car je pense que l'équipe marche mieux s'il y a des personnes plus compétentes dans leur rôle

que le chef lui – même. C’est là le secret du succès des gouvernements, des entreprises, des nations, des Mairies et peut-être aussi des familles: il faut éviter le complexe de Cronos qui empêche à quiconque d’émerger par peur qu’il ne fasse de son chemin un leadership alternatif compromettant le nôtre*.

* Pour une évocation de Raymond Barre voir page 191

¹⁶ Antonio Gramsci (22 janvier 1891 - 27 avril 1937). Philosophe italien, écrivain, homme politique et théoricien. Membre fondateur et leader du Parti Communiste Italien.

¹⁷ Giovanni Falcone (18 mai 1939 - 23 mai 1992). Magistrat italien spécialisé dans la lutte contre *Cosa Nostra* sicilienne. Il fut assassiné par la Mafia avec sa femme et trois de ses gardes du corps.

¹⁸ Giuseppe Piermarini (18 juillet 1734 - 18 février 1808). Architecte italien, élève de Luigi Vanvitelli à Rome, il projeta en style néo-classique le théâtre La Scala de Milan construit entre 1776 et 1778. Ce célèbre théâtre lyrique fut fondé par Marie-Louise d’Autriche. Les plus grands artistes lyriques y ont chanté.

¹⁹ Giulio Andreotti (né le 14 janvier 1919). Homme politique italien de l’ex Démocratie Chrétienne. Il fut Premier Ministre italien. Franco Evangelisti (10 février 1923 - 11 novembre 1993) fut figure politique plus modeste de ce même parti. Sa fidélité à Giulio Andreotti est légendaire: il en fut le «bras droit» pendant des dizaines d’années.

²⁰ Mediobanca. Banque d’investissement italienne fondée par Enrico Cuccia en 1946, pour faciliter la reconstruction de l’industrie italienne après la Seconde Guerre Mondiale. Vincenzo Maranghi succéda à Cuccia comme PDG de Mediobanca.

²¹ Jean-Baptiste Colbert (29 août 1619 – 6 septembre 1683). Ministre français des Finances de 1665 à 1683 sous le règne de Louis XIV.

²² Endesa S.A. (Empresa Nacional de Electricidad, SA) est la plus grande compagnie de service public électrique en Espagne, auxiliaire de la compagnie ita-

lienne ENEL. La multinationale Suez SA à conduction française s'occupait d'abord de fourniture d'eau, d'électricité et de gaz naturel puis de gestion des déchets. La compagnie signa un accord avec la compagnie semblable Gaz de France en 2008 pour former GDF Suez.

²³ Electricité de France (EDF) est la plus grande société de services publics au monde. ENEL, AEM, Edison sont des fournisseurs italiens. AEM se fondit en 2007 avec ASM Brescia créant A2A.

²⁴ Voir note 6 (Confindustria).

Chapitre III

On y conte de curieuses némésis entre les héritiers des révolutions et ceux des «petites entreprises».

Le 24 mars 1999 Jiang Zemin, alors président de la République Populaire de Chine, fut reçu au Palazzo Marino. En partant de cet épisode, nous pouvons aborder plusieurs thèmes: d'abord votre vision de cette nouvelle Chine comme grande puissance économique montante, avec de très forts taux de croissance mais en revanche, peu de considération pour les contraintes environnementales et sociales, et en outre, la question de respect des droits de l'homme.

Il faut d'abord rappeler que Jiang Zemin vint chez nous après s'être arrêté à Rome, où le maire d'alors, Francesco Rutelli, devenu par la suite leader de l'«Union»²⁵ lors des campagnes électorales, avait publiquement contesté avec justesse ces aspects du régime de Pékin. C'était en tout cas le message, dont je ne connais pas l'exactitude, qui était relaté par la presse. Alors, pour corriger ou interpréter un rôle différent, celui du premier magistrat de la capitale économique, ou, comme j'aime le dire, maire de la capitale, par rapport à celui de la Capitale, au cours de l'entretien privé avec Jiang Zemin, j'affirmai que je ne partageais pas la position exposée par mon collègue, une critique généralisée et dépourvue de liberté d'interprétation. Bien que je me reconnaisse dans les valeurs de liberté, de progrès social et de soutien aux classes défavorisées, et que je défende le syndicalisme c'est-à-dire tout ce qui est désormais une conquête de notre monde occidental, je comprenais com-

ment à un pays post-communiste comme la Chine se proposait une «alternative diabolique»: donner libre cours au libéralisme pouvait effacer brutalement les sédiments historiques, considérés comme une base stable, même avec ses injustices, incapable de produire de la croissance et amenant la pauvreté. Une scène déjà connue, semblable à celle de l'économie russe après l'écroulement de l'Union Soviétique. Or, l'abolition totale et soudaine de l'économie planifiée aurait créé en Chine aussi d'énormes problèmes. Cela en particulier dans un pays de quelques milliards d'habitants habitués à un certain style de vie, à une discipline. La synthèse, même douloureuse, entre être constructif dans un pays libre et disciplinés comme dans un régime dictatorial, m'apparaissait donc la plus sage. Je comprenais, sans la justifier mais uniquement en l'expliquant, la politique de Jiang Zemin: un chemin progressif vers une économie libre, une société qui un jour se diversifierait, mais par une approche graduelle. L'octroi immédiat de toutes les libertés aurait conduit à l'anarchie, et étant donné que les Chinois sont plusieurs milliards, au chaos. Après que l'interprète eut traduit ma pensée, je saisis dans le regard impénétrable de ce grand mandarin, un éclair de connivence pour ce que je venais de dire, comme si j'avais compris son cheminement. En réalité, un génie de la politique n'était pas indispensable pour comprendre cette «alternative diabolique» que Pékin était en train d'affronter et mon prestigieux hôte me reconnut donc mon honnêteté de jugement. J'observai, enfin, que la nouvelle classe dirigeante chinoise avait réalisé une forte action de communication en adoptant des tenues occidentales à la place des uniformes révolutionnaires de Mao. Les membres les plus jeunes de la suite présidentielle parlaient parfaitement l'anglais. La transition progressive passait aussi par ces signes extérieurs.

Revenons à la situation de ces taux de croissance à deux chiffres qui pourraient bien faire grincer nos vieilles économies.

Le développement de leur PIB est certainement impressionnant, non seulement par leurs deux chiffres, mais parce qu'au cours de certains quadrimestres, ils ont même ajouté un 2 devant. En outre, on sous-évalue les dimensions de cette économie: ces chiffres ne se réfèrent pas à un village, à un district ou à une ville comme Hong Kong ou Shanghai, mais à un continent tout entier. Cela veut dire que d'ici quelques années, la composition du G8 devra être revue, pour éviter des situations apocalyptiques.

Pouvez-vous rappeler ce que déclara sur la Chine, de façon officielle, un homme très bien informé, Jim Woolsey, qui fut directeur de la CIA et père d' Echelon, au cours d'un dîner à la Morton's Steakhouse de Washington?

Oui, avec son regard glacial, Jim parla de la solution militaire si, avant 2012-2015, le pays des producteurs n'était pas devenu aussi le pays des consommateurs. C'est un peu le défi planétaire, qui doit tenir compte aussi de l'éventualité d'un conflit mondial si la Chine maintient un tel rythme de développement comme PIB, producteur et exportateur, sans adapter en même temps la production à une adéquate redistribution de la richesse, c'est-à-dire en créant une demande de consommation interne. Cela doit s'entendre non seulement comme consommation matérielle, mais aussi comme consommation idéologique et comme liberté de pensée: au fond, la démocratie est fille du marché et ce dernier est fils de la révolution industrielle. Par une boutade, on pourrait synthétiser que les

machines à laver ont produit les féministes et certainement le progrès industriel a permis le développement des libertés pour tout le monde. La véritable révolution, celle qui a le plus changé le monde, est la révolution industrielle. Trois cents ans d'industrialisation ont davantage transformé les aspects de la vie de l'être humain que les trois mille ans précédents y compris, sauf votre respect, l'héritage de Jésus Christ. Maintenant, revenant à la Chine, l'analyse de Woolsey est à entendre non tant comme un résultat apocalyptique de ce défi, mais comme un avertissement et pour la Chine et pour l'Occident.

Comment s'insère dans notre réflexion la guerre commerciale qui a lieu tous les jours entre les produits chinois à bas coût et les produits occidentaux? Comment répondre à une concurrence qui lèse notre compétitivité, en particulier celle des petites et moyennes entreprises? On pense au dilemme existant entre les modèles de deux «amis»: d'un côté, Cesare Romiti, selon qui il faut immédiatement récupérer le décalage par rapport aux autres pays en ce qui concerne notre connaissance de la Chine, y investir et créer des joint ventures. Il s'agit certainement d'un modèle sensé, car l'Italie a enregistré avec la Chine un retard politique et technique par rapport aux autres pays, et comme marché et comme délocalisation de ses productions. De l'autre côté, Jim Woolsey qui, au-delà de l'optimisme le plus effréné, maintient une connotation négative. Il disait pratiquement: ou les Chinois changent ou dans dix ans éclate une guerre thermonucléaire. Voyez-vous un idée commune entre la positivité de Romiti et la négativité de Woolsey, ou bien les deux analyses sont-elles antinomiques?

Vous avez anticipé ma réponse: je vois décidément une idée commune en ce sens que Romiti et Woolsey affrontent le

même problème sous des angles différents et à en concentrant leur attention sur des aspects divers: d'un côté le chef d'entreprise, de l'autre l'homme de la sécurité, l'un plus généreux parce qu'habitué aux risques de l'entreprise, l'autre plus prudent parce qu'il doit tenir compte des effets indésirables. Les deux analyses se fondent dans un concept théorisé par Marx et par d'autres philosophes marxistes qui est tout à fait valable aussi pour les libéraux, celui de la structure et de la superstructure. L'économie modifie les raisons de la société. A partir du moment où on crée de la demande de bien-être sans y répondre par une offre adéquate, il y a un mouvement inévitable qui conduit à la redistribution des richesses. Cela peut se produire de différentes façons: violente, graduelle, équilibrée, avec ou sans à-coups, selon les différentes circonstances et selon les difficultés rencontrées. Personnellement, je crois que, dans «l'alternative diabolique» dont j'ai parlé plus haut, la Chine deviendra aussi un pays de consommateurs. Il faut donc donner notre soutien à la réalisation de *partnership*, dans l'internationalisation des petites et moyennes entreprises, dans les investissements de nos entrepreneurs dans un pays aussi dynamique. En Chine, chaque année on forme un million de nouveaux ingénieurs de bon niveau qui consolident leurs études à l'étranger. En Europe, nous ne préparons pas plus de 450.000 ingénieurs par an. C'est ici le signe d'un décalage qui doit être comblé.

Heureusement, donc, pas de bombes atomiques. La pénétration en Europe est forte, soit du point de vue commercial, par des marchandises à bas coût et des contrefaçons qui concurrencent nos produits, et du point de vue humain par la constitution d'importantes communautés chinoises dans nos villes. Ce dernier aspect est cer-

tainement moins significatif que d'autres phénomènes migratoires, mais, de toutes façons, non exempt d'illégalité comme l'a expliqué Riccardo De Corato alors maire-adjoint à l'occasion d'une conférence de presse, se référant à l'arrestation à Milan de quelques chinois impliqués dans le racket de la prostitution, l'usure et les jeux de hasard. Quels types de rapports doit-on établir avec ce genre de phénomènes?

Je crois, comme je l'ai dit avant, que les deux profils doivent être vécus de concert. D'un côté, le co-investissement économique collaboratif est toujours compétitif, de l'autre la diffusion des libertés civiles et le besoin raisonnable de distribution de la richesse naissent de la même identité de culture, de valeurs, de vision du monde. Les deux choses marchent ensemble. Lorsque nous voulons exporter des capitaux, nous devons exporter aussi notre société, pour pouvoir vivre dans un monde global, où le chinois jouit lui aussi de ses droits et travaille, comme nous, dans des conditions compétitives. C'est ainsi que tout le système trouve son équilibre. Sur le marché intérieur chinois, il y a une dimension dans laquelle la compétition n'est pas loyale en l'absence d'écologie, de syndicalisme, de protection sociale. Quand, progressivement, nos standards auront été adoptés, ce problème n'existera plus. En ce qui concerne la réalité milanaise, les Chinois ont une vieille tradition de cohabitation avec notre ville. Je voudrais évoquer ici un souvenir personnel: l'histoire du fondateur d'Osama, le chef d'entreprise Mario Tschang. Tschang est arrivé en Italie depuis la Chine avec son grand-père, je crois dans les années Trente. Il s'est établi rue Canonica et a été représentant de notre entreprise familiale, dans le secteur des articles ménagers, dans les années Cinquante. Il a ensuite relevé et relancé Osama, une

grande entreprise à l'échelle internationale de papeterie et articles de bureau. Aujourd'hui, il sponsorise même des régates. Tel est l'image extraordinaire du chinois à Milan, ou de tout autre étranger dans notre ville. Sans préjugés, Milan a cette grande capacité d'accueillir sans préjugés et d'intégrer. On devient alors milanais avec les yeux en amande, en respectant les règles, en travaillant avec ténacité. Ce Monsieur Tschang que j'ai rencontré avec les représentants de la communauté chinoise, est devenu un symbole de réussite à Milan. Bien sûr, par rapport aux années Cinquante, le phénomène migratoire est aujourd'hui beaucoup plus présent, mais cela vaut pour toutes les nationalités. Inévitablement, l'aspect criminogène qui va souvent de pair avec l'immigration a augmenté. Pour les Chinois, c'est, pour ainsi dire, quelque chose de plus inné, géré en interne par la communauté. L'intervention sur la société externe est notable mais occulte car, en bons chinois, ils ont la perspicacité et la sagesse de prendre bien soin des choses importantes et de laisser les menus travaux aux autres. Il n'en est pas de même pour les autres réalités qui sont, au contraire plus explicitement exposées à la criminalité déprédatrice donc plus visibles même si moins organisées. L'attention et la surveillance de ces phénomènes ne peuvent donc pas être abaissées, ni atténuées, mais il me reste cette idée de la communauté chinoise à Milan: bien que corrompue par certains aspects illicites, la cohabitation avec notre ville est solide même dans sa topographie.

Une dernière réflexion sur les impressions que vous ont faites Shanghai et Pékin que vous avez visitées en novembre 2005. En particulier, quel souvenir gardez-vous du ministre des Affaires Etrangères Li Zhaoxing?

J'ai vu beaucoup de choses en Chine, mais celle qui m'a le plus frappé, justement dans le cadre de l'effort de conjuguer des années d'économie planifiée avec le marché, a été la visite du CELAP de Shanghai, une sorte d'école de l'administration publique semblable à l'ENA française. Au début, j'avais pris ce rendez-vous plutôt à la légère, retenant qu'il était marginal. Ce fut au contraire une occasion très importante et significative pour ma compréhension des phénomènes chinois ces années-ci. Cette visite du CELAP, bien que brève en termes de temps et d'espaces, a été vraiment révélatrice d'une façon de penser, d'une logique et d'une stratégie. Le recteur de cette université, le Professeur Xi Jie Ren, dont j'ai lu un curriculum en me rapprochant du lieu de la conférence, a été un éminent théoricien de la philosophie marxiste et pour ses qualités doctrinaires, un important leader du Parti. Ce Monsieur avait transformé une école de parti en une parfaite école de direction d'entreprise pour top manager, dans le but d'enseigner les règles des économies de marché à ceux qui étaient des bureaucrates de parti, les mandarins rouges. Il a réussi dans sa tâche car j'ai vu là de compétents administrateurs de ressources, ouverts à l'internationalisation et à la capacité de gestion d'entreprise. Le lieu lui-même était très approprié: l'architecture est toujours l'emblème de la civilisation qu'elle exprime, car elle synthétise tous les arts figuratifs, elle exprime visuellement une pensée, une période sociale, une ligne politique. Tous les régimes l'ont utilisée: depuis l'Empire romain jusqu'à Napoléon et Frédéric II avec leur néoclassicisme, à l'Italie du roi Umberto Ier puis rationaliste. Eh bien, le CELAP est une sorte de grand bureau rouge, construit par un architecte français. Il s'agit d'un exemple d'architecture moderne, dirais-je génial et de dimension inimaginable; les pieds du bureau correspondent

à peu près à deux Bicocca²⁶ (nom de l'une des Universités de Milan).

Le plateau de ce bureau est au contraire formé d'un énorme parallélépipède en acier et cristal dans lequel sont formés des milliers de futurs managers. En bref, il s'agit d'une arche qui transporte ces messieurs du postcommunisme à l'économie de marché; ou, si on veut, le véhicule d'une nouvelle longue marche.

Un autre moment extrêmement gratifiant de la visite fut l'entretien avec le ministre des Affaires Etrangères dont me frappèrent l'amabilité, la fiabilité, l'humour et l'humanisme; il regrettait de ne pouvoir lire Dante dans le texte original, n'ayant connu que la version chinoise. Je fus surpris de la précision avec laquelle il me cita Boccace.

Les citations étaient appropriées puisqu'elles furent faites au moment où vous alliez parler de la délicate question du SRAS et de la grippe aviaire.

Nous avons la tâche ingrate de devoir nous excuser de la décision prise en 2004, d'annuler une représentation de La Scala à Pékin, mais il se montra très compréhensif plaisantant sur l'argument et rappelant de façon suggestive les pestes du *Decamerone*. A la fin, il fut très élogieux à l'égard de notre ville et, à y regarder de près, en me recevant, il rendait hommage à Milan. C'est ce que j'ai gardé de mon séjour chinois: le grand intérêt, le grand respect, la grande attention avec lesquels les Chinois eux-mêmes ont suivi notre exemple occidental d'administration publique. Ce fut intéressant de le voir dans un pays si lointain mais qui se rapproche de nous sous de multiples aspects, grâce aux rapports entre nos économies et nos sociétés. Dans ce sens, j'ai pu comprendre une Chine si lointaine,

en évoquant le fameux film de Godard, dont me séparaient sans aucun doute de nombreuses barrières conceptuelles. Et pourtant, comme je le disais, je m'y suis retrouvé et j'ai pu saisir, quelques années plus tard, une société qui évolue sur un parcours droit et net, dans un but bien défini, sur un rythme progressif mais tempéré par une sagesse qui voit se conjuguer l'histoire, la progrès social et le développement économique.

Une grande opportunité due aussi à la civilisation et à la sagesse chinoises. Quelle comparaison pensez-vous pouvoir faire entre les deux réalités que nous connaissons le mieux de pays ayant transité d'une économie planifiée à une économie de marché, à savoir entre la Russie et la Chine?

Il y a sans aucun doute de grosses différences car ce sont des pays qui ont des histoires par certains aspects superposables et contiguës, par d'autres très différentes. Sur un point en particulier, la diversité est énorme: l'Union Soviétique a imploré à travers un traumatisme. J'ai connu l'Union Soviétique, j'ai assisté sans fonction institutionnelle à ce qui s'est passé à l'époque de Gorbatchev et Eltsine, puis j'ai visité la Fédération russe de Poutine. En Chine, l'alternance des catégories sociales au gouvernement de l'économie se passe de manière beaucoup moins traumatisante, tout en maintenant des taux de croissance sans précédents. Si je devais évaluer leur capacité de pilotage économique, je dirais que les chinois se sont montrés, au moins jusqu'à aujourd'hui, beaucoup plus compétents.

Restons un instant en Extrême Orient, mais déplaçons-nous vers le Sud-Est asiatique. Le 30 mai 2000, il s'est passée une chose curieuse: Riccardo De Corato alors adjoint au maire de Milan,

reçut – à l’occasion de la seule rencontre à laquelle vous n’étiez pas présent personnellement parce que retenu à l’étranger – le secrétaire général du Parti communiste vietnamien Lê Kha Phieu, l’équivalent d’un chef d’Etat.

Il s’est agi d’une véritable contre-partie à propos du cas de l’adjoint au maire recevant à l’entrée de Palazzo Marino le successeur de Ho Chi Minh, un autre grand révolutionnaire du XX-ème siècle. Comme je devais partir pour Moscou rencontrer le président Vladimir Poutine qui venait d’être élu, je me mis d’accord avec Riccardo: moi, en mission auprès de l’héritier de Lénine et lui, avec celui de Ho Chi Minh. Dans la simultanéité des deux épisodes, dans la centralité de Milan et de ceux qui la représentent, il y a un signe de l’histoire; cela, non seulement à travers nos passions cinématographiques – *Apocalypse Now* et d’autres films – qui sont presque infantiles, mais aussi à travers le fait que, recevant Phiêu dans notre ville, nous démontrions combien Milan était accueillante et ouverte sur le monde. Effectivement, je ne peux pas nier ma satisfaction devant ce paradoxe dantesque, peut-être du fait de ces deux personnages, mais surtout à cause de celui qui nous rendait visite. Au début des années Soixante-dix, certainement, De Corato comme moi, n’avait pas pris part à ces manifestations anti-américaines qui étaient théoriquement pacifistes, mais en réalité contestaient l’expansionnisme «impérialiste». Etant donné nos sympathies, qui ne sont un mystère pour personne, avec Riccardo, nous nous étions raconté que nous aurions reçu notre hôte en portant au poignet les boutons de manchette de la Maison Blanche. Il est évident que pour des raisons diplomatiques nous ne l’avons pas fait. Je dirais que, ces jours-là, s’accomplit un double talion, car sur l’autre versant, celui des

rappports avec Moscou, l'ancien Président de la Confédération de l'Industrie Métallurgique (Federmeccanica), c'est-à-dire le représentant du «patron» de ces ouvriers de la métallurgie qui furent les principaux antagonistes des travailleurs dans l'histoire du mouvement syndical, recevait rien de moins que l'Ordre de Lénine, bien évidemment transformé en Ordre - plus inoffensif - de l'Amitié entre les Peuples. Pour en revenir à l'adjoint au maire, j'en tirai la conclusion que la Guerre Froide était vraiment terminée, si, nous pouvons bien le dire, un ex adhérent du M.S.I. régénéré par les eaux de Fiuggi²⁷, ceci dit avec un affectueux respect à l'égard d'un de mes incomparables collaborateurs, recevait dans le cadre des institutions le plus important héritier des "charlies".

Restons encore du côté de Saïgon, pour rappeler cet autre épisode, qui a du paranormal, de votre visite au Vietnam Memorial de Washington.

C'est un épisode que je n'ai pas de difficultés à définir comme paranormal et qui me laisse encore perplexe. Je l'attribue facilement à quelque message surnaturel. Ce jour-là, je me promenai devant le très long monument qui rappelle et célèbre les plus de 50.000 soldats américains morts au Vietnam. A un certain moment, un membre de mon équipe me dit: «Voyons s'il y a des Albertini». Je me retournai et, comme attiré par les noms gravés sur cette pierre noire, je les indiquai immédiatement. Voilà quel fut le premier élément singulier, tandis que le second fut le suivant: James dit Jimmy et Joseph dit Joe étaient nés le même jour le 30 septembre 1947 et étaient plus ou moins de mon âge. Ils moururent à quatre mois de distance l'un de l'autre, entre la fin de 1967 et le début de 1968. Com-

ment expliquer ce fait extraordinaire de s'arrêter et de voir à la hauteur de ses propres yeux deux noms parmi 50.000? Même si la pierre est noire et la lecture un peu difficile, nous enregistrons une série de messages dans notre subconscient, puis tout d'un coup commence une illumination.

Que sait-on de plus de ces deux Albertini?

Des recherches furent faites qui révélèrent des histoires touchantes et similaires: ils étaient bien sûr tous les deux italo-américains, jeunes étudiants partis pour le Vietnam. L'un venait de Californie, l'autre du Massachusetts, ils étaient nés le même jour, tous les deux étaient des caporaux de l'Armée. Jimmy fut tué au combat, Joe sauta sur une mine.

On peut lire cette histoire comme une coïncidence mais elle est liée à un autre fait qui avait eu lieu un été pendant des vacances à Selva di Val Gardena, reçu par les Carabiniers²⁸. En rentrant chez moi, j'avais décidé de parcourir «la route du vin» dans le Trentin. En traversant un petit village dont j'ai oublié le nom, j'avais décidé de le visiter et je m'étais arrêté un instant sur la place principale, devant le monument aux morts de la Première et de la Deuxième guerre mondiale. Il y avait une liste de noms, tous allemands sauf deux, qui étaient italiens. C'étaient justement deux Albertini. Je ne l'ai pas vérifié, mais si tous les deux étaient nés le 30 septembre, je pourrais penser qu'il s'agit d'un présage... peut-être de la date de ma mort... un 30 septembre de quelque année future, dont la somme, comme «1947», ferait «3» comme nombre premier: 2010, 2019, 2028, 2037...

Revenons aux rencontres institutionnelles et plus précisément

au 2 juin 2000. Que se passa-t-il dans la grande Salle du Conservatoire de Moscou?

Je pars d'une condition préalable à cette rencontre avec Vladimir Poutine, président de la Fédération russe qui l'a pourtant encadré. Et disons qu'il m'a donné le motif pour faire, quelques temps après, la proposition qui assouplit le regard glacial de l'ancien responsable du KGB en République Démocratique Allemande.

Ces jours-là, il y avait eu un fait très négatif pour les rapports entre le Premier Ministre Massimo D'Alema et Milan: j'avais pris l'initiative de lui téléphoner pour lui proposer une rencontre, seul à seul ou en compagnie du cardinal Martini, pour aller demander que le siège de l'agence pour le contrôle, improprement appelé *authority*, du Troisième Secteur puisse s'installer à Milan, en tant que capitale du volontariat et du monde du *no profit*; dans ce but, nous lui avons offert le noble Palazzo Carmagnola. Je m'étais donc engagé, avec beaucoup de conviction, dans cette entremise. La chose ne fut pas conclue à cause de la forte résistance du gouvernement romain. A la fin du mois de mai, je me suis rendu à Moscou, sachant, parce que l'ambassadeur Nikolaj Nikolaevitch Spasskij m'avait prévenu, que je rencontrerais le successeur de Lénine et de Staline et des autres qui les ont suivis. Je m'étais donc mis dans l'idée de réaliser un petit plan, après la «gifle» institutionnelle que j'avais reçue, et si on veut, personnelle aussi, de la part du successeur de Palmiro Togliatti²⁹. Le Premier Ministre d'alors - cela aussi est peut-être un paradoxe de l'histoire- semblait ne s'être même pas aperçu que le mur de Berlin s'était écroulé ainsi que tout le système communiste.

A ce point se produisit cette autre contre-partie grâce à la

main invisible de la justice et du marché. Pendant le voyage en avion, je me demandai ce que je pouvais dire à Poutine pour le convaincre de notre bonne intention, de notre gratitude pour les grands honneurs qu'il réservait à notre ville et à son maire, en le recevant à Moscou et en programmant, comme première visite à l'étranger de sa part en tant que président, justement l'étape de Milan qui devait avoir lieu quelques jours plus tard.

Il faut bien dire que même les Russes, si attentifs à la diplomatie, devaient avoir «quelque épine dans le pied» pour prendre comme premier rendez-vous cette rencontre institutionnelle italienne avec un maire et, qui plus est, d'une ville qui est le bastion de la droite centriste.

Certainement, mais nous devons aussi rappeler qu'il existe une grande tradition de rapports économiques et culturels avec notre ville. Poutine voulait aussi lancer un message et investir sur Berlusconi. A ce moment-là, Milan était comme le Jourdain de Saint Jean-Baptiste, une sorte d'avant-poste pour tous ceux qui prévoyaient l'Avènement. Il y avait donc aussi cet investissement en perspective, un peu comme cela s'était passé avec la lettre à George W. Bush.

Dont nous parlerons bientôt.

Revenant donc à la contre-partie, j'aimais bien cette symétrie parfaite de donner à la Russie ce qui avait été refusé par Rome, même si je regrettais beaucoup que le Palazzo du comte de Carmagnola, un condottiere ne devienne pas le siège de Consob (Commission de contrôle des sociétés et des bourses) et l'*authority* du bénévolat. Comme j'y ai déjà fait allusion, le

soir du 2 juin, nous étions au Conservatoire où se produisait l'orchestre Philharmonique de La Scala, éminemment dirigé par le chef Riccardo Muti. Poutine, grâce aux bons offices d'Ettore Volontieri, eut la gentillesse de me convier dans les coulisses où se trouvaient sa femme et un interprète. Je fus accompagné par l'ambassadeur d'Italie, Giancarlo Aragona. Poutine me parut un homme au visage impénétrable, quasi inexpressif. J'étais un peu impressionné car toute mon expérience de ce niveau de fréquentations n'était que filmographique. Il venait d'être élu et la plupart des gens ne le connaissaient pas. Je pensai à la trilogie de *Karla* de John Le Carré. J'avais été contacté; on m'avait dit que le président voulait me rencontrer et qu'il avait une idée pour moi et pour Milan. En quelques secondes il m'annonça ainsi que quatre jours plus tard, il serait venu à Milan. Je répondis par une phrase de circonstance, disant que j'avais du mal à trouver mes mots pour exprimer ma gratitude d'avoir été reçu mais surtout de l'annonce de la visite prochaine. Or justement parce que je n'arrivais pas à trouver les mots adéquats, j'eus l'idée de m'exprimer par un acte dans le style milanais. J'ai alors offert à la Fédération russe un établissement public, communal, un immeuble restructuré dans le centre historique pour y installer une fondation dont l'objet serait de représenter l'économie russe; c'était une façon de relancer les rapports entre nos deux pays. A ce moment, alors que je parlais et que l'interprète traduisait, je m'aperçus que ce visage impénétrable était en train de se métamorphoser, si bien que quand j'eus fini, j'avais en face de moi une autre personne. Ce visage avait pris un aspect solaire. Tous mes préjugés avaient disparu, Lénine, Berija, *Karla*, et il me semblait me trouver en compagnie d'un étudiant insouciant, cordial et au franc sourire. Cet homme me fit des affirmations impressionnantes.

Bien que ma proposition fût peu protocolaire car c'était la première fois que je la mentionnais et les ambassadeurs eux-mêmes Spasskij et Aragona n'en étaient pas informés, il comprit tout de suite que ce n'était pas une plaisanterie mais une offre authentique, un geste vrai et senti. Il répliqua immédiatement: «C'est quelque chose que je partage totalement, je vous remercie, c'est un signal. J'aime Milan car je m'en rappelle depuis que j'étais adjoint au maire de Saint-Pétersbourg. Je dicterai immédiatement mes dispositions au ministère des Affaires étrangères pour qu'on suive cette chose.» Une semaine plus tard arriva une lettre par laquelle on acceptait la constitution de la Fondation Italie-Russie. Tout cela pour dire que quelquefois, les bureaucraties tsaristes avec lesquelles nous nous sommes familiarisés à travers la littérature, devenues par la suite communistes, ne sont pas si mal que cela. Même de dossiers poussiéreux, fossilisés comme des âmes mortes, peut jaillir un éclair.

Si le Tsar agissait par un de ses édits, un ukase, la musique changeait et tout le monde commençait à courir.

Cela m'impressionna. Il ne demanda conseil à personne et pourtant la chose eut une suite. Une telle rapidité entraîna quelque complication, surtout de notre côté, car c'est nous qui avons dû mettre à disposition en quelques mois un bâtiment restructuré. Mais nous y avons réussi et en mars 2001 fut inauguré le siège de la Fondation Italie-Russie en présence du ministre des Affaires étrangères Igor Ivanov qui me conféra l'Ordre de l'Amitié entre les Peuples, appelé auparavant Ordre de Lénine.

Par ailleurs, le 6 juin 2000, dans la Salle Alessi de Palazzo Marino, se réunirent tous les plus importants chefs d'entreprises italiens.

Les images de la conférence de presse furent diffusées dans le monde entier par la télévision. Ces jours-là, j'avais eu Gianni Letta³⁰ au téléphone pour quelque raison inhérente à son bureau - il n'était pas encore au gouvernement- et il me dit combien il avait été impressionné du fait que le protocole de Poutine avait voulu que seul le maire de Milan, et aucune autre autorité n'apparaisse à la télévision, certes, un peu de loin, derrière, quand même visible. Du point de vue humain, Poutine confirmait mes premières impressions: son double aspect, en ce sens qu'il était capable d'une détermination et d'un sang-froid implacables, d'un cynisme anthologique, mais aussi d'humanité, de générosité, et d'ouverture authentiques, selon les interlocuteurs et les situations. On aurait dit que deux personnes différentes vivaient dans le même individu, mais selon un critère net: il s'agissait d'une physiologie, non d'une pathologie. Lorsque ensuite il exposa la situation économique et les réformes de son pays, je fus frappé de la cohérence de son discours avec le lieu et les modalités d'organisation de la conférence, à la présence des plus importants représentants de l'économie et de la finance d'Italie. Cinq jours seulement après son élection, il était venu ici à Milan parce qu'il voulait faire comprendre à l'Italie, et à l'Europe, que, contrairement à ceux qui l'avaient précédé, c'est lui qui commanderait dans la vie économique. Il voulait donc que des capitaux sains coulent et que des chefs d'entreprises compétents l'écoutent, et il s'adressait ici au public le plus approprié. Quand il cita Rosario Alessandrello, un très haut dirigeant de Technimont et futur

président de la Fondation Italie-Russie, nous fûmes tous frappés par cette référence extraordinaire et personnelle. Il dit: «Alessandrello est aussi un de nos amis.» et à ce moment-là, je me tournai vers lui et je pensai: « Alessandrello, mais qui est-tu?». Je me moque encore de lui aujourd'hui car, la chose surprit réellement tout le monde. Pour en revenir à Poutine, il se porta garant du fait que sous sa conduite, son pays allait récupérer tout le terrain de liberté économique compatible avec le postcommunisme sans rien concéder à l'illégalité, à la mafia, et à certains oligarques ainsi qu'à ces secteurs, provenant peut-être de ces mêmes milieux des services secrets, qui avaient au contraire géré le passage postcommuniste avec l'absence de scrupules qu'on connaît.

Pendant ce discours, certains de ses collaborateurs jouaient avec le téléphone rouge avec l'amiral qui gardait la petite valise contenant les codes secrets de l'arsenal nucléaire.

Oui, et ce fut un autre épisode amusant car nous avons ensuite trouvé la pièce avec l'amiral et le téléphone. Nous avons pris des photos, puis quelqu'un pour plaisanter a rappelé un de mes films préférés, *Docteur Folamour* de Stanley Kubrick, où le président américain, interprété par Peter Sellers, téléphone à son collègue soviétique: il y a alors la réplique torquante: « Ecoute, Dimitri... Cet avion, il faut que tu me l'abattes». Ou bien nous essayions les touches du téléphone: « Qu'est-ce que c'est que cette touche?», « C'est celle de Washington...» Nous avons ri nous-mêmes de notre ingénuité, curieux de nous connaître sans préjugés ni surcharges inutiles. Pendant quelques instants, nous avons vécu une *spy story*. Il y a aussi un autre détail amusant et paradoxal: les micros de Pou-

tine n'avaient pas marché. Ce fut un peu déconcertant que cela se produise dans la capitale italienne de la technologie.

Albertini décoré de l'Ordre de l'Amitié entre les Peuples, mais quelques mois plus tard Chevalier de l'Empire britannique: comment concilier ces deux dimensions?

Je me rappelle, par association d'idées, même si cela n'a pas vraiment de rapport, que Sergio Cofferati³¹ a été décoré Chevalier de la Légion d'Honneur. Il n'était pas encore maire de Bologne mais secrétaire du syndicat CGIL et Stefano Parisi me suggéra de lui adresser un petit mot amical pour le féliciter d'avoir obtenu la plus haute décoration, née de la Révolution française tandis que moi, appartenant à un monde un peu plus conservateur, j'avais été décoré comme Chevalier de l'Empire britannique. Le rappel de ces décorations épinglées sur ma poitrine est bien sûr une plaisanterie. Certains collectionnent les petits soldats de plomb, personnellement, je m'amuse un peu avec les médailles. C'est une forme d'auto ironie, le divertissement d'une vanité consciente.

De toutes façons, en revenant à l'argument de ce chapitre, je souhaiterais tirer quelques conclusions de cette triple rencontre entre les leader de la Chine, du Vietnam et de la Russie, de laquelle on peut déduire que l'aspect le plus essentiel de notre ville est de réussir à avoir du succès malgré toutes les tendances et les tensions qui séparent les personnes. Milan est capable d'accueillir, de métaboliser, d'utiliser les différentes expériences de l'histoire, de l'économie, de la société. Comme elle est le laboratoire des tendances de l'Italie, elle ne peut pas se passer de cet appétit de connaître, de se faire connaître, d'accueillir et d'intégrer.

Pour compléter ce que vous avez dit sur le président de la Fédération russe, est-ce que je peux vous demander une rapide impression de Madame Poutine, Ludmila, que vous avez rencontrée à deux reprises?

J'ai rencontré Ludmila Poutine le «fameux» 2 juin 2000 dans les coulisses, avec son mari. Elle me donna l'impression d'une femme très moderne, par rapport à ce qu'était l'image habituelle des femmes des leader soviétiques et postsoviétiques. En bref, elle se présentait comme une dame qui aurait très bien pu être la *first lady* d'un pays occidental. Elle connaît bien la musique. Nous avons parlé du chef d'orchestre Valery Gergiev, de leurs intérêts culturels, en compagnie de Riccardo Muti.

En septembre 2000, le chef d'orchestre Gergiev fut décoré de l'«Ambrogino d'oro» et son amitié avec la famille Poutine a sûrement été un des éléments préliminaires à la passion du président pour Milan.

Il fut en effet un des «ambassadeurs» de cette amitié. Je notai de toutes façons dans le couple présidentiel un lien très solide et un rôle complémentaire de Madame Poutine: elle ne restait pas dans l'ombre de son mari mais elle ne se mettait pas non plus en avant. C'était sa compagne, la femme d'un chef d'Etat, capable de jouer son rôle avec équilibre: en partie public donc nécessaire, en partie privé, ce qui convient à une dame qui n'est pas une reine mais la femme du président. Ses intérêts culturels et musicaux m'indiquèrent qu'elle était très instruite. Je la rencontrai à nouveau quelques années plus tard en juin 2005, à Milan, à l'occasion d'un programme d'échanges culturels entre jeunes milanais et moscovites. Il y eut une représentation

au Piccolo Teatro, avec les interventions du ministre d'alors Letizia Moratti et du secrétaire personnel de Berlusconi, Valentino Valentini. Les enfants russes jouaient l'histoire de Pinocchio. A cette occasion, je fis un pari avec Madame Poutine: je lui dis que j'allais lui présenter le futur maire de Milan, Letizia Moratti, et elle promet que, si cette prévision se concrétisait, elle reviendrait à Milan en hommage à la première femme maire de la ville.

Pour finir, un dernier personnage, lui aussi plutôt caractéristique: le maire de Moscou Youri Lushkov.

Une personne vraiment singulière. Ma première pensée va à Nikita Kroutchev, car il le rappelle par son physique et aussi, même si je ne l'ai pas connu personnellement, un peu dans sa façon d'être et d'agir. Dans le film «*L'Ennemi aux portes*», il y a un acteur qui interprète le jeune Khrouchtchev, commissaire politique pendant la bataille de Stalingrad. Lushkov est un personnage qui m'a donné cette même impression: un bon interprète de la duplicité léniniste; capable de s'adapter à des situations très conflictuelles avec le *background* culturel et idéologique qui a sans aucun doute été le sien, ayant été dans sa jeunesse un communiste absolument orthodoxe, je crois un technicien des grandes entreprises de l'Etat. Dans la course de Poutine aux élections pour le Kremlin, il y eut des désaccords qu'il réussit cependant brillamment à aplanir. Il m'est donc apparu tout de suite comme un homme très habile, avec ce manque d'allure, compensé aussitôt par la conversation, révélant lucidité, sagesse, ruse et une grande maîtrise des instruments du pouvoir et des principaux dossiers municipaux. Il ne faut pas oublier l'approbation qu'il réussit à obtenir et les ou-

vrages qu'il a réalisés dans une métropole comme Moscou. J'imagine qu'il n'a pas dû être facile de bien surveiller les nombreux intérêts sans scrupules des capitalistes occidentaux et ceux de la néo-bourgeoisie des oligarques. C'est enfin un homme possédant un grand sens de la communication et ayant une prédilection pour le sport: il suffit de citer les innombrables match de foot auxquels il participa, y compris celui contre la sélection de Palazzo Marino, qui fut conduite par nos adjoints, ou bien le tour en Ferrari sur le circuit de Monza et le plongeon qu'il fait tous les hivers dans les eaux de la Moscova. Il me rappelle avec sympathie et admiration un morse: le physique, le courage, le tour de taille et une impressionnante résistance cardiovasculaire.

²⁵ Francesco Rutelli (né le 14 juin 1954). Homme politique italien, actuel Président de «Alliance pour l'Italie». «L'Union» fut une coalition unissant les partis de Centre-Gauche entre 2005 et 2008, ayant pour leader Romano Prodi.

²⁶ La Bicocca. Quartier aux portes de Milan qui comprenait un temps une demeure de campagne de la noble famille des Arcimboldi, progressivement intégré dans le tissu urbain avec de grandes zones industrielles (Pirelli, Falck, Marelli...). Aujourd'hui: «Progetto Bicocca» de transformation urbaine avec un important pôle universitaire. Le théâtre de la Bicocca ou Théâtre des Arcimboldi a été inauguré en 2002 par Gabriele Albertini.

²⁷ Le M.S.I. (Movimento Sociale Italiano). Parti politique de droite, avait été fondé en 1946 par Giorgio Almirante et quelques anciens représentants du régime fasciste. En 1995 il fut fondu en AN à l'occasion du Congrès de Fiuggi (célèbre station thermale) à travers le fameux «tournant» qui abandonna l'étiquette de post-fascisme.

²⁸ Arma dei Carabinieri. Gendarmerie nationale italienne intéressée à la fois à la vie militaire et à la vie civile.

²⁹ Palmiro Togliatti (26 mars 1893 - 21 août 1964). Homme politique italien, membre fondateur du Parti Communiste d'Italie dont il fut secrétaire et chef indiscuté de 1927 à sa mort en 1964.

³⁰ Gianni Letta (né le 15 avril 1935). Homme politique italien, membre du parti du Peuple de la Liberté.

³¹ Sergio Cofferati (né 30 janvier 1948). Homme politique italien, il a été Secrétaire général du syndicat CGIL et maire de Bologna. La Confédération Générale du Travail italienne (CGIL) est un syndicat national influencé par le parti Communiste Italien et ses successeurs.

Chapitre IV

On y disserte de la possibilité que les héritiers de Jules César résident encore à Londres.

Dans ce chapitre et le prochain, nous nous occuperons du monde anglo-saxon. Je pense qu'il est nécessaire de commencer par le personnage qui y représente la plus grande autorité: Sa majesté la reine Élisabeth II. Nous pouvons dire que vous en êtes un loyal sujet puisque vous avez reçu, en octobre 2000, le titre de Knight Commander de l'Ordre de l'Empire britannique.

La visite de la reine Élisabeth fut un moment vraiment remarquable: c'était le deuxième passage d'un grand chef d'Etat à Milan. J'avais attendu cette rencontre avec anxiété à cause des détails de l'étiquette: sous aucun motif, il ne fallait toucher la reine et d'autres particularités encore. Ce fut une préoccupation importante mais nous nous aperçûmes que la reine était très aimable et cordiale, pas du tout protocolaire; rien à voir avec toutes les recommandations des jours précédents. Quand je l'accueillis au portail d'entrée de La Scala, elle me salua avec empressement. Le maître de cérémonie me présenta comme maire et président de La Scala et sa Majesté exprima son étonnement pour la superposition des deux fonctions. Le prince Philip, peut-être non habitué à assumer plusieurs rôles à la fois, fut encore plus manifestement étonné. Il eut d'ailleurs un trait d'esprit lors de la présentation du ministre Enrico Letta³² qui, quelques heures auparavant, était allé les recevoir à l'aéroport en tant que ministre de l'industrie: « Mais alors vous venez d'être promu ministre de la Culture ». Il y eut un autre petit

épisode unique quand, en entrant dans la loge royale, une personne de notre suite indiqua au prince consort que sa place était à côté de la reine. Alors il répondit: «Cela ne m'est jamais arrivé d'être à côté de la reine, mais toujours un pas en arrière.»: exceptionnel. Je ne peux pas cacher que l'écoute des deux hymnes nationaux aux côtés de ce chef d'Etat, la reine héritière de l'Empire britannique, fut un moment rare. Le spectacle fut magnifique, accompagné de musiques de circonstance à la fois sobres et solennelles. A la fin, nous nous sommes rendus dans la loge du chef d'orchestre Riccardo Muti; dans le couloir d'accès, j'avais eu l'habileté de cacher à la vue de nos hôtes une série de photos accrochées au mur qui rappelaient les blessures infligées à La Scala pendant la guerre mondiale. Dans le tout petit espace de la loge avant la restauration du théâtre, eut lieu un entretien avec le chef d'orchestre, la remise d'un livre, et la rencontre avec la famille Muti. A un certain moment, avec une phrase que j'avais étudiée dans mon anglais laborieux, je proposai de me retirer pour laisser les souverains seuls avec le chef d'orchestre. La reine montra sa bonté par un signe du regard et une phrase du genre « Vous pouvez rester, il n'y a aucune gêne ». Je crois qu'en même temps elle voulait me faire sentir qu'elle avait apprécié ma discrétion, cette volonté d'être présent sans occuper de place comme je l'avais fait juste avant.

Je saisis ce même signe de bienveillance et de majesté le lendemain. J'ai une belle photographie de cet épisode, quand, place San Fedele, nous sommes sortis ensemble pour saluer les jeunes des écoles anglaises de Milan. Ces élèves agitaient les drapeaux de l'Union Jack et parmi eux, il y avait une petite fille qui posait des questions pressantes, et s'adressait à la souveraine impoliment et l'importunait. La reine qui avait accepté de serrer des mains et de saluer par des caresses les autres élèves, avait

ignoré cette petite fille mal - élevée. A ce moment, j'ai ressenti quelque chose de vraiment authentique chez sa Majesté, comme les compliments pour la soirée à La Scala. Elle me dit: « *Thank you very much indeed for this lovely evening* ». Le lendemain, elle vint au Palazzo Marino et je la reçus sur la place de La Scala en lui illustrant la restauration récente du dallage. Dans le Palazzo, je lui racontai quelques détails de l'histoire du lieu, je lui précisai qui était Marino, ce commerçant qui vint à Milan, fit fortune comme banquier et devint le référent des aristocrates espagnols. Je lui expliquai comment ce Palazzo était devenu au cours des siècles le siège de la politique citadine. Une autre petite anecdote qui mérite d'être rappelée est le cadeau que nous lui avons fait: une reproduction du XIXe siècle de dessins de Léonard de Vinci. Elle répondit qu'elle les conserverait parmi les objets les plus chers de sa collection. Nous apprîmes plus tard que la bibliothèque royale de Windsor conserve les plus importants originaux de Léonard de Vinci!

Je lui présentai de nombreuses autorités parmi lesquelles le président Silvio Berlusconi et le gouverneur de la Région Lombardie, Roberto Formigoni. Dans le cas de Berlusconi, il s'agissait d'une dérogation à la règle, d'une liberté que nous avons prise car il n'était pas encore Premier Ministre, mais seulement chef de l'opposition. Nous nous rendîmes pour finir à la salle Alessi³³ où s'étaient rassemblés les personnalités de toute la ville, les conseillers municipaux et les nombreux britanniques résidents à Milan. Il s'agissait d'une foule compacte, tout le monde était debout et la situation était probablement peu conforme au protocole. Je me sentis un peu gêné, pas vraiment pour d'éventuels problèmes de sécurité, mais pour la qualité d'accueil; cependant, la reine serra la main de presque toutes les personnes présentes malgré leur grand nombre et le brouhaha.

C'est cela l'école des rois: la capacité de s'adapter en toutes circonstances, un mot cordial pour tous. A ce moment-là arriva le prince d'Edimbourg qui, pendant ce temps, était allé visiter l'usine de fabrication des hélicoptères Agusta-Westland. Je fus frappé par la simplicité de la question de la reine: « Vous êtes fatigué? Quelque chose d'intéressant, d'amusant? ». «Oui, assez – répondit Philip - maintenant nous allons à la Préfecture.». «Ici tout s'est bien passé – répliqua la Reine- l'atmosphère était amicale». Ce bref échange me montra le côté intime, presque bourgeois et banal des souverains anglais.

Je voudrais aussi vous poser quelques questions au sujet de deux autres rencontres que vous avez eues avec la famille royale: une récente avec le prince Andrew, et la visite de la cathédrale de Saint-Paul pour la messe de l'Ordre du British Empire.

Plusieurs choses surtout me frappèrent chez le prince Andrew: d'abord sa poignée de main tonique et la rapidité avec laquelle il a monté l'escalier, avec le physique d'un sportif. C'était à la fois un prince, un soldat et un sportif: je crois savoir que c'est un passionné de musculation et de fitness en général. Il me semble que, jeune, il était pilote d'hélicoptères et il en garde la forme physique. Le soir, au dîner offert par la Chambre de commerce britannique, il fit une série de plaisanteries très sympathiques, dans l'humour anglais le plus raffiné. Par ailleurs j'ai été surpris de sa curiosité et de sa compétence étonnante sur les thèmes du transport et de la circulation urbains. Il connaissait le dossier de la *congestion charge*, même s'il y était fondamentalement opposé. Sur cet argument nous avons donc eu un échange de points de vue et je lui rappelai que j'avais rendu visite à mon collègue maire de Londres Ken Livingstone

quelques jours après l'inauguration de la nouvelle mairie réalisée par l'architecte Norman Foster, en présence de son auguste mère.

Nous reviendrons sur la congestion charge de Livingstone ainsi que sur l'ouvrage de Foster. Racontez-moi le trait d'esprit du prince Andrew au sujet de l'invitation à La Scala?

J'ai toujours été frappé par la capacité oratoire de la classe dirigeante anglaise, bien que toujours entrecoupée, comme me l'expliquait Montanelli, d'une vague hésitation étudié à dessein. Le grand Indro disait qu'il existe quelques clubs anglais dans lesquels, pour être accepté comme membre à part entière, il faut apprendre à bégayer, ou, plus exactement, à avoir l'attitude la plus naturelle possible même si affectée. Tout cela est fait pour ne pas mettre dans l'embarras l'interlocuteur et ne pas le contredire, comme, par exemple, l'invitation à prendre la parole avec ce « Well, I don't... ». Pour tout dire, il y a toujours une sorte de gargouillement dans les phrases, dans le but de ne pas apparaître antithétique. Le prince avait commencé ainsi: « Oui, je suis heureux d'être ici au quatre-vingtième anniversaire de la Chambre de commerce. Vous m'avez invité et vous avez été très aimables. Cependant, je ne peux pas nier que ce soir je remercie le maire pour avoir trouvé le temps de me recevoir aujourd'hui. Il m'a aussi invité à la Première de la Scala. Toutefois, je regrette un peu car, il y a quelques mois, il avait invité ma mère qui ne pourra pas venir; alors, il a invité mon frère qui ne pouvait pas venir lui non plus. Maintenant, c'est moi qui arrive à Milan et vous m'invitez à la première à La Scala. Et, surprise, je ne peux pas venir non plus. Mais, pour me faire une idée, j'ai demandé à pouvoir visiter la Scala et on

m'a répondu que c'était impossible car le chef d'orchestre était en train de faire les répétitions et les travaux de restructuration devaient être terminés à temps.....» De ce qui pouvait sembler une gaffe, naissait au contraire un moment de grande ironie et sympathie. A première vue, l'ensemble pouvait être une forme de protestation, de *complaint*. C'était au contraire se moquer très poliment de leur propre protocole et du nôtre, à travers un goût et un style dignes d'un vrai prince anglais. Une très haute leçon.

Parlons maintenant de la cérémonie de mai 2004 dans la cathédrale de Saint-Paul.

D'abord, cette cathédrale est le panthéon des héros de toutes nos lectures et de nos films: le sanctuaire de Wellington, Montgomery, Mountbatten. Puis, il y a aussi Kitchener et Gordon de Khartoum; bref, tout l'Empire britannique. Et nous arrivons ici à la première réflexion: de la Révolution industrielle à la Seconde guerre mondiale, l'Empire britannique a représenté une civilisation qui, indéniablement, n'est comparable qu'à l'Empire romain. Sa durée a été sans aucun doute plus courte, car dans le monde moderne les événements se succèdent plus vite que dans le parcours millénaire de l'histoire antique. Le progrès technique a rendu très rapide l'évolution de la société. Mon grand-père a vu en direct à la télévision un américain qui posait son pied sur la Lune et dans sa jeunesse, il avait lu dans le journal le premier vol des frères Wright. En soixante ans, la technologie a rendu tout cela possible. La dictature du prolétariat avait été annoncée comme «institution impérissable» à comparer à l'Eglise catholique, elle n'a au contraire duré que soixante-quinze ans, moins que l'entreprise Albertini. Le Reich millénaire est tombé au bout de treize ans. L'histoire de l'Em-

pire britannique est résumée dans les tombes et dans les monuments de la cathédrale, avec ses personnages, sa sobriété, son orgueil solennel sans être clinquant, presque liturgique, où les aspects laïques et religieux s'interpénètrent dans une perfection et une classe extraordinaire. Et, moi-même, non britannique, fier de ma médaille de commandeur de l'Empire britannique que d'autres italiens, par raillerie définiraient de pacotille, j'ai ressenti avec émotion le silence et à leurs chants harmonieux; deux mille personnes qui, en un seul chœur, démontraient l'unité de la communauté dans l'Empire britannique. Il s'agissait bien sûr d'une élite et il ne m'a pas semblé apercevoir beaucoup de hooligans de l'équipe Manchester United, mais tout cela m'a permis de comprendre le sens de la civilisation britannique, de mieux saisir ce que signifie être fier de son propre Empire et de sa capacité à civiliser: l'orgueil d'y être et d'être ainsi. En même temps transparaisait une sorte de respect à l'égard des règles communes: se tenir à table ou à l'église, se déplacer ou faire la queue pour prendre le métro. C'est le même esprit qui conduit à limiter sa propre liberté ou son propre pouvoir personnel, son autonomie, dans un intérêt collectif, comme cela s'est passé dans le cas de la *congestion charge*; et se reconnaître dans ce témoignage de la civilisation de l'Empire. Puisque ce dernier principe est universel, ou de toutes façons lié à cette même culture occidentale, je me sentais tout à fait à ma place. Je suis italien et n'ai rien contre mes racines. Au contraire, je crois que l'Italie est un pays merveilleux, mais je pense que si je devais choisir une nationalité différente de la mienne, je choiserais d'être citoyen britannique. Cela me procurerait un sentiment de certitude, encore plus que si j'étais allemand ou même américain. Même si aujourd'hui on peut affirmer que la traduction de «*civis romanus sum*» est «*I am*

American», la civilisation britannique est plus profonde. A cette occasion, j'ai donc éprouvé une grande émotion. D'ailleurs, participer à cette cérémonie a été un véritable privilège.

Parlons de la congestion charge, une mesure qui n'a pas été prise à Milan qui a préféré la pollution charge.

Livingstone, représentant de la gauche, a paradoxalement appliqué en style britannique les plus importants principes libéraux. Il a d'abord réglementé le stationnement pour les résidents à travers les référendums, rue par rue, et il a vérifié avec succès que chacun était d'accord. Il fallait surtout voir l'avis sur le critère selon lequel, l'espace disponible réduit dans le centre ville devait être payé. Le nouveau maire de Milan aurait pu activer la *congestion charge* car nous avons préparé toute l'installation nécessaire pour la réaliser: notre centrale électronique de limitation de la circulation d'une valeur de 192 millions, avec une aide financière de la Communauté européenne de plus de 23 millions d'Euros, permet de contrôler l'accès et la canalisation de la circulation en ville. Un investissement très modeste aurait permis à Letizia Moratti d'instituer la *congestion charge* ou « taxe d'accès » aux meilleurs passages à la hauteur de l'anneau des Bastions³⁴. Pour en arriver là, il aurait fallu d'abord suivre une série d'étapes: un plan de parkings, le stationnement réglementé dans tous les quartiers, le paiement de ce stationnement par les résidents et le renforcement du transport public. Emprunter le modèle londonien aurait donné, selon le maire, Monsieur Livingstone, au moins trois résultats positifs: en premier lieu, sur la base d'un critère général d'économie politique, l'utilisation d'un levier fiscal pour conditionner les comportements à encourager et à décourager. Ensuite, établir et partager

l'idée que l'utilisation d'un bien insuffisant comme l'espace et l'air, employé abusivement au point de devenir insalubre pour les citadins à cause de la pollution, soit réglementée par une intervention fiscale. On arriverait ainsi à la dissuasion ou, de toutes façons, au dédommagement. Cela pourrait se passer non de manière épisodique comme pour les dimanches piétons ou la circulation à plaques d'immatriculation alternées, mais de manière permanente et structurée. Le second effet l'amélioration de l'offre du transport public réalisée grâce aux recettes: pour nous, cela aurait signifié un kilomètre de métro par an. Le calcul sur la base d'un tarif d'accès de 3€ par véhicule permettait une rentrée d'environ 100 millions d'euros par an destinée aux investissements dans le transport public.. Troisième et dernier effet, celui de la réduction immédiate des embouteillages urbains et de la pollution de l'air.

Pour trois bonnes raisons, je vous demande maintenant trois réflexions supplémentaires: d'abord, il est curieux et paradoxal de constater que les bonnes idées peuvent être partagées au-delà des idéologies, étant donné que Ken «le Rouge» Livingstone, maire de Londres, n'ayant jamais fait mystère de son credo; la seconde est relative à l'observation que le modèle de la congestion charge fonctionne à Londres parce que les Anglais sont un peu plus respectueux des règles que ne le sont les Italiens; la troisième concerne vos impressions sur le lieu de votre rencontre à savoir la nouvelle mairie réalisée par Norman Foster.

Ken «le Rouge» me donna l'impression d'être un homme perspicace et déterminé, qui avait toujours la solution en poche. Les sondages lui étaient devenus favorables (de quarante à soixante pour cent). Il avait expressément déclaré que l'opi-

nion dominante avait changé lorsque les londoniens avaient compris la destination des ressources provenant de la «taxe d'accès» et donc qu'ils avaient réalisé le corollaire libéral et non dirigiste de l'imposition. En ce qui concerne la seconde réflexion, celle du comportement des Anglais, en effet ce que vous dites est vrai: même dans la réglementation du stationnement, on procéda avec un choix à la fois autoritaire et soumis au suffrage: l'adhésion au fait que la rue et le quartier où on habite soient soumis à une réglementation du stationnement même pour les résidents, fut proposée aux londoniens sous la forme d'un référendum. Et justement parce qu'on était sûr que le principe serait respecté, la majorité des résidents vota en faveur du paiement pour le stationnement, sûrs de trouver une place libre pour leur voiture en rentrant chez eux. Si un bien a une valeur, il est correct qu'il soit payé. Ç'eut été un désastre de faire payer le stationnement aux résidents si ces derniers n'avaient ensuite trouvé aucune place libre parce que les interdictions pour les non - résidents n'étaient pas respectées. Enfin, la mairie de Norman Foster: la reine l'avait inaugurée et nous avons été la première délégation étrangère à la visiter. C'est Livingstone qui nous le dit. De tous les architectes que j'ai connus, Foster est celui qui m'a le plus frappé à la fois par sa personnalité et par son style. Je trouve merveilleux sa conception de l'espace, son utilisation des instruments et des matériaux si modernes, si innovants, avec une créativité pleine de fantaisie et très performante. Il est presque davantage ingénieur qu'architecte car ses gratte-ciel sont des cités verticales où il exploite les différentes forces ou les vents pour produire de l'énergie, pour créer les meilleures conditions d'habitabilité. J'ai vu ses gares de Londres, d'une beauté absolue. Enfin, je ne veux pas oublier son chef-d'œuvre, le Reichstag de Berlin, qui

contient un siècle d'histoire: l'incendie, les inscriptions des soldats soviétiques et puis la partie moderne. Dès l'entrée, nous rencontrâmes notre ami Schily, le ministre de l'Intérieur allemand, qui nous servit de guide.

Pour revenir à la congestion charge, le comportement psychologique des milanais fut un peu différent de celui des britanniques. Il y eut dès le début une très forte opposition.

Absolument inférieure à un niveau acceptable de simple bon sens. Il ne fut même pas question d'ouvrir une réflexion, on ne voulut pas approfondir l'argument et on gâcha ainsi la seule réelle possibilité d'affronter le problème de la circulation. Dans les aires métropolitaines modernes, on ne résout pas le problème de l'insuffisance des espaces en se réfugiant dans le passé du «bon sauvage» qui, d'ailleurs, n'appartient pas à l'histoire. En Italie, il y a chez certains, une atavique aversion vers l'industrialisation et le progrès. On oublie que l'industrialisation et le progrès ont effacé les épidémies de peste, les famines, l'analphabétisme. Ce n'est même pas du marxisme, c'est du pré - marxisme. D'autre part, ce n'est pas une attitude limitée à la seule gauche. Ces personnes ne réalisent pas qu'il est possible, à travers des méthodes équitables et rationnelles, de réguler les phénomènes complexes du gigantisme urbain industriel et postindustriel. Il est possible de cohabiter avec le développement. Ce dernier devient délétère s'il est mal géré, mais si les ressources sont utilisées pour neutraliser les dommages, on réussit à progresser sans devoir effacer la réalité dans laquelle on vit.

Pendant ces neuf années, vous avez eu l'occasion de rencontrer deux locataires de Downing Street, John Major et Tony Blair.

Je ne crois pas que ce soit par hasard que j'ai rencontré Major, l'héritier de Madame Thatcher, au restaurant. A l'occasion du bras de fer avec les *ghisa* (nom donné à la police municipale milanaise) nous nous sommes inspirés des privatisations réalisées par la «Dame de fer», nous avons imité l'intransigeante détermination avec laquelle elle s'était opposée aux mineurs du Pays de Galles.

La rencontre avec Tony Blair ne fut pas non plus un hasard étant donné qu'en août 2004 vous aviez été reçu une journée entière chez les princes Strozzi Guicciardini avec le premier ministre britannique alors en vacances.

Mais justement parce qu'il était en version estivale, je l'ai connu plus intimement. Cette rencontre, organisée par l'ambassadeur Vento qui habite à côté de la princesse Irina Strozzi Guicciardini fut extraordinaire par l'amabilité des hôtes, par le cadre si agréable, un parc toscan d'une rare beauté, et enfin, la gentillesse, la cordialité spontanée, la lucidité, la simplicité du premier ministre, qui, seulement quelques jours avant, avait été reçu en Sardaigne par le président Berlusconi, à l'époque du fameux épisode du bandana. J'ai souvent souri au récit de Blair: en s'approchant en hors-bord, il avait repéré des personnes sur la jetée qui l'attendaient; il ne distinguait pas encore leurs visages, mais en remarquait une en particulier, pas très grande de taille mais assez bien plantée physiquement. Il a pensé à quelqu'un de l'escorte, puis il s'est aperçu que ce pourrait bien être une autre personne et finalement il a distingué les traits du président du Conseil. A la fin, il dit à voix basse: «*Oh, my God!*».

De quoi avez-vous parlé au cours du repas avec Blair?

De différents sujets. Il y avait la question iranienne sur laquelle nos gouvernements étaient alliés dans la volonté de convaincre justement les Etats-Unis d'adopter une position moins intransigeante. A l'époque, les élections qui portèrent au pouvoir l'extrémisme de l'actuel président iranien Mahmoud Ahmadinejad, n'avaient pas encore eu lieu. Je fus frappé de la vivacité du jeune fils de Blair, de son intelligence, de son regard attentif, de l'efficacité de la garde du corps qui le surveillait; comme je fus frappé aussi du grand naturel de Blair, celui d'un leader mondial, réélu par la suite avec succès. En même temps, il avait une attitude très simple, plus spontanée que Clinton et Schröder.

Des quatre leader mondiaux qui ont malheureusement subi des attaques terroristes chez eux – Bush, Aznar, Poutine, et Blair –, ce dernier est celui qui a adressé à la population le message le plus serene et en même temps le plus intransigeant. Il n'y avait ni la nervosité de Bush, ni le faux pas d'Aznar, ni la froideur de Poutine. Mais au fond, peut-être que cela est naturel chez les britanniques; il suffit de penser à la phrase de Winston Churchill au moment le plus difficile, dans l'été 1940, ce « We shall never surrender! »

Blair interrompit le G8, tint une conférence de presse et rentra à Londres. Dans un des moments les plus tragiques pour l'Occident, il trouva la sérénité d'expliquer à son peuple, à travers tous les media, quelles sont les valeurs de la civilisation occidentale et comment elles ne peuvent pas être anéanties par un attentat terroriste. Il exorçisa de façon remarquable la véritable puissance du terrorisme: ce ne sont pas les morts mais la peur

qu'il fait naître. La mort qu'ils infligent à nos enfants, même si elle est douloureuse, est insignifiante sur le plan militaire. Les professionnels de la mort, les grands dictateurs de l'histoire du XX^e siècle ont fait des millions de cadavres et les victimes des attentats terroristes ne sont rien du point de vue militaire; cependant, ils ont une répercussion dévastatrice sur nos consciences, sur nos habitudes sur le neurone le plus fin, sur ce millimètre carré de cerveau qui conditionne notre façon de vivre dans la peur. On peut penser par exemple au retrait des troupes espagnoles, à la faiblesse de certains secteurs italiens. Blair a su actionner les moyens d'information de la meilleure façon. Il promet aussi une réponse que les britanniques acceptèrent avec cohésion. Or, avant les attentats, la majorité d'entre eux étaient opposés à la guerre.

³² Enrico Letta (né le 20 Août 1966) est un homme politique italien.

³³ Sala Alessi est le salon principal de Palazzo Marino, le siège de la Mairie de Milan.

³⁴ Voir note 13.



1. Avec le Pape Jean-Paul II (juin 1997)
(© L'Osservatore Romano)



2. Avec le Président de la République populaire chinoise, Jiang Zemin (mars 1999)



3. Avec Vladimir Poutine et le maire de Moscou Youri Luzhkov
(juin 2000)



4. A Moscou, avec l'Orchestre Philharmonique de la Scala, en compagnie de Mikhaïl Gorbatchev et du directeur d'orchestre Riccardo Muti (juin 2000)



5. Avec la reine Élisabeth au cours de sa visite officielle à Milan (octobre 2000)



6. Avec le cardinal Carlo Maria Martini, Place Saint Pierre
à l'occasion de la cérémonie du Jubilé ambrosien (4 novembre 2000)
(© L'Osservatore Romano)



7. Cérémonie pour la célébration du 140e anniversaire de la Police municipale de Milan (2001)

8. En compagnie de Adriano Galliani, Carlo Ancelotti et Paolo Maldini à leur retour de Manchester avec le Milan, vainqueur de la Coupe des Champions (mai 2003)



9. Avec Ehud Olmert, alors maire de Jérusalem, en visite officielle à Milan
(novembre 2002)
(Photo Mairie de Milan/Andrea Scuratti)



10. A l'occasion du World Business Forum, Gabriele Albertini confère la citoyenneté honoraire à Rudolph Giuliani, maire de New York (octobre 2004)



11. Avec la reine Rania de Jordanie à Amman
(mars 2006)



Rania Al-Abdullah

August 14, 2006

Dear Gabriele,

Thank you for your recent letter, and for your recommendation of Professor Paulo Caputo as a trusted architect. Certainly, if Milan's splendid urban development is anything to go by, he is a talented and creative man, and one whose expertise we would like to seek. I have asked the Mayor of Amman, His Excellency Mr. Omar Maani, to follow up directly with Professor Caputo in this regard.

Both Abdullah and I are sorry to see your tenure as Mayor at an end. Your kindness, energy and vision have meant a lot to us personally, but have also done much to strengthen the special relationship between Italy and Jordan, and for that we are grateful. Our visits to Milan will not be quite the same without you at the helm. We know, however, that our friendship will continue to flourish, and that we will see you again soon.

We wish you all the very best in the next chapter of your life; and hope that it is characterized by good health and happiness, safety and fulfillment.

Warm wishes,

Rania Al-Abdullah

Mayor Gabriele Albertini
Via Bagutta 12
20121 Milan
Italy

The Hashemite Kingdom of Jordan

12. Lettre de la reine Rania de Jordanie à Gabriele Albertini à la fin de son mandat de Maire



13. Gabriele Albertini tenant le document attestant que le 26 mars 2006 il a volé avec le lieutenant-colonel Mauro Gabetta dans un F16 de l'Aéronautique militaire, dépassant le mur du son

14. Décollage de la base de Cervia à bord du F16 de l'Aéronautique militaire (21 mars 2006)

Chapitre V

On y conte des nombreuses rencontres avec les sentinelles de la sécurité mondiale.

Début 2001, au cours d'une mission à Washington, vous avez remis une lettre de Silvio Berlusconi au président George W. Bush et vous avez rencontré Stephen Hadley, actuel conseiller pour la Sécurité nationale à la Maison Blanche. Quelle impression vous fit Washington, nouvelle capitale impériale?

Ce n'est pas un hasard si Bush est né en juillet comme Jules César, pas le 13 mais le 6. Au-delà de cette comparaison amusante, aujourd'hui, les Etats-Unis et la *pax americana* représentent, sans aucun doute, ce qu'était l'Empire romain il y a deux mille ans. Je me suis rendu à Washington dans l'intention de rencontrer les hauts dirigeants de la nouvelle administration. Un ami, Michael Ledeen³⁵, qui n'a malheureusement pas très bonne presse en Italie, m'avait promis de me faire entrer à la Maison Blanche, et il en fut ainsi. Je suis entré par la West Wing pour porter la première lettre de Berlusconi à Bush: j'étais le premier ambassadeur, ou plus modestement le premier facteur, de celui qui, quelques mois plus tard allait devenir le nouveau chef du gouvernement italien. Dans cette lettre, il était fait allusion au conservatisme généreux de Bush. Ce qui me surprit le plus chez Hadley, ce fut ce tout petit bureau, presque un *cubiculum*, qui était cependant à l'intérieur de la Maison Blanche, et qui était occupé par un homme très proche du président. Encore une fois, dans la manifestation du pouvoir, la sobriété anglo-saxonne s'opposait au faste latin. L'autre

chose surprenante fut de voir, sur son bureau de Conseiller à la Sécurité nationale, un écran ultra plat symbole technologique, une feuille d'aluminium et plastique d'une épaisseur millimétrique. A part cet objet, rien ne laissait supposer le niveau de pouvoir, ni l'architecture, ni l'ameublement, ni les dimensions: le contenant ne coïncidait pas avec le contenu. Ce fut excitant de parcourir la West Wing et plusieurs films me vinrent à l'esprit: la même lumière, les abat-jour, la moquette et les parois couleur blanc cassé; une atmosphère confortable, presque familiale. Les militaires, en particulier des *marines*, étaient une présence discrète.

Ces jours-là, vous avez aussi poursuivi un pèlerinage, car, en plus du Vietnam Memorial, dont nous avons déjà parlé, vous avez visité le cimetière d' Arlington, le Lincoln Memorial et le Congrès.

Ces jours-là, j'ai fait la connaissance de Jim Woolsey, déjà directeur de la CIA d'abord avec Bush père, puis avec Clinton, pour le questionner sur la vieille interrogation des aéroports argentins.

Mais concentrons-nous sur le siège de Clinton au Congrès sur lequel il était assis quand le député Henry Hyde conduisit l'interrogatoire sur l'affaire Lewinsky. Je vous demande une réflexion sur l'affaire Clinton et sur quelques bizarreries de la démocratie américaine. Nixon a perdu la présidence parce qu'il voulait changer les règles de la compétition électorale en espionnant le candidat démocratique George McGovern, tandis que Clinton a réussi à se sauver in extremis malgré son mensonge à propos d'une relation sexuelle. Cette démocratie semble en même temps très forte et très fragile, et elle est, de toutes façons très exposée à la puissance des média.

Exactement. Les Etats-Unis évoquent pour moi un diamant, le matériau le plus dur, qui peut rayer l'acier le plus trempé, qui est aussi le plus fragile dans la mesure où il ne peut même pas être égratigné, mais on peut littéralement le détruire avec un coup de marteau. D'autres matériaux s'adaptent, ils sont malléables, comme d'autres nations s'adaptent aux normes implacables de la démocratie. Je pense quand même que tant que ces règles seront solides en Amérique, on pourra garder l'espoir dans ce système. On pourra aussi croire dans le système américain car, à la différence du nôtre, il forge des hommes d'état, non des politiciens, des gens qui travaillent pour les prochaines générations et non pour les prochaines élections. Le cas de Clinton, comme le cas analogue et toujours à fond sexuel de Gary Hart, nous enseignent l'importance de la sincérité. Le sénateur Hart ne devint pas président, quant à Clinton, il faillit subir l'*impeachment*; il fut sauvé par sa bonne étoile et parce que l'économie du pays était en pleine reprise grâce aux choix fondamentaux de sa politique. C'est pour cette raison qu'il s'en sortit, exceptionnellement, et qu'il fut pardonné malgré un mensonge «adultérin», dans un pays profondément puritain. Un italien se demanderait ce que c'est, au fond, qu'un mensonge sur un sujet sexuel. La sincérité est la garantie pour les citoyens, d'un pouvoir présidentiel fort et concentré. Le président est le chef de l'exécutif, qui n'est élu ni par le Sénat, ni par le Congrès mais directement par le peuple. C'est une garantie pour l'humanité étant donné que nous sommes en train de parler du leader de la plus grande puissance mondiale. Il peut intervenir, faire des lois, en repousser d'autres; on doit donc lui demander une intégrité absolue. Lorsqu'on est en face de l'homme le plus puissant de la terre, toute infraction, même la plus modeste, est inacceptable. Si Gary Hart dit un

mensonge pendant la campagne électorale, cela veut dire qu'on ne pourra pas avoir confiance en lui au moment où il devra être irréprochable. C'est comme si, à un entretien d'embauche, on arrivait en retard, avec un curriculum désordonné, une mauvaise haleine ou la cravate tachée. Notre démocratie confie beaucoup moins de responsabilité aux hommes politiques, peut-être parce qu'en Italie, par principe, on ne fait pas confiance. Le paradoxe typiquement italien donne pour sûr qu'un homme politique ou un administrateur doit être aussi un homme qui se débrouille, qui gère, qui a ses propres affaires; on lui donne donc moins de pouvoir pour qu'il ne fasse pas trop de dégâts. Puis, dès qu'ils ont les preuves qu'il ne s'est pas comporté de façon exemplaire, les italiens ferment les yeux. Chez nous, il arrive que quelqu'un qui a subi une condamnation définitive pour des crimes contre l'administration publique, se représente quelques années plus tard sur la scène comme si de rien n'était, dans les mêmes fonctions que celles qu'il occupait avant. Une démocratie comme la démocratie américaine, possède, au contraire, des caractéristiques plus rigoureuses, plus fortes, plus dures mais aussi plus intransigeantes.

Tout cela est probablement lié aussi à une éducation religieuse différente. De toutes façons, s'asseoir sur le siège de l'interrogatoire du président Clinton reste une expérience inoubliable.

Les *Carmina Triumphalia* me viennent à l'esprit: quand César passait en triomphe, ses légionnaires faisaient de l'ironie sur ses rapports sexuels présumés avec le roi de Bithynie. Ses meilleurs soldats disaient que c'était «la reine de Bithynie» qui défilait. Ce genre de commentaire n'était toléré que durant le

triomphe, pour que les dieux ne soient pas jaloux de la gloire de l'empereur. Les histoires drôles qu'on racontait alors sur Clinton ont été une sorte de *Carmina Triumphalia* médiatiques, planétaires.

Hillary semble, de toutes façons, l'avoir pardonné. Peut-être parce qu'elle a voulu aussi devenir sénatrice et qu'elle aspire à la Maison Blanche. Dans la pratique, on finit par ne pas être toujours aussi puritains.

Mon grand-père faisait un trait d'esprit en dialecte qu'on peut plus ou moins traduire ainsi: «Si le Seigneur ne pardonne pas les péchés confessés, il risque de rester tout seul avec la Vierge Marie.»

Si vous regrettez de ne pas avoir rencontré George W. Bush, il ne faut pas oublier que vous avez eu le privilège d'un repas avec le père, George Senior.

Ce fut une de mes toute premières rencontres au rang des chefs d'Etat. Et dire que c'était l'homme de la première Guerre du Golfe. Je l'ai rencontré chez Carlo De Benedetti³⁶ en mai ou juin 1998. Le *past President* était en visite à Milan et j'eus le privilège d'être assis à table à sa droite. Je pus ainsi échanger quelques impressions avec lui dans mon laborieux mais compréhensible anglais. Nous avons parlé du mythique Ronald Reagan. Une des raisons de mon admiration pour Bush père, c'est justement le fait qu'il ait été pendant longtemps un étroit collaborateur de Reagan, l'homme dont j'ai enregistré les discours et duquel je me suis inspiré. Je peux dire que j'étais et que je suis encore un fanatique de sa capacité de gouverner. Je

le considère comme un des plus grands présidents des Etats Unis. Sa détermination et son inflexible adhésion à l'idéal libéral, lui ont permis de battre le communisme. Reagan a été le seul à nous rendre conscient des valeurs de la liberté et d'une économie de marché. Il nous a fait comprendre que pour réaliser une société d'hommes libres, pour faire triompher la grande démocratie contre la dictature, on pouvait utiliser la menace d'un recours à «la guerre des étoiles». Si nous avons gagné la Guerre Froide, c'est à lui que nous le devons et, dans la même mesure, au pape Jean-Paul II. Heureusement, enfin, de l'autre côté, il y a eu Mikhaïl Gorbatchev, qui, en homme intelligent, avait compris qu'il avait perdu le match à cause de l'implosion du système soviétique. Sans doute, le comportement de Reagan rappelait-il un peu celui d'un cow-boy. Quand on lui demanda: «Pourquoi ne vous a-t-on pas réveillé lorsqu'un avion libyen a été abattu dans le golfe de Sidra?» il répondit: «Bien sûr qu'on ne m'a pas réveillé: c'est une avion libyen qui a été abattu pas une avion américain.» En substance, Reagan eut la force de se dresser contre l'empire du mal au moment où ce dernier semblait déferler sur le monde entier: après le Vietnam, avec la présence en Afghanistan et mille autres préoccupations. Cette énergie contraire des Etats Unis fut providentielle pour battre l'Union Soviétique. Ce qui aurait dû être une grande idéologie capable de traverser l'histoire pendant des millénaires comme l'Eglise catholique, s'effondra en quelques semaines, de la révolution roumaine à la chute du mur de Berlin. Et pourtant, certains secteurs de l'Eglise catholique elle-même avaient cru dans la capacité du communisme de modeler les consciences. Ce fut une extraordinaire bévue. Dans les années soixante-dix, on voulait croire que notre ennemi était comme nous, on lui conférait dignité et éternité et

cela nous aidait à être plus cohérent avec notre action. Eh bien, Reagan et les gentilshommes de l'*intelligence community* américaine, dont Bush père était un éminent représentant, nous aidèrent à dévoiler ce bluff.

A ce propos, beaucoup se demandent si, après la fin de l'opposition des deux blocs, le monde s'est vraiment amélioré sur le plan de la sécurité internationale et sur celui de la stabilité économique, ou si la situation n'a pas changé. Peut-être que quand le rideau de fer existait encore, ce n'était pas une grande chance de naître de l'autre côté; toutefois, surtout dans les milieux conservateurs des deux coalitions, certains soutiennent que cette opposition servait à maintenir l'équilibre du système, à apaiser les forces les plus obscures et malignes de la politique, de la société et de l'économie.

Comme l'effet indésirable de l'industrialisation est la pollution, l'effet indésirable de la fin de la Guerre Froide, du cauchemar de la guerre thermonucléaire totale, sont ces «billes de mercure» en liberté; nombreuses et variées, c'est-à-dire les pouvoirs concentrés qu'on ne réussit pas à délimiter: les terroristes, les oligarques, les criminels financiers, les anciens agents secrets. Tous peuvent se transformer en autant de menaces pour notre sécurité, par des attaques sanglantes, comme cela s'est passé pour les Tours Jumelles. Il s'agit toutefois d'anomalies que nous pourrions définir de marché et le risque d'une guerre thermonucléaire qui nous replongerait dans l'âge de la pierre n'existe pas.

Revenons à l'impression laissée par la rencontre avec Bush père.

Lorsque j'ai serré la main de cet homme distingué, la pre-

mière chose qui m'a frappé fut sa «classe». Avant d'être un industriel du pétrole, c'était un gentilhomme. En dehors du fait d'avoir été président des Etats-Unis, certaines caractéristiques étaient remarquables: un grand front, un regard intelligent et cordial, une distinction particulière. Reginald Bartholomew qui, à l'époque de la première Guerre du Golfe n'était pas encore ambassadeur en Italie mais faisait partie de l'équipe présidentielle, me raconta l'anecdote suivante. Le Koweït avait été envahi par Saddam Hussein et il fallait décider comment réagir. Il faut imaginer une réunion à la Maison Blanche avec tous les conseillers, les ministres, les généraux, un peu style «*Docteur Folamour*». Chacun exprimait son opinion: voilà ce qui vient de se passer, nous sommes une grande puissance, nous avons des devoirs envers la planète; depuis la fin de la Guerre Froide nous sommes effectivement le gendarme du monde, le droit international a été violé etc... Cependant, certains, comme le Secrétaire d'Etat, faisaient des observations sur les effets explosifs pouvant dériver du conflit entre la politique extérieure américaine et le monde islamique: la présence de soldats américains dans le Golfe allait susciter la réaction des extrémistes. On en était donc arrivé à se demander s'il fallait intervenir. Certains conseillers évaluaient les retombées du prix du baril de pétrole sur l'économie et sur la croissance. Enfin, les militaires, paradoxalement, étaient les plus opposés car c'est bien eux qui devaient faire le «sale travail» et subir les coûts les plus élevés en vies humaines. Ils soulignaient donc le niveau d'armement de l'armée de Saddam et indiquaient les difficultés logistiques qu'auraient comportées l'occupation d'un territoire très vaste comme le territoire irakien, aussi grand que la France, avec 30 millions d'habitants. Après toutes ces interventions, les présents attendaient une décision du chef et regardaient vers lui: Bush a

écouté tout le monde, pris des notes, demandé des éclaircissements. Il y a eu un instant de silence, puis le président a remercié distribuant des appréciations sur les indications données, et, à la fin, a déclaré vouloir faire le contraire, en avançant les raisons éthiques d'une intervention et le destin pesant sur les nations, comme sur les hommes. Il y a des moments où l'on ne peut pas se soustraire à un devoir supérieur; surtout dans ce cas où c'est un grand droit d'une petite nation qui a été lésé. Par cette anecdote, Bush père m'a donné l'impression d'être une personne réfléchie, scrupuleuse, attentive et aimable qui n'a pas besoin de hausser le ton de la voix. Il m'a rappelé un homme timide comme Harry Truman qui, malgré les mille dilemmes, eut le courage de décider de lâcher deux bombes atomiques et de mettre fin ainsi au conflit mondial. J'en garde donc le souvenir d'un homme «éthique». A la fin de notre entretien, il m'informa de l'état de santé de Reagan, de son affaiblissement et du fait que, désormais, il ne reconnaissait plus personne sauf sa femme Nancy. On était en effet proche de sa mort. Bush père se considérait comme le dauphin de Reagan et manifesta une profonde tristesse et une grande amitié.

Une réflexion ultérieure: le binôme Reagan - Bush est très intéressant car, bien qu'appartenant au même système et étant complémentaires, ils ont eu des personnalités très différentes. Un était acteur et venait de Hollywood, un homme à la réplique prompte, un propagandiste; l'autre était un gentilhomme et un industriel du pétrole qui avait fait une carrière très importante au sein de la CIA, donc à la personnalité analytique et réfléchie. On a toutefois l'impression que dans la bataille avec Clinton, ce qui lui manqua fut justement ce charisme et certaines qualités médiatiques.

Je partage pleinement cette analyse sur la complémentarité: à l'époque de Reagan, une revue sortit avec ce titre en couverture: «*Why is this man so popular?*». Les Etats-Unis avaient trouvé en lui une façon d'exorciser les blessures du Vietnam et grâce à ses grandes capacités de communication, ils y réussirent. Reagan n'avait donc pas uniquement du métier, il était, au fond, acteur de ses textes. Ou, mieux, il croyait très fort dans ses valeurs simples, essentielles, précises, en rien généralistes et il donnait l'impression de ne pas être un intellectuel incertain, de fournir des réponses en homme du commun, en observateur de la réalité, conscient du quotidien. L'autre était plus intellectuel, plus cultivé, plus préparé, plus organisateur et un peu moins authentique. Alors que je m'apprêtais à faire mes premiers pas comme maire, le ministre britannique Short me donna ce conseil: «*Have a hard head and a big heart*». Si on intervertit les adjectifs, cœur dur et tête grande plutôt que tête dure et grand cœur, on fait une erreur politique. Le grand cœur correspond à la capacité de comprendre, de s'ouvrir, de connaître, d'écouter, d'être généreux même avec ses adversaires, tandis que la tête dure correspond à la volonté, à la détermination. Bush père doit d'avoir été battu par Clinton à une perte d'authenticité et à quelques doutes. Dans un premier temps, il a eu la lucidité, la rationalité, la détermination de faire la guerre mais il n'a pas eu le cœur assez grand pour la suite, pour être compris et apprécié dans la phase suivante. Peut-être a-t-il été président plus par métier que par conviction, plus par profession que par passion. Il a donc perdu car il n'assurait plus l'équilibre de l'homme de la conviction, de l'homme de l'authenticité vraie ou présumée. Il se peut qu'il y ait eu du métier chez Reagan aussi, mais, au moins à la fin, il croyait dans les rôles qu'il jouait.

Passons à un autre personnage, un ami qui n'est pas aimé de tout le monde ici en Italie, Michael Ledeen, ancien responsable de la CIA pour l'Italie, connu pour avoir été l'interprète de la conversation entre le président Ronald Reagan et Bettino Craxi³⁷ pendant la crise de Sigonella³⁸, après les événements de l'Achille Lauro.

Comme d'habitude, je tiens à faire une citation cinématographique: tous ceux qui ont vu le film «*Piazza delle cinque lune*» ont sûrement noté, même dans les traits physiques, une vague ressemblance avec le personnage de Murray Abraham. Michael est un puits d'histoire, non seulement livresque mais vécue, en particulier d'histoire italienne; qu'on pense à Aldo Moro, à Sigonella et à d'autres faits récents. Un beau jour, on nous le présenta et son aide se révéla très utile pour démêler la situation compliquée des aéroports argentins. C'est un homme fascinant, possédant une bonne culture, qui a écrit entre autre un beau livre sur Machiavel. Il nous fascina et captura notre attention par son *allure* d'homme de *l'intelligence* et ses bons contacts dans les milieux républicains de Washington, alternant des projets de grande envergure et des *gossip* savoureux. Entre 2000 et 2001, il établit en Italie une série de rapports, même au nom de la nouvelle administration Bush, avec la future majorité italienne. En dernière analyse, il permit de nouer de bons contacts, comme dans le cas de Hadley et Woolsey. Je demandai donc un conseil sur Michael à Indro Montanelli qui le connaissait car il avait collaboré à «*Il Giornale*»; le «grand vieux» du journalisme italien sourit affablement et me parla de lui comme d'un homme agréable avec lequel il était toujours intéressant de bavarder, justement parce qu'il possédait des qualités intellectuelles et humaines stimulantes. Cependant, conclut-il, c'est un homme qui manque de fiabilité, pas au sens

d'une personne dangereuse mais comme une personne qui a tellement de contacts diversifiés que « quelquefois, il risquait de ne pas se rappeler pour quel service il était en train de travailler à ce moment précis ». Voilà ce que me dit Montanelli. Ma première visite à Washington, organisée par Michael, fut étrange. Les interview avec une série de journaux locaux qui n'ont jamais été publiées, la séance vidéo photographique à Arlington dont je n'ai jamais reçu un exemplaire: tout cela me donna la sensation qu'on était en train de rédiger un beau dossier sur mon compte. Qui sait?

Vous ne vous en doutiez pas mais peut-être étiez-vous en train de passer un examen...

Oui, je crois qu'il s'est agi de quelque chose de ce genre. Je fus surtout frappé par cette sorte d'interview et par l'interprète dans ce bureau. Ma sensation est qu'ils voulaient seulement savoir qui j'étais; c'était une espèce d'enquête psychologique. Et il en est de même pour ces photographies, jamais arrivées. Par ailleurs, on ne m'a jamais dit si j'avais été reçu à l'examen. Même si ces dernières années nos rapports se sont espacés, je garde un souvenir positif de Michael.

Pour rester toujours aux Etats-Unis, nous pouvons ajouter une brève réflexion sur le successeur de Rudolph Giuliani, le magnat Michael Bloomberg, que vous avez eu l'occasion de connaître?

Il me semble que Bloomberg n'a pas le charme de Giuliani, même si ses qualités de chef d'entreprise et sa personnalité me l'ont rendu très agréable. A la fin de notre entretien, il m'a offert un livre sur sa vie avec une belle dédicace. Il me donna

l'impression d'être quelqu'un de plus froid que Giuliani, apparemment plus rationnel. Tandis que chez Giuliani, comme je l'ai déjà dit, j'avais reconnu un homme de valeurs avec une forte moralité. Chez Bloomberg, j'ai saisi davantage les caractéristiques du manager, du chef d'entreprise, de l'homme pragmatique. C'est, de toute évidence, une conséquence de l'histoire différente des deux hommes: le premier est le magistrat enquêteur qui a lancé un défi à *Cosa Nostra*³⁹; l'autre est un richissime chef d'entreprise de la communication, une sorte de Berlusconi de New York. J'ai eu l'occasion de le rencontrer de nouveau à Athènes lors d'un congrès des maires des grandes villes. Je ne peux pas dire, cependant, que je reconnais en lui le Maître, comme ç'avait été le cas pour Giuliani. Récemment, par ailleurs, le leadership de Giuliani m'a été confirmé par un groupe de promoteurs immobiliers newyorkais, qui m'ont avoué qu'à son époque, il y avait un plus grand élan vers la croissance tandis que, paradoxalement, le fait d'avoir un grand chef d'entreprise pour guider la métropole n'a pas été la garantie d'une impulsion semblable.

Ils se référaient au pouvoir décisionnaire concernant les grandes zones urbaines de New York à réhabiliter, en particulier les zones portuaires.

Encore une fois détermination, tête dure et grand cœur sont la garantie du succès. L'autre maire est plus gestionnaire, plus pragmatique, médiateur d'intérêts et avec une moindre vision politique. Je ne suis pas étonné qu'on le regrette aujourd'hui un peu. Un homme qui jouit d'un fort consensus, de crédibilité, peut se permettre de faire des choses avec rapidité et continuité, tandis que d'autres, surtout si ce sont des chefs d'entreprise,

doivent traiter à chaque pas, sont peut-être plus sujets aux conditionnements parce qu'ils ont quelque intérêt qui les freine. Mais, je peux comprendre combien il est difficile d'entrer en compétition avec un géant, surtout après la tragédie des Tours Jumelles où il démontra tout son charisme.

Revenons à la saison 2000-2001, la saison finale du gouvernement de l'Ulivo⁴⁰. On était à la veille des élections politiques et municipales de 2001 qui vous conduisirent à votre second mandat de maire et à la victoire nationale de la Casa della Libertà⁴¹: un succès du centre-droite qui, à Milan, fut presque un plébiscite, avec Albertini, dans un certain sens, précurseur de la politique internationale italienne des cinq années suivantes. Entre 2000 et 2001, vous avez rencontré des personnages de la stature de Jiang Zemin, Poutine, Élisabeth II et vous êtes arrivé à effleurer George W. Bush. Croyez-vous qu'il s'agissait d'un signal fort de rupture de la part de ces gouvernements à l'égard de l'Ulivo qui dirigeait à Roma?

Il est indéniable de lire une suite absolument logique et téléologique justement dans le fait que l'ambassadeur Spasskij vint ici avec beaucoup d'avance pour annoncer que le président Poutine entendait passer par Milan pour y rencontrer les chefs d'entreprise dans une administration de centre-droit, reçu par un maire chef d'entreprise lui-même. Comme l'aurait dit Ford, il venait parler au capital pour exposer sa théorie des affaires, au sens noble du terme. En expliquant comment il aurait garanti la libre entreprise, l'internationalisation, Poutine faisait un investissement sur notre administration devenue précurseur et modèle de l'imminent gouvernement de Berlusconi. Par la suite, les rapports entre le président Berlusconi et Poutine ont été caractérisés par un important échange et par des

moments très cordiaux et de grande collaboration. Dans leur premier entretien, d'après ce que nous rapportèrent l'ambassadeur à Moscou Aragona et Valentino Valentini, Poutine fit état de l'expérience de la Fondation Italie-Russie. A la Maison Blanche aussi, nous reçûmes un accueil disproportionné si on pense que je n'étais que maire et cela, malgré une opposition modérée de l'ambassadeur Salleo probablement plus solidaire avec le centre-gauche.

En effet, dans ce cas comme dans d'autres, on accomplissait une action de diplomatie parallèle, justifiable sur le plan politique, mais certainement pas orthodoxe sur le plan diplomatique.

En tout cas, nous avons réussi puisque cette lettre de Berlusconi arriva à Bush et que ce dernier lui répondit. C'était le signal désiré. Si nous nous en étions tenus au niveau protocolaire, j'aurais rencontré seulement le maire de Washington ou celui de New York. Peut-être ai-je eu aussi de la chance ou bien quelqu'un a-t-il voulu miser sur nous. Il y a quelques jours, j'ai revu « *Le dernier Empereur* », dans lequel un excellent Peter O'Toole incarne le précepteur britannique du jeune fils du Ciel. Le consensus international a toujours cru dans le leadership futur, en partie intentionnellement, en partie occasionnellement. Personnellement, je crois que la chance et la volonté sont souvent liées dans l'histoire des personnes et dans celle des peuples. Le soleil d'Austerlitz a permis à l'artillerie de Napoléon de tirer, il y a juste deux cents ans, tandis qu' à Waterloo, un borbier a bloqué le maréchal Emmanuel de Grouchy lui empêchant d'intercepter les Prussiens, bien que la bataille ait été conçue de façon géniale par l'empereur.

Le soleil et la boue. Mais comment peut-on rattacher ceci aux chefs d'Etat qui sont passés par Milan?

Poutine a demandé de venir, Jiang Zemin était à Milan. Il en est de même pour la reine Élisabeth. Peut-être tout cela s'est-il passé surtout à cause des règles de l'économie internationale. Mon seul regret est de n'avoir pas réussi à rencontrer Bush fils, même si j'ai pu m'entretenir avec son père.

³⁵ Michael Arthur Ledeen (né le 1er août 1941) est un spécialiste américain de politique étrangère.

³⁶ Carlo De Benedetti (né le 14 novembre 1934). Chef d'entreprise italien, ingénieur et éditeur.

³⁷ Benedetto (Bettino) Craxi (24 février 1934 - 19 janvier 2000). Homme d'Etat italien, chef du Parti Socialiste de 1976 à 1993 et premier ministre de 1983 à 1987.

³⁸ Craxi est aussi rappelé à propos de l'affaire Sigonella (1985): il refusa la requête de Ronald Reagan d'extrader l'attentateur palestinien du bateau de croisière italien Achille Lauro. Le groupe palestinien fut responsable de la mort du citoyen américain Leon Klinghoffer.

³⁹ Cosa Nostra. Organisation criminelle de type terroristico-mafieux présente en Sicile depuis le XIXème siècle.

⁴⁰ L'Ulivo. Nom donné à l'expérience politique de centre-gauche entre 1995 et 2007, créée sur initiative de Romano Prodi et qui regroupait les forces réformistes de culture socialiste et social-démocrate.

⁴¹ La Casa della Libertà. Coalition de centre-droit fondée en 2000 et guidée par Silvio Berlusconi.

Chapitre VI

On y conte que c'est parfois en errant dans le désert qu'on peut tomber sur quelques piliers de sagesse.

Au cours des neuf années de votre mandat municipal à Milan, à quatre reprises, vous avez rencontré la reine Rania de Jordanie et par deux fois, son mari, le roi Abdallah. Vous avez dû ressentir une émotion particulière car il s'agit des héritiers du roi Hussein et, de façon plus générale, de la monarchie hashémite, c'est-à-dire de la monarchie qui descend des khalifes de La Mecque et donc de Mahomet lui-même. Le jeune couple royal a su concilier les valeurs de l'Islam et une vision moderne de la société; la reine elle-même est en train de définir une nouvelle place de la femme dans le monde arabe.

La reine Rania est venue à Milan en 2002 à l'occasion de la semaine de la mode et pour un congrès organisé en collaboration avec le Centre italien pour la Paix au Moyen Orient, auquel participa aussi Letizia Moratti, à l'époque ministre de l'Education. A l'occasion de ce congrès, on parla justement du rôle de la femme dans les sociétés occidentales et dans celles d'origine islamique. Sa Majesté s'est portée ambassadrice dans le monde de ce mouvement de modernisation, de civilisation et d'ouverture à de plus amples horizons. Avec le plus grand respect, c'est une femme fascinante sous tous les points de vue. Lorsque je l'accueillis à l'entrée de Palazzo Marino, il y avait une grande cohue de journalistes et de cameramen et, tandis que tous l'appelaient par son prénom, comme l'on fait pour une actrice qui se doit de faire le sourire le plus éblouissant aux

camera, je dis: «Please, Her Majesty is a Queen. She is not a star». Elle sourit de cette phrase par laquelle je voulais protéger sa dignité institutionnelle. Mais, au-delà de ce moment de folklore médiatique, je saisis une intelligence et un amour pour son Pays hors du commun. Elle eut des mots vraiment généreux pour Milan qu'elle confirma le lendemain après une interview au «Corriere della Sera» accordée à Antonio Ferrari, qui a sans doute été le promoteur de cette amitié avec la Jordanie. La monarchie hashémite s'est caractérisée, au cours des temps, par sa loyauté envers la position islamique au sens large, mais aussi par sa rigueur dans la défense de sa sécurité; elle n'a d'ailleurs jamais été encline à favoriser le terrorisme fondamentaliste. Elle a su créer un lien entre la sauvegarde de sa dignité et l'appartenance aux idéaux culturels et religieux d'une civilisation aux valeurs modernes qui sont celles dans lesquelles presque tout le monde croit. Sa Majesté était à Milan, elle assistait aux défilés de mode, elle rencontrait d'autres interlocuteurs, économiques et politiques. A cette occasion, nous avons eu la possibilité d'expliquer à la reine Rania, comment une ville internationale, habitée de personnes venant du monde entier, tend à se proposer comme instrument de dialogue aux niveaux les plus variés: économique, culturel et religieux. Je lui parlai de nos voyages en Palestine, du rapport contextuel avec Israël et du désir de notre ville de représenter sur la scène mondiale une petite mais importante portion du monde occidental. Comme cela s'était passé avec d'autres personnalités déjà citées, par exemple Poutine, je remarquai que la reine aussi comprenait qu'elle se trouvait en face d'une certaine authenticité. Elle se laissa aller, franchit les barrières protectrices du protocole et l'entretien devint vraiment confidentiel. Il y eut ensuite une réception au Palis Royal avec les plus grands stylistes milanais.

A cette occasion, je réussis à lui faire promettre qu'elle serait revenue à Milan pour recevoir la citoyenneté d'honneur. C'est ce qui se passa en septembre 2005.

Mais vous avez eu aussi l'occasion de vous rencontrer en juillet 2003 à Amman, pendant le World Economic Forum, où vous avez été reçu par le roi Abdallah.

Oui, ce fut un moment tout à fait spécial. Comme on le sait, et je le dis, bien sûr, avec une bonne dose d'auto ironie, je suis «collectionneur» de médailles et de croix de chevalier. Je suis donc encore très fier de l'honneur qui me fut réservé en me remettant le Grand Cordon de l'Ordre de Istiqlal, c'est-à-dire de l'Indépendance. Si je ne me trompe pas, le premier étranger à recevoir ce titre honorifique fut le colonel T.E.Lawrence. Le roi me noua le Grand Cordon et je sais que mes collaborateurs s'amuserent ironiquement en jouant sur les mots. Mais au-delà de ces traits d'esprit, il y eut même un incident diplomatique dont je me réjouis encore. L'ambassadeur d'Italie d'alors à Amman, Stefano Jedrkiewicz, nous fit savoir que, non par hostilité mais pour des raisons protocolaires, il n'aurait pas pu être présent au moment de la remise de la décoration; en effet, elle était destinée aux chefs d'Etat ou à ceux qui, ne l'étant pas, avaient accompli de hauts faits leur permettant d'être considérés alliés de sa Majesté.

Un peu comme le Collare dell'Annunziata⁴² qui permettait de se décorer du titre de «cousin du Roi». Bref, vous ne la méritiez pas du tout.

L'ambassadeur retenait qu'il n'était pas approprié de m'ac-

corder un tel honneur, surtout, peut-être, parce que ce titre honorifique n'avait pas encore été attribué à notre président de la République. Toutefois, la remise eut lieu et je conserve le souvenir d'un geste d'une finesse exquise et d'une élégante majesté de la part de la reine Rania. Je fus introduit dans la salle du grand hôtel où devait avoir lieu notre rencontre: j'étais en présence des souverains, à côté du roi Abdallah, la reine étant à sa gauche. En face de moi, il y avait une grande baie vitrée que le soleil de l'après-midi traversait juste à la hauteur de mes yeux. Par un signe du regard, la reine appela une personne de sa suite et d'un petit geste, tout de suite interprété, elle signala qu'il fallait déplacer le rideau pour me protéger du rayon de soleil fastidieux. Les attentions qu'on me réserva pendant mon séjour chez Leurs Majestés furent uniques. J'eus une escorte militaire et des voitures qui m'accompagnèrent dans tout le pays.

Quelle impression vous fit le roi du point de vue humain?

Un gentil garçon devenu un jeune roi splendide, qui était en train d'accomplir un effort unique dans le monde du Moyen Orient. N'oublions pas qu'il s'agit d'un ancien tankiste britannique. C'est un jeune qui s'est déjà forgé une personnalité grâce à son passé, à son éducation, à ses fortes motivations, à sa grande honnêteté intellectuelle et à sa lucidité. C'est un homme qui se place avec fermeté en rempart contre le terrorisme, comme le démontrent les dangers que l'on court aussi à Amman. Nous avons quand même réussi à parler de distractions, imaginant qu'il viendrait en visite à Milan où il pourrait essayer un hélicoptère Agusta à Varese et une Ferrari sur le circuit de Monza.

Le lendemain, vous avez traversé le Jourdain sur le pont Allenby puis êtes arrivé à Jérusalem; vous avez séjourné à l'American Colony mais on ne vous a pas attribué la chambre de T.E. Lawrence.

J'ai envié mon chef de cabinet d'alors, Aldo Scarselli, qui put jouir de ce privilège. De toutes façons, pour s'amuser un peu de cet épisode, il faut dire qu'*Aurans Iblis*, c'est-à-dire «Lawrence le Diable», comme l'appelaient les Arabes, a toujours été pour moi un mythe: un homme exceptionnel à l'histoire extraordinaire. Ç'a été un personnage génial, déterminé, ayant une profonde conviction mystique mais aussi une grande capacité d'action qui a influencé l'histoire du monde. Sans grands moyens et seulement avec ses idées il a réussi à déplacer un peuple comme un petit caillou fait crouler une montagne même s'il trouve des pierres plus grosses. Ensuite, s'étant senti trahi à Versailles par les puissances occidentales, il décida de se retirer, aussi pour ne pas manquer de respect à l'arrière grand-père d'Abdallah, le roi Faysal.

En tant que maire, vous avez eu l'occasion de rencontrer une dernière fois les souverains Abdallah et Rania à Amman en mars 2006.

Une amitié quasi fraternelle s'est consolidée. Je fus reçu avec beaucoup d'égards dans leur résidence royale. Leurs regards furent très attentifs au cours de l'entretien et ils confirmèrent leur confiance et leur amitié pour Milan. Leurs Majestés ont compris combien notre ville a investi dans le dialogue et dans la paix. Elles ont montré beaucoup d'intérêt à comprendre quelles synergies pouvaient naître du processus de croissance urbaine de la capitale Amman. La reine demanda en particulier si nous

pouvions transférer des modèles de gestion et de développement dans le domaine de l'urbanisme, reconnaissant que Milan est à l'avant-garde non seulement dans l'architecture mais aussi dans les services d'ingénierie. J'ai transmis ce message au nouveau maire de Milan, Letizia Moratti et je pense qu'il a été pleinement reçu. Le choix de la Jordanie comme pays bénéficiaire de notre aide et du transfert de nos connaissances relève une décision stratégique car il s'agit d'un pays modéré et bien gouverné. J'ai été frappé par les excellentes lois que Sa Majesté Abdallah a promulguées en matière de défiscalisation dans certaines zones de production et d'abattement des droits de douanes pour les marchandises provenant des pays proches – donc de la Palestine aussi – et destinées ensuite à la réexportation vers les Etats Unis.

C'est un journaliste qu'il faut rappeler ici, Antonio Ferrari du «Corriere della Sera», qui a renforcé cette amitié ave le couple royal de Jordanie.

C'est vrai: il a joué un rôle fondamental. C'est à lui que je dois le privilège d'avoir vécu une telle amitié. C'est un grand journaliste à l'égard duquel Montanelli avait eu des mots très généreux. Je lui ai conféré ave beaucoup de conviction un «*Ambrogino d'oro*» bien mérité.

Le maire qui donnait de soi la définition de «syndic de copropriété» a donc eu des entretiens privilégiés avec des hommes d'état internationaux. Cependant, en regardant de plus près, vous-même, au début de votre mandat, avez renforcé l'image du «Forrest Gump», même quand vous vous êtes trouvé par hasard entre Helmut Kohl et Bill Clinton.

Avec la modestie qui nous fut enseignée et que je m'efforce de mettre en pratique, comme l'avait dit Raymond Barre, je me réfère à Jésus Christ quand il répondit à la question de Jean-Baptiste: « C'est toi celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? » Il exhorta à regarder alentour, à la lumière des nombreux miracles faits. A part la métaphore et espérant que le Seigneur a le sens de l'humorisme, considérant qu'en tant qu'ex élève des Jésuites, c'est de Lui que je pourrais et devrais m'inspirer, j'entends dire qu'à la fin, nous serons rappelés pour ce que nous avons réalisé. Pour autant que les copistes puissent remplir les pages des journaux, au bout de quelques années, ce sont les œuvres et les faits qui seront jugés. Et cela vaut aussi pour les rencontres internationales de ces neuf ans. Après m'être moi-même défini, au début de ma charge, « syndic de copropriété », c'est avec humilité et orgueil que je tiens à souligner et à rappeler les résultats obtenus au cours des deux mandats. Il est évident qu'en tant qu'habitant de Milan, je souhaite que les mêmes et de meilleurs résultats soient atteints aussi par mes successeurs.

Ces années passées à la conduite de Milan ont connu des bouleversements au niveau international, du moins en ce qui concerne justement les changements historiques dans les rapports entre Islam et Occident. En parlementaire européen, j'ai voté en faveur de l'entrée de la Turquie dans l'Union Européenne. Milan est tristement connue dans les années qui ont suivi le 11 septembre, pour avoir été une base logistique de l'Islam le plus radical, plus tard démantelée grâce aux enquêtes du magistrat Stefano Dambruoso⁴³. A la fin, quelle est votre impression, êtes-vous optimiste ou pessimiste sur l'évolution en cours?

Je me suis fait une idée qui coïncide avec celle d'un de mes maîtres, le cardinal Carlo Maria Martini. Il me parla de décennies, non d'années pour arriver à atténuer les extrémismes et à se diriger vers un moment de paix et de sérénité au Moyen Orient et dans le reste du monde. Je crois fermement que le cours de l'histoire va vers cet horizon positif mais le chemin pour arriver à cet heureux avenir a besoin des temps de l'histoire, comme cela s'est passé pour les idéologies totalitaires du XXe siècle. Aujourd'hui, en Europe, nous appartenons à une seule Patrie, mais nos pères, pas nos grands-pères ou arrière-grands-pères, ont combattu sur des fronts opposés. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, il n'y a pas eu, dans la propagande et dans les faits, de conflit plus dur que celui qui opposa l'Italie à la Grande-Bretagne. En fait, ces conflits du XXe siècle ont été une terrible guerre civile européenne. Je souhaite que dans la confrontation euro méditerranéenne et dans celle entre Occident et Islam, puisse se réaliser le même parcours, si possible dans des temps plus brefs, que celui qui a conduit à la grande maison commune européenne. Or, ce travail peut commencer par nos villes où sont présentes toutes les ethnies et toutes les religions. Milan est une ville ouverte, neuve, curieuse de connaître, faite de personnes, d'habitants dont les actions manifestent une richesse intérieure, au-delà de ce qu'ils arrivent à produire dans la réalité économique. En substance, à Milan, on peut réaliser une bonne intégration. Mais, justement pour être cohérent avec cet objectif, il faut essayer de réprimer et de combattre la dimension subversive, en coupant les ressources économiques et organisatrices des promoteurs du terrorisme. Il faut absolument distinguer: *Concede parum, nega saepe, distingue semper*. Ce qui veut dire: accepte avec prudence, conteste souvent et distingue toujours.

Au cours de votre premier voyage en Israël et Palestine, en juillet 2000, vous n'avez pas eu la possibilité de rencontrer Yasser Arafat parce qu'il était aux Etats-Unis, retenu avec Ehud Barak dans les négociations de camp David, qui se révélèrent par la suite un échec. En revanche, en 2006, vous avez rencontré, à la Mukata, Abu Mazen, un autre exemple d'arabe modéré.

Ce n'est pas un hasard si le successeur d'Arafat m'a reçu en représentant d'une ville comme Milan. Il dit tout d'abord que malgré le conflit en cours et la récente victoire de Hamas aux élections palestiniennes, il ne fallait pas faire manquer les aides de l'Occident au niveau local. Il souligna, en outre, que, même en présence d'un élément destructif dans la gestion des Territoires palestiniens, on ne pouvait pas abandonner l'ANP, sinon, expliqua-t-il, il y aurait eu une guerre civile et le déferlement du terrorisme. Les paroles du cardinal me vinrent une nouvelle fois à l'esprit: si on voulait résoudre la conflictualité, il fallait aider l'homme équilibré, l'homme capable d'alterner sagesse et large vue. A la fin de l'entretien, le président Abu Mazen m'a offert une huile produite grâce aux olives palestiniennes et à la technique italienne. Je saisis au vol ce défi d'un pays souffrant qui veut encore participer à la globalisation, en demandant de l'aide et de la formation à l'Occident. Il dit, enfin, qu'il essayerait de faire en sorte qu'Hamas assume le leadership du pays et donc les responsabilités civiles du gouvernement, mais que s'il ne réussissait pas à se libérer de cette maladie infantile des mouvements politiques qu'est l'extrémisme, leur capacité de gouverner aurait disparu et on aurait recouru à de nouvelles élections sachant qu'ils n'auraient pas de nouveau gagné. Il précisa enfin que le processus de paix et la reconnaissance de l'Etat d'Israël constituaient des conditions inaliénables. Il y eut en-

suite un incident diplomatique, dont je fus inconsciemment témoin, quand Abu Mazen souhaite qu'aux élections israéliennes puisse gagner l'ami Olmert.

Mais, objectivement, quelle pouvait être l'alternative? A cet entretien était présent aussi Nemer Hammad, une vieille connaissance de l'Italie, aujourd'hui conseiller politique du président.

C'est un personnage suggestif, au visage respirant l'astuce, qui peut alterner une loyauté fraternelle et quelque opportunisme. C'est aussi un grand ami de l'Italie.

A deux occasions, en 2000 et en 2006, vous avez eu au contraire des entretiens avec Shimon Peres. La première fois, à quelques jours de son échec aux élections à la présidence d'Israël. Quelles furent les impressions du premier voyage, en plein Jubilé, en Terre Sainte, et dans les territoires palestiniens et en Israël?

La rencontre avec Peres eut lieu à un moment particulier, car, ces jours-là, j'ai visité soit Israël soit la Palestine et j'ai ardemment espéré un avenir de paix et de sérénité. J'ai témoigné que Milan, et de façon plus générale l'économie italienne représentée par notre ville, aurait apporté sa contribution au développement. On était convaincu, à tort, que la richesse distribuée et produite aurait exorcisé le ressentiment, que tout aurait pu être résolu en satisfaisant les besoins matériels. Au contraire, besoin et ressentiment constituèrent dans les mois successifs, les préliminaires de la protestation violente de la seconde Intifada et de celle fondamentaliste et suicidaire de Hamas. Il semblait, peut-être avec cet excès d'utopisme qui caractérisait la noble pensée de Peres, qu'un nouveau type de rap-

port entre les deux communautés était en train de naître. Les mêmes mots avaient été prononcés lors de l'entretien avec le gouverneur de Ramallah, qui, par ailleurs, était un parent d'Arafat. A Ramallah nous avons en effet inauguré la place Milan, l'espace donnant sur la mairie, une place qui, quelques mois plus tard, serait malheureusement devenue la scène du terrible lynchage de deux soldats israéliens, tragiquement défenestrés du poste de police.

Nous étions en octobre 2001.

Voilà, un an avant nous nous étions fait des illusions, pas vraiment à cause d'un enthousiasme naïf mais à cause de ce que nous étions en train de nous raconter. Je regrette seulement que le lieu dont nous avons projeté et exécuté la restructuration avec l'école Polytechnique de Milan⁴⁴, soit devenu non le signe de la réconciliation mais le théâtre d'une tragédie. Personnellement, j'en avais retiré l'impression d'une régénération. Nous en fûmes détournés peut-être parce que c'était aussi l'année du Jubilé et, pour nous, dans ces régions flottait une présence mystique. Je partage ce que me dit le cardinal Martini quand je le rencontrai, deux ans plus tard, justement à Jérusalem: la Terre Sainte est un lieu étrange; il s'y concentre toutes les criticités mais aussi toutes les possibilités d'avenir pour l'homme sur la terre. Des civilisations et des histoires différentes mais c'est là que les principales religions monothéistes ont leur propre centre et trouvent une façon de vivre ensemble, de coexister. C'est en même temps le paradigme de l'humanité et de l'éternité. Ce qui nous a donc un peu détournés, ce fut ce climat de volonté de paix, d'un côté comme de l'autre. Quand nous avons rencontré les représentants de l'Autorité Nationale Palestinienne,

tous s'étaient exprimés avec grand intérêt et enthousiasme sur un financement possible de la Foire de Milan et du Salon Milanais de la Technologie et des Affaires (SMAU). Du côté israélien, nous eûmes la même impression, tenant compte de leur capacité de production plus intense et d'extraordinaires équipements dans les domaines de la technologie, de la recherche et du développement. Nous avons pensé alors, que le dialogue entre les deux civilisations et une paix stable pouvaient passer à travers le bien-être économique; ce sont au contraire les instincts qui l'ont emporté. Le besoin et l'humiliation sont à la base du mécanisme qui a justifié tout le cadre successif, portant les personnes jusqu'au sacrifice de la vie: seuls les désespérés peuvent choisir de mourir dans un attentat croyant que c'est le moment le plus haut, alors que ce n'est que la confirmation d'une défaite. Dans cette série de rencontres, la seule voix discordante ou plutôt, qui avait exprimé des perplexités, fut celle du maire de Tel Aviv, mon collègue et ami Ron Huldai qui, avec une grande lucidité, avait prédit un avenir moins rose.

Huldai s'est donc exprimé avec lucidité alors que le Prix Nobel pour la paix, Shimon Peres, pécha d'un excès d'optimisme.

Oui, mais son optimisme était lié à ce qui était en train de lui arriver. Durant cet entretien, j'eus la sensation qu'il se préparait à son rôle de président de l'Etat d'Israël: il avait une ample vision et, se référant à l'épineuse question du statut de Jérusalem, il affirma que les villes sont le concentré des civilisations et qu'en elles, les peuples, les nations, les cultures et les religions peuvent se connaître et s'apprécier sans être obligés de se battre. Etant donné qu'il parlait avec un maire, il avait in-

sisté sur ces thèmes, mais en réalité, il se servait d' une vision plus ample, stratégique et historique déterminée par l'objectif d'interpréter aussi ce qui se passait dans son pays.

Son optimisme était dicté par la volonté d'être appelé à jouer un rôle important. Il parla donc de la paix au Moyen Orient comme d'un fait désormais à portée de main et qu'il rêvait peut-être d'établir en tant que président. Au-delà de cette réflexion, Peres est un homme qui a toutes les caractéristiques de l'expérience, de la connaissance et de la crédibilité dues à des décennies de vie politique exercée à de très hauts niveaux. J'avais donc interprété son optimisme davantage comme une sincère vision en perspective. C'était comme un homme qui, du haut d'une tour, regarde au loin et croit dans le chemin de la civilisation, qui avance malgré les hommes du présent. Il ne s'agissait pas d'un optimisme malsain, mais de celui de cette vision. Huldai, en revanche, comme je le dirais de moi-même, était surtout un syndic, un administrateur qui se mesurait avec une condition beaucoup plus concrète et avait une perception plus directe de la réalité. A l'occasion de cette rencontre et de la suivante en 2006, je fus toutefois fasciné par Peres, dont la personnalité est prégnante. Avec nous, il y avait Emanuele Fiano, alors conseiller municipal et président de la Communauté juive de Milan, aujourd'hui député de l'*Ulivo*. Il était sincèrement ému et se déclara «orgueilleux d'être avec Peres et de connaître ce grand architecte de la paix».

Ensuite, cependant, Peres, pour très peu de voix, perdit les élections; c'est le conservateur Moshe Katsav qui fut élu président; vous l'avez rencontré à diverses occasions.

Le fait que Peres n'ait pas été élu alors mais deux ans après,

ne veut pas dire qu'on doit nécessairement ignorer sa prophétie; sans doute se réalisera-t-elle plus tard. Il faut peut-être, comme je l'ai déjà dit, espérer en un parcours plus ample et plus long. Si un homme croit dans la volonté d'un peuple et s'en fait l'interprète, à la fin, comme d'autres grands chefs d'Etat, il réalisera les rêves cachés de la nation qu'il représente.

Vous avez de nouveau rencontré aussi Peres en mars 2006: cinq ans après et dans un contexte politique très différent, que ce soit au niveau domestique, avec Kadima, ou international avec la virulente offensive terroriste, il a fait des considérations décidément plus réalistes.

Cette fois, je me suis rendu compte d'une exceptionnelle lucidité: il n'était plus en train de prendre les mesures de son habit de président. D'autre part, son parcours vers Ariel Sharon, et sans doute aussi le fait que, dans notre délégation, il n'y avait aucun représentant de la gauche, le rendaient beaucoup plus réaliste. Je ne me trouvais plus en face d'un grand homme d'Etat mais devant un homme de gouvernement sage. Ce détachement – j'espère que s'il me lit, il ne se vexera pas – me l'a fait apparaître beaucoup plus authentique. Je m'aperçus de son pragmatisme: lui aussi parla d'un investissement sur les arabes modérés, et en particulier sur Abu Mazen. Peres l'avait rencontré et dit que le monde occidental devait continuer de solidariser avec les palestiniens modérés, c'est-à-dire les hommes d'Al Fatah. Ce message de soutien à Kadima correspondait exactement à celui d'Abu Mazen. Inconsciemment, ou peut-être pas, nous étions utilisé pour cet échange de messages. En bref, le second Peres était extraordinairement réaliste, lucide et ouvert.

Il faut rappeler que vous avez été le premier représentant italien, à coup sûr le premier de centre-droit, à visiter officiellement le Yad Vashem, c'est-à-dire le mémorial de l'Holocauste et la colline des Justes à Jérusalem.

C'est peut-être, avec la visite à Auschwitz, un des moments les émouvants que j'ai vécu à l'étranger en tant que maire de Milan. Le Yad Vashem laisse une très profonde impression: la salle avec le ciel étoilé qui représente les âmes des enfants morts est extrêmement suggestive, de même qu'à Auschwitz, le lieu où sont conservés les vêtements et les portemanteaux des petits invalides. Un peuple a été exterminé avec l'objectif déclaré de le faire disparaître en tant que peuple, et non à cause d'une conduite hostile ou d'un comportement dangereux ou par inimitié ou encore à cause d'un conflit d'intérêt. Je n'arrive pas à comprendre quelle irrationalité a pu porter à ce point la civilisation de Goethe, de Hegel, de Beethoven et, de façon générale, toute la civilisation européenne. Nous sommes, à tort, habitués à nous attendre des comportements violents de la part des barbares, tandis que nous restons bouche bée si ces mêmes comportements proviennent d'une civilisation comme la civilisation allemande. La parfaite synthèse qu'elle représente, faite de modernité et de sensibilité, a réussi à se transformer en une froide machine capable d'exterminer scientifiquement. Je ne peux qu'imaginer quelque chose de diabolique. Le Yad Vashem transmet un moment de profonde émotion et de grande tension morale.

Comme dans d'autres cas, du Kremlin à la Maison Blanche, vous avez été encore une fois un pionnier, en allumant la flamme

du Yad Vashem; en effet, seulement trois ans plus tard, il y eut les visites de Gianfranco Fini⁴⁵ et de Pier Ferdinando Casini. A cette occasion aussi, on sentit de la part de représentants israéliens, une plus grande disponibilité à « dédouaner » le centre-droit italien.

Oui, c'est vrai: nous avons senti beaucoup d'attention de la part des institutions locales, mais aussi de Peres lui-même et du gouvernement. Il y avait aussi la nécessité, plus forte que par le passé, de construire comme il se devait, un pont avec une Europe démocratique qui était en train de surmonter les erreurs de son propre passé fasciste. Ce processus s'est développé aussi au sein des communautés juives italiennes, avec, bien sûr, des difficultés majeures et compréhensibles, car elles avaient vécu sur leur propre peau le mal absolu des lois raciales et des déportations qui ont suivi.

Revenons à votre collègue Ron Huldai.

J'ai rencontré Ron Huldai à trois reprises, une fois à Milan et deux fois à Tel Aviv. N'oublions pas qu'en 1998 j'avais fait ratifier par le Conseil municipal un jumelage avec Tel Aviv qui était au point mort depuis plus de quinze ans. Il me semble qu'il y avait eu une signature du maire d'alors, Paolo Pillitteri, puis tout en était resté au même point. Lorsque j'ai rencontré Huldai dans son bureau, nous nous trouvions exactement au-dessus de l'endroit où avait été assassiné Yitzhak Rabin, non loin de la grande place des assemblées populaires de Tel Aviv, à côté de la mairie. Huldai est un personnage intéressant, un homme de gauche, ancien pilote de l'aéronautique militaire, à la silhouette athlétique et à l'esprit pragmatique. Ses caractéristiques physiques s'accordent bien avec ce qu'il est: on peut

l'imaginer en combinaison de vol, à la descente d'un Phantom pendant la guerre du Yom Kippur, cette même guerre où Ariel Sharon encercla les Egyptiens dans le Sinaï et conquit une tête de pont sur le canal de Suez. C'est une personne pragmatique, dynamique, avec qui je me suis tout de suite senti à mon aise, grâce à une sensibilité commune. Bien que ce soit un militaire, il a su, dans la vie civile, appliquer aux fonctions institutionnelles une vision très directoriale. Comme je l'ai déjà dit, au cours de notre première rencontre en 2000, on discutait justement de la façon de diviser Jérusalem, cœur, par leur origine, des trois religions monothéistes. Alors, ayant écouté nos impulsions positives, les témoignages de confiance et d'espoir que nous avions saisis, il eut un mouvement de prudence, un regard un peu sceptique et il nous expliqua que la situation n'aurait pas connu l'issue souhaitée à cause, aussi, des éléments les plus extrémistes de la Palestine et d'Israël même. N'oublions pas que, justement sur cette place, le grand partisan de la paix, le général Rabin, avait été assassiné par un extrémiste israélien. Je sortis plutôt navré de ce scepticisme qui, cependant, se révéla très réaliste.

Un autre maire rencontré en 2002 et qui devint par la suite ministre et maintenant Premier Ministre est Ehud Olmert, l'héritier de Sharon. Mais sans doute vaut-il la peine de raconter ici le passage du Jourdain sur le pont de Allenby, enrichi de quelques «dangers».

Nous étions en juin 2002 et je venais de participer au World Economic Forum, sur la mer Morte, en Jordanie, et je m'apprêtais à traverser la frontière à Allenby pour atteindre Jérusalem. Il y eut deux épisodes intéressants, dont un m'impressionna particulièrement. D'abord, le coup de téléphone reçu, me sem-

ble-t-il, de l'ambassade israélienne à Rome, alors que nous étions tout près du poste de frontière israélien d'Allenby. Il y avait le désert, personne alentour, quelques chameaux peut-être, l'escorte jordanienne nous avait quitté car nous étions en terrain neutre. Alors, avec une précision millimétrique, quasi satellitaire, nous fûmes contactés téléphoniquement pour nous souhaiter la bienvenue en Israël et pour nous dire que deux cents mètres plus loin nous serions arrivés au poste de frontière. Une fois l'inquiétude surmontée, nous avons beaucoup apprécié l'efficacité qui, par ailleurs, nous économisa de longues files d'attente. L'accueil fut extrêmement chaleureux malgré les inévitables mesures de sécurité. On nous permit de jouir d'un climatiseur et de tous les comforts, tandis qu'on s'occupait pour nous des formalités de passage. Il se passa alors un second épisode: sur l'esplanade de la frontière, je vois s'approcher un convoi de trois SUV noirs avec les vitres obscurcies, qui pouvait laisser pressentir le passage de quelque autorité. En observant de loin, mais d'assez près pour deviner les physiologies des personnes, je vis descendre de ces voitures des jeunes armés et puis aussi une personne qui me sembla être Ehud Olmert, alors vice-premier ministre de Sharon. Je l'avais connu comme maire de Jérusalem et j'avais eu avec lui des rapports très cordiaux quand il vint à Milan; une rencontre qu'on n'oublie pas grâce à l'affinité de pensée et à la syntonie intellectuelle, surtout sur les thèmes de la sécurité de l'Etat d'Israël. Il me dit: « A Jérusalem vivent côte à côte les nombreuses civilisations que vous pouvez imaginer, les nombreuses histoires, et pourtant, il n'y a pas d'attentats parce que nous avons réussi à contrôler l'extrémisme, à l'isoler, en utilisant la rigueur, avec le mur aussi, en bref à travers la prévention.» L'homme était très intelligent car, bien que partant d'une position conservatrice

et rigoureuse, dès cette époque, il n'excluait pas l'ouverture diplomatique à l'égard du monde arabe modéré. C'est pour cette raison qu'il avait été invité à parler au World Economic Forum de la mer Morte. Son évolution suivante, qui le voit à la direction de cette nouvelle formation de centre, Kadima, avec Peres, n'est probablement pas un hasard. Eh bien, revenant à l'esplanade d'Allenby, je décidai avec enthousiasme d'aller le saluer. Je m'approchai donc rapidement, presque en courant, de ce groupe de personnes, mais, au même moment, je me rendis compte que ma silhouette n'était pas interprétée comme ce qu'elle devait être, c'est-à-dire une connaissance ou même un ami: j'ai compris tout de suite que, pour eux, je pouvais constituer une menace; si bien que l'escorte se disposa en rayons et braqua les armes. Pendant un instant, je craignis le pire.

Ce fut un mouvement inconsidéré!

Oui, vraiment inconsidéré. Et cela pouvait devenir même dangereux. Heureusement Olmert me reconnut, tranquillisa l'escorte et vint à ma rencontre. Nous nous sommes embrassés, nous avons échangé quelques mots de politesse et tout s'est arrêté là.

Dans votre voyage plus récent en Israël vous avez été reçu par le Rabbīn en chef ashkenaze Yona Metzger.

Lui aussi été très cordial et sa conversation intéressante. Bien qu'étant une des plus importantes autorités religieuses, il démontra qu'il avait une attention particulière pour les phénomènes les plus modernes. Nous nous concentrâmes surtout sur la Chine et sur les possibilités et les défis qu'elle représentait. En

réalité, je l'avais déjà vu à Milan, après qu'il ait été à Rome pour la première rencontre officielle avec le Pape Benoît XVI. L'occasion avait été l'inauguration de l'école Merkos, à laquelle la mairie de Milan a octroyé un immeuble rue des Forze Armate. Le Rabbin Metzger invoqua sa bénédiction sur la ville et sur son maire. Cela me frappa et m'honora beaucoup. Cette école est un parfait exemple de synthèse entre identité et intégration: une expérience qui devrait être étendue à d'autres communautés.

A la suite de la rencontre à Jérusalem avec le Rabbin en chef, vous auriez dû aller rendre visite au président de l'Etat d'Israël, Moshe Katsav.

Il y eut un orage, un malentendu sur les distances, les chauffeurs palestiniens peu habitués à la circulation et aux rues de Jérusalem Ouest; c'est ainsi que pour la première fois, en neuf ans, je suis arrivé en retard à un rendez-vous. Mes collaborateurs connaissent bien ma hantise de la ponctualité. Le fait est que nous sommes arrivés au rendez-vous avec bien demi-heure de retard. A l'arrivée, j'aurais voulu disparaître: la rencontre avait été annulée. Le soir, quand j'ai rencontré le rabbin milanais Hazan, j'étais découragé; il m'a remonté le moral en me rappelant que nous étions tout près de la fête de Pourim et il m'expliqua que, dans les Ecritures, on dit que «si Dieu te fait renoncer à quelque chose la première fois, c'est parce qu'il te réserve quelque chose de mieux pour la seconde.» C'est ce qui s'est passé grâce à Yahveh: quelques heures plus tard, on nous communiqua que le président Katsav nous fixait un nouveau rendez-vous pour le dimanche matin.

Venons-en à Katsav.

Je l'avais rencontré la première fois à Milan pour un petit déjeuner au restaurant Marriott. Encore une fois, je me suis trouvé tout à fait à mon aise: je n'ai relevé aucune attitude emphatique ou professorale et la conversation a été passionnante. Le fait qu'il ait été maire du petit village de Kiryat Malachi contribua sans doute à cela. Un autre aspect important est que le président est un historien, qui a une grande passion pour la culture italienne. Il me dit que son expérience de maire lui avait appris à gérer les rapports avec les citoyens et, à travers leurs rêves, à sentir leurs besoins. Il était très bien informé, comme cela se devait, sur ce que nous avions réalisé à Milan avec la Communauté, à l'école juive Merkos et, de façon générale, il connaissait notre entente avec Israël. Quand je le revis à Jérusalem, il me réserva un traitement digne d'un chef d'Etat. Il m'expliqua que l'Italie était le pays européen qui, dans les cinq dernières années, avait démontré être le meilleur ami d'Israël et que les rapports n'avaient jamais été aussi vitaux et harmonieux.

Maintenant, au contraire, nous en sommes revenus à l'«équivoisinage». Vous avez compris de quoi il s'agit?

Pas vraiment.

⁴² L'Ordre Suprême de la Santissima Annunziata. Premier ordre dynastique de la Royauté Italienne, qui cessa d'être un ordre national lorsque l'Italie devint république en 1946.

⁴³ Stefano Dambruoso (né le 15 mars 1962). Juge et écrivain.

⁴⁴ Le Politecnico di Milano est la plus importante université technique en Italie.

⁴⁵ Gianfranco Fini (né le 3 janvier 1952). Homme politique italien, actuellement Président de la Chambre des députés et membre du parti de centre-droite «Peuple de la Liberté». Pier Ferdinando Casini (né le 3 décembre 1955). Homme politique italien ex Président de la Chambre des députés.

Chapitre VII

On y conte de la Ville Eternelle et des guides spirituels qui y habitent.

La légende raconte que votre concitoyen milanais Henri Beyle, mieux connu sous le nom de Stendhal, voulait raconter dans Le Rouge et le Noir ses expériences militaires et religieuses. Sans vouloir se comparer au grand Stendhal, je vous demanderais de me retracer vos rencontres ecclésiastiques et avec des personnalités religieuses non catholiques. Commençons en l'an 2000, l'année du pèlerinage à Rome, du Jubilé de l'Eglise de Milan dont l'apogée fut la messe de Jean-Paul II, place Saint Pierre. Quelles impressions avez-vous eues de ce pape et quels souvenirs gardez-vous de cette année jubilaire?

En ce qui concerne le pape, ce n'est pas à cette circonstance qu'est attaché mon souvenir le plus intense et le plus touchant, bien qu'ayant échangé quelques mots avec Sa Sainteté, mais lors d'une précédente occasion qui remonte à juin 1997. Il s'agit de la toute première cérémonie pour laquelle je portais l'écharpe tricolore de maire de Milan et cela le jour de l'anniversaire de la Fondation Don Gnocchi⁴⁶. Parmi les objets fétiches qui me sont les plus chers, j'ai en effet dans mon bureau la photo de cet instant.

Nous étions moins nombreux qu'en 2000 et fûmes reçus en audience dans une salle privée du Vatican. Nous étions quelques dizaines de personnes et la rencontre avec le pape fut très intense. Je sentis chez le Saint Père deux facettes: cet homme âgé s'approcha de nous, me rappelant mon pauvre

grand père à quatre vingt dix ans. Il marchait, traînant les pieds, à petits pas, courbé, avec une expression de souffrance. Il était l'image de la fragilité de la vieillesse. Puis, quand je lui fus présenté, il eut un tressaillement et une expression qui signifiait: «Oh, il y a même le maire de Milan». Il me remplît d'orgueil car son mouvement indiquait qu'il se trouvait devant une grande ville, une grande histoire, en bref quelque chose qui l'impressionnait. Je m'avançais lui disant: «Sainteté, je suis ici devant vous sans avoir jamais pensé le moins du monde que j'aurais un jour eu ces responsabilités. Je m'en remets à vos prières pour pouvoir supporter un poids qui dépasse mes forces.» Le pape me regarda intensément avec une énergie et une force intérieure qui me terrassèrent, bien sûr au sens positif du terme et je vis comme une transformation. Avec une voix devenue tonique, il dit: « Alors, je vous bénis vous et vos concitoyens. Et comme vous avez dit que vous avez besoin de quelqu'un, si possible avec la majuscule, qui vous aide à porter ce que vous n'arrivez pas à porter tout seul, eh bien, je vous donne cette bénédiction pour que vous puissiez avoir cette force. Il me communiqua avec intensité sa foi, sa personnalité, sa conviction et aussi une énergie que seules les grandes personnalités savent transmettre, de façon inconsciente, aux petits hommes qu'elles croisent. Quand je le rencontrai à nouveau en 2000, la cérémonie aux dimensions imposantes fut très différente. Il était sur le Trône de Saint Pierre et observait la place noire de nos concitoyens. A l'occasion du Jubilé de l'Eglise de Milan, le cardinal Martini avait obtenu une faveur unique, car seulement à l'occasion de la mort d'un pape, un cardinal peut célébrer la messe place Saint Pierre, ce qui est une prérogative réservée au Saint Père. Dans cette circonstance, le pape avait accordé ce privilège au cardinal Martini sachant que la messe se

déroulerait selon le rite de Saint Ambroise. Je remis un milliard de lires comme contribution de Milan pour le Jubilé et je lui demandai encore une fois sa bénédiction pour la ville et pour tous ses habitants. Il ne nous la refusa pas bien sûr, nous remercia pour ce don généreux et me transmit à nouveau ses encouragements. Alors, je dus décider de mon comportement à l'égard du successeur de Saint Pierre: j'étais partagé entre ce que j'aurais fait en tant qu'étudiant au collège Léon XIII, m'agenouiller et baiser l'anneau, ou bien me limiter à une poignée de main accompagnée d'une respectueuse révérence, le Saint Père étant assis et moi debout. Ce second geste fut plus naturel et plus laïque dans la mesure où je représentais les citoyens de toutes les religions agnostiques et athées. Il n'y eut aucun problème protocolaire ou autre; seuls les journaux en parlèrent.

Ce fut une attitude très appréciée par les médias et par vos concitoyens.

Dans l'ensemble, ce fut effectivement apprécié. La présence à cette cérémonie de vingt mille personnes transmettait une extraordinaire sensation de communauté. On avait le sentiment d'appartenir à une harmonieuse collectivité. La structure architecturale de la place permettait à l'ampleur de l'espace de se resserrer en un cercle suggérant l'utérus maternel, concept repris par la rotondité de la coupole. Ces surfaces, bien que délimitées, ne sont en rien oppressantes. Si à cela on ajoutait la suggestion de la musique, comme à l'occasion du pèlerinage de l'Eglise milanaise, on était profondément envahi par une communion d'intentions et de pensées. Survint un épisode amusant: en traversant la place, je fus reconnu, très applaudi et

un enfant de chœur me salua et m'interpela: «Pourquoi tu ne m'adoptes pas?» Je lui répondis: «Il faudrait demander à ton papa s'il serait d'accord.» Cette phrase, dans ce lieu et dans cette circonstance me frappa. Au fond, nous nous demandons tous quel est le but de notre existence. Les réponses sont nombreuses mais certainement la paternité est une pensée qui nous fait réfléchir. Celui qui est devenu père essaie de comprendre le sens de cet évènement et d'évaluer son comportement en tant que tel. Au contraire, celui qui, comme moi, n'a pas d'enfant se demande comment il peut, d'une façon ou d'une autre, payer à la société sa dette de sauvegarde de l'espèce; ou encore, pour tout le monde, quelle est la signification de la transmission de la vie et de l'éducation d'un enfant pour l'avenir de la civilisation. En pensant au pape et à ce que représente notre foi, il y a plusieurs réponses. Il existe un objectif universel valable pour les croyants et les non croyants: faire en sorte que l'espace que nous occupons dans notre monde, celui de notre réussite professionnelle, familiale, avec nos responsabilités, notre intelligence, permette à notre civilisation et à l'humanité de progresser vers un avenir meilleur dans la politique, la société, la science, l'art, l'économie, dans tout. Revenant à Jean-Paul II et à son regard, j'y vis la force de celui qui est convaincu de sa foi et de ses valeurs.

Je vous pose une question relative à votre personnalité: au delà de votre éducation jésuite, on a l'impression d'une alternance entre une foi solide et une attitude laïque et agnostique et parfois on note une sorte d'œcuménisme avec la doctrine protestante. Comment vous définiriez- vous?

Je réponds par une anecdote puis en exposant ma pensée.

L'anecdote est la suivante: un jour, on demanda à Pier Paolo Pasolini⁴⁷ s'il était croyant et il répliqua que répondre n'est pas poli, comme le prescrit Monseigneur Giovanni Della Casa qui affirme qu'il n'est pas courtois de raconter ses rêves car ils n'intéressent que celui qui les fait, qui les vit. Ce sont des détails intimes, l'expression de l'inconscient, du monde des fantasmes, des aspirations et des pensées qui nous assaillent. Connaître les rêves des autres est une curiosité morbide.

J'avoue que j'ai été croyant, au point que j'ai eu l'intention de devenir jésuite. Au cours de mon adolescence, j'ai traversé une crise mystique et pendant quelque temps, j'ai même senti la vocation. Fréquentant une école religieuse, j'avais des rapports assez étroits avec les éducateurs et les pères spirituels et un dimanche j'ai visité un séminaire jésuite pensant y terminer mes études. Puis ma vie prit un autre cours et longtemps après, je me retrouve avec cet interrogation sur la foi, croire ou ne pas croire. Je ne suis pas convaincu de pouvoir répondre clairement, voilà pourquoi ce que vous avez saisi correspond bien à la réalité. Parfois, j'ai la conviction que la religion, comme le disait, de la théologie, Jorge Luis Borges, est la plus grande invention de l'humanité. L'énergie atomique, le vaccin contre la poliomyélite, les grands progrès technologiques ne sont rien face à la théologie. Il suffit de penser aux génies qui ont œuvré pour nous protéger de la peur de la mort: Aristote, Platon, Saint Thomas, Saint Augustin, Blaise Pascal. Je dois bien dire que je suis parfois fasciné par l'idée que la religion n'est qu'une grande et extraordinaire invention dont le but est justement de nous défendre de la peur de la mort. Quand j'ai parlé avec le cardinal Martini, ou même avec le pape, je me suis demandé un instant: croyaient-ils vraiment à ce qu'ils prêchaient? ou bien ne croient-ils que dans le besoin de croire et

prêchent- ils la vie éternelle car de toute façon elle nous éloigne de la peur? Presque toutes les religions, avec quelques différences malveillantes et hostiles à l'égard des infidèles, considérés comme les ennemis potentiels de leur croyance, enseignent que pour atteindre la vie éternelle, il est nécessaire de bien se comporter. Voilà donc, pour vous répondre, je recherche encore: j'ai perdu la certitude des années d'adolescence mais je ne peux pas dire être complètement athée du moment que je vis dans le doute.

Parlons maintenant, car nous l'avons souvent cité, du cardinal Martini. Quel pasteur et quel homme coexistent en lui?

Le cardinal Martini que je préfère rappeler est celui de l'épisode souvent raconté, remontant au début de mon expérience au Palazzo Marino, fin juin 1997. Je l'avais déjà rencontré mais nous n'avions pas parlé, nous nous étions limité à une simple poignée de mains pendant la campagne électorale à l'occasion d'une célébration au Léon XIII organisée pour les cinquante ans de la Fondation des anciens élèves. Comme je le disais, un mois plus tard, je saisis pour la première fois une différence entre l'être et le paraître du cardinal. M'approchant de lui, je lui posai la question restée pour moi inchangée depuis: pourquoi suis-je devenu maire? Pour quelles raisons extraordinaires et singulières ai- je été extrait d'un chapeau sans en avoir les attitudes ni absolument le désir ni surtout la volonté? et sans même en avoir jamais cultivé le rêve, le projet? J'étais là et je sentais tout le poids des responsabilités que je devais porter mais ce sont les autres qui m'avaient mis là. J'avais presque cherché à éloigner cette réalité, je ne la croyais pas possible et ce n'est qu'à la quatrième fois que le président Silvio Berlusconi

me le proposa que finalement j'acceptai. Comment pouvait-il se faire qu'un chef d'entreprise de cette importance, de ce niveau, avec cette charge, implore un homme ordinaire, un tout petit collègue de porter les valeurs de l'entreprise, du pragmatisme, de la capacité managériale dans le domaine public? Mon dilemme personnel entre refuser au président et donc me sentir lâche sereinement et rester à la direction de la confédération de l'industrie métallurgique, Federmeccanica, fascinait le Prince de l'Église. J'observai qu'il m'écoutait avec intérêt, qu'il «prenait part» à mon conflit intérieur. A un certain moment, il s'ouvrit à moi et me dit: «J'ai vécu la même chose car je n'acceptais pas cette charge immense. Je suis un chercheur, j'étais recteur de l'Université Grégorienne, quelqu'un qui parlait peu mais qui étudiait et pensait beaucoup. J'aimais le silence de la réflexion, de l'élaboration d'un texte, je voulais limiter mes fréquentations aux quelques élites de cette école. Puis, tout d'un coup, je me suis trouvé avec la responsabilité de cet important diocèse.» Ces mots furent pour moi stimulants et réconfortants. Dans ce contexte, il me cita un extrait de *De Civitate Dei* de Saint Augustin: «*Otium sanctium quaerit caritas veritatis; negotium iustu, scilicet vitae activae, suscipit necessitas caritatis. Quam sarcinam si nullus imponit, percipiendae atque intuendae vacandum est veritati. Si autem imponitur, suscipienda est, propter caritatis necessitatem. Sed nec sic omnino veritatis delectatio deserenda est; ne subtrahatur illa suavitas, et opprimat ista necessitas*», puis, il me le traduisit: «La charité de la vérité demande un saint loisir, la nécessité de la charité supporte de servir avec équité. Si personne n'impose ce poids, il faut s'appliquer à l'intelligence et à la contemplation de la vérité. S'il est imposé, il faut l'accepter comme l'exige le devoir de charité. Mais même alors, on ne doit pas abandonner complètement la jouissance

de la vérité pour que ne soit pas enlevé cette suavité, ni qu'elle opprime cette nécessité.» L'entretien continua si longtemps que le secrétaire frappa à la porte pour rappeler au cardinal qu'il avait un autre rendez-vous. A cette occasion, comme cela s'était passé avec Poutine et avec le pape, j'eus le plaisir de découvrir cette différence entre l'image extérieure d'un homme et son essence. D'un côté, cette figure si hiératique, le *physique du rôle*: un cardinal ne peut être que comme lui, grand, le regard austère, un bel homme qui affirme son autorité et sa pensée avec dignité, un visage dans lequel sont gravés l'intelligence et la culture, qui s'exprime de façon concise mais extrêmement soignée, parfaite, qui impose un profond respect. Au contraire, la conversation fut tellement cordiale qu'il voulut mettre en commun son expérience et la mienne, et me raconta des épisodes et des situations avec simplicité et sur le ton de la confiance, ce qui pour être une première rencontre entre étrangers me frappa profondément. Comme avec Montanelli, quand par la suite je me suis adressé à lui pour aborder certains sujets, ses conseils ont été de même nature. Il ne m'a jamais donné une réponse mais il m'a mis dans la condition de comprendre tout seul, à travers des réflexions socratiques, dialectiques. Il m'a toujours indiqué la voie la plus digne d'attention et porteuse d'arguments décisifs. Il m'a permis de séparer l'essentiel de l'inutile, l'important du marginal. Il me dit aussi: «C'est aujourd'hui le moment de la victoire joyeuse, du consensus électoral; vos collaborateurs seront heureux d'occuper ce lieu et ce rôle si important, la direction de la seconde ville d'Italie; puis arriveront les critiques, les envies, les jalousies, vous souffrirez de cette responsabilité. D'après ce que je saisis, vous n'êtes pas adaptable à des réalités différentes de vous sans en souffrir, car vous ne vous faites pas à ce monde de compromis et de façades;

vous croyez dans ce que vous pensez et vous faites ce que vous dites, vous n'êtes donc pas une personne ambiguë. Aussi, je pense pouvoir vous dire que je ne sais pas si votre fonction est faite pour des personnes comme vous.» En bref, il me souhaita bonne chance parce qu'il me trouvait différent des personnes qu'il avait précédemment rencontrées dans la fonction de maire. D'ailleurs plus tard, il me dit que des quatre maires qu'il avait connus, j'étais sûrement le meilleur. Revenant à la citation de Saint Augustin, quelques jours après, je me trouvai dans une de ces situations fréquentes où l'on enrage à cause d'un dysfonctionnement de la municipalité. A ce point, je m'arrêtai un instant pour me demander s'il valait la peine de relire la phrase que le cardinal Martini avait citée et qui lui avait été un réconfort. A la recherche d'un peu de calme, je téléphonai à son secrétaire Don Gregorio. Je dis: «Don Gregorio, l'autre jour au cours d'un entretien, le cardinal m'a cité une belle phrase de Saint Augustin dont je me rappelle le sens, la signification mais dont j'aimerais avoir la citation exacte pour pouvoir la relire dans les moments de découragement.» Il y eut un silence au bout du fil et je répétais: « Pardon, père, avez- vous compris ce que je demande...» et il répondit: « Oui, j'ai très bien compris; le fait est que le cardinal vient de signer une lettre que je vous envoie et qui contient ce que vous demandez.» Alors, j'exprimai le désir d'en parler directement avec le cardinal et je le fis participer à ma profonde émotion. Après cette magnifique coïncidence, je décidai d'encadrer cette lettre que je conserve encore dans mon bureau privé. En conclusion du portrait de Martini, je peux affirmer que ses images, publique et privée sont exactement à l'opposé. Il a fait recours à cette figure pour se défendre, pour se protéger, et pour garder intactes la profondeur, la finesse intellectuelle et la sensibilité. C'est le

contraire de ce que font d'autres qui, dans la même fonction semblent des personnes spontanées et dans les entretiens privés se révèlent formels et distants. Le cardinal Martini a été pour moi un maître, comme l'ont été mes éducateurs les pères jésuites et il a bien voulu reconnaître mon honnêteté intellectuelle, mon désintérêt pour le pouvoir, mon véritable dévouement au service de la communauté.

Un homme de toute façon très charismatique. Voulez-vous rappeler votre dernier voyage à Jérusalem, au cours duquel vous avez rencontré le cardinal dans sa nouvelle fonction à l'Institut Biblicum?

Tous les instants de cette rencontre sont présents dans mon esprit; je le revoyais après lui avoir remis le 28 juin 2002 la grande médaille d'or de la ville; il avait alors prononcé un discours inoubliable devant le Conseil municipal. Je le retrouvais dans sa Jérusalem, un des trois cœurs de son blason avec celui de Rome et celui de Milan. Un blason dont la devise est très belle: *Pro veritate adversa diligere*, c'est à dire préférer les choses difficiles pour la vérité. A notre arrivée, il nous attendait sur le pas de la porte, à l'heure convenue, avec sœur Germana. Les personnes, qui m'accompagnaient, restèrent dans le jardin avec sœur Germana tandis que je fus invité à entrer dans l'Institut Biblicum pour un entretien très détendu et cordial. Je relatai au cardinal ce que je faisais en Terre Sainte, mes rencontres avec les leaders jordaniens, palestiniens et israéliens. Il y eut un épisode amusant car je lui racontai que j'avais reçu la fameuse distinction jordanienne et que l'ambassadeur d'Italie n'avait pas participé à la cérémonie, jugeant que le niveau de cette décoration était réservée uniquement aux chefs d'Etat. Le cardinal

émérite me répondit par un léger sourire: « Quelle drôle d'histoire. Il me vient à l'esprit un rêve que j'ai fait l'autre jour et qui vous concerne. C'est vraiment cocasse de se souvenir de ce rêve au moment où vous me racontez cet épisode. Je me trouvais dans une salle publique, un lieu de conférence et de débats lorsque dans l'assistance quelqu'un posa une question: qui est le président de la république? Alors au milieu des voix de l'assemblée et de la table des rapporteurs, une personne se lève et dit: «peut-être Bossi?». « Non, non!» conviennent tous les autres puis une autre hasarda: « Berlusconi!» et le public réplique: « je ne crois pas, c'est impossible». Martini lui-même s'exclama alors: « mais c'est Albertini!» et tout le monde de répondre: « bien sûr, Albertini! Pourquoi pas Albertini! C'est lui le président de la République». Il me raconta ce rêve et je compris à nouveau comment une personnalité apparemment si distante, une intelligence très profonde, pouvait être capable d'une sympathie particulière, extraordinaire. Nous avons parlé ensuite de ma candidature possible au parlement européen. Dans ce cas aussi, il me suggéra de m'intéresser à la dimension internationale et me souligna combien une expérience dans l'assemblée législative européenne serait positive, après avoir assumé avec sérieux la direction d'une ville complexe comme Milan. Nous avons longuement parlé de différents sujets, même de sa santé et de sa vie à Jérusalem. Il me fit ensuite rencontrer le recteur de l'Institut Biblicum et nous avons visité les locaux. Je vis même une momie conservée dans une vitrine. Il faut reconnaître que les Jésuites ne se refusent rien, d'histoire bien sûr.

Il y eut ensuite un moment plus spirituel lors de la promenade dans la vieille ville et lors de la prière au Saint Sépulcre.

Nous sommes entrés et avons récité le Notre Père au centre de la foi chrétienne. Ce fut vraiment inoubliable de traverser le souk en parlant de ce qui se passait en ce moment historique. Nous nous trouvions dans la «copropriété mondiale»: d'un côté le Mur des Lamentations, de l'autre la Grande Mosquée et les petites boutiques des marchands de toutes races et religions. Et puis, en nous déplaçant encore un peu, voilà une réalité différente, le tout en très peu d'espace, le cœur du monde. Le cardinal Martini, dans ses réponses aux journalistes donna cet exemple représentatif: ce qui se passe ici est un concentré de notre civilisation, de notre histoire, c'est une éprouvette de ce qui peut se passer dans le monde. A Jérusalem, on trouve les problèmes et leurs solutions, c'est la source de toutes les civilisations, les histoires, les ethnies, le symbole de l'humanité toute entière.

Une lumière particulière baigna cette journée entre l'Institut Biblicum et le Saint Sépulcre. Pensez- vous que cette affinité avec le cardinal Martini, votre communauté de points de vue soit due à vos études chez les Jésuites?

Effectivement, je le pense. Avec le respect que je dois au maître, je crois à la justesse de ce que les Jésuites disent d'eux: « Donnez-nous les sept premières années d'une vie et gardez le reste ». Ils ont effectivement une force éducative unique, si on la supporte, car certains ne résistent pas à cette épreuve.

Ils ont aussi produit des athées et des révolutionnaires.

Deux exemples: d'un côté Fidel Castro, de l'autre Charles de Gaulle. Dans le cas des athées, ils ont forgé de

grandes personnalités. Un épisode de mon éducation me vient à l'esprit: j'avais onze ans et dans le journal de l'école il y avait une rubrique intitulée « notre jeunesse » qui présentait de temps en temps des articles rédigés par des étudiants. C'était normalement les élèves des dernières années de lycée qui écrivaient. Or, bien que je fusse en première année de collège, j'avais écrit un petit article exposant une série de raisons contraires à l'obligation d'assister à la messe car cela devenait un acte imposé et non spontané. Je démontrai donc que ce n'était plus un acte de piété ni une expression authentique de la foi et de la religion, n'étant pas le fruit d'un libre choix. Je remis cet article à la veille des vacances de Pâques. Pendant que j'étais chez moi, peut-être le samedi saint, le Père Recteur, la plus haute autorité du collège téléphona. Or nous étions 1200 élèves et j'étais dans la normalité, ni le premier ni le dernier de la classe, avec des notes moyennes et pourtant j'étais appelé par le recteur. Un vrai coup de théâtre, ma mère répondit et me passa le combiné en me disant: «c'est le Père Recteur». Je pris le téléphone tout tremblant: «Gabriele, j'ai lu ton article: bravo, tu écris très bien dans un bon italien très fluide. Et non seulement tu sais écrire mais le contenu est très adéquat. Je vois que tu te rappelles ce que nous t'avons enseigné. Ce que tu dis est juste: un acte de foi ne peut pas être imposé. Ce doit être un acte volontaire car la pratique religieuse doit être un choix. Tout est parfait». Je me remplissais d'orgueil. «Malgré tout, je ne peux pas te publier et je vais t'expliquer pourquoi: à partir de la prochaine rentrée scolaire, nous adopterons justement ce principe que tu souhaites. Nous ne voudrions pas que les nombreuses personnes qui nous observent (religieux, laïques, enseignants, étudiants, familles) pensent que nous avons été influencés par l'article d'un petit élève du collège, tandis que volontairement

nous retenons que ce choix est juste. Tu vois, je ne sais pas ce que te réserveras l'avenir mais ton père est chef d'entreprise et tu auras sans doute des responsabilités qui te porteront à diriger hommes et moyens. Tu devras donc réfléchir à ce que tu fais et comment tu le fais, en fonction des conséquences possibles sur la vie des autres, leur existence et leur histoire. Il faudra donc que tu analyses, comme je le fais en ce moment avec toi, la possibilité qu'ont les autres d'interpréter tes décisions». La conversation s'arrêta là et je fus laissé ainsi à l'âge de onze ans avec ces explications. Je raccrochai et me fis tout de suite cette réflexion: le Père Recteur avait fait un acte non imposé, un acte d'amour éducatif. Il m'avait consacré un peu de son précieux temps pour me téléphoner, à moi, un des 1200 élèves. Il l'avait fait de façon parfaite et m'avait gratifié, me permettant de comprendre que les professeurs partageaient mes idées. Plus encore, bien que refusant de publier mon article, il m'avait associé aux idées et à la décision de la plus haute autorité de l'institut et donc la non publication de l'article dans le journal passait au second plan.

Complétons notre tour sur les Princes de l'Eglise. A une certaine occasion, vous avez été reçu par l'ancien ambassadeur d'Italie auprès du Saint Siège, Raniero Avogadro, et vous avez longuement conversé avec le cardinal Joseph Ratzinger, alors Préfet de la Congrégation de la Foi, qui allait devenir pape sous le nom de Benoît XVI.

Le cardinal Ratzinger était là en tant que représentant du pape pour remettre au cardinal Martini sa nomination officielle de membre de l'Académie Pontificale des Sciences. Au delà du rôle qui lui imposait une certaine intransigeance, ren-

forcée dans l'imaginaire collectif par son origine allemande, il se révéla en quelques minutes chaleureux, spontané et attentif. Je fus très étonné lorsqu'il me dit: «je vous vois souvent à la télévision». Je fus étonné, passant rarement à la télévision.

Etes- vous sûr qu'il ne vous confondez pas avec Teo Teocoli?

J'eus en effet quelques doutes mais je crois bien qu'il ne s'était pas trompé avec mon imitation par l'acteur comique et d'ailleurs il me dit des mots gentils. Il ajouta que j'avais bonne réputation comme maire. J'assistai ensuite à un dialogue entre Ratzinger et Martini qui me rappela l'incomparable duo entre le Comte Zio et le Provincial des Capucins⁴⁸ dans *Les Fiancés* avec le commentaire intercalé de Manzoni. Au cours de cette conversation entre les deux cardinaux, de même âge, de haut niveau, avec des intelligences aiguës mais des points de vue pas toujours concordants, je remarquai que la moindre réplique comportait une observation, une petite taquinerie, une attention spirituelle, une ébauche de critique et en même temps un compliment.

Pour compléter ce travelling de prélats, pouvez-vous rappeler la visite au Palazzo Marino, de l'ancien Secrétaire aux rapports avec les Etats, monseigneur Jean Louis Tauran devenu aujourd'hui cardinal.

Sachant qu'il était un fin diplomate et un prélat moderne, ouvert et intelligent, je m'aventurai presque sans m'en apercevoir dans une discussion sans doute trop hardie. Dans quelque interview récente, j'avais parlé de la nécessité de convaincre les prostituées de quitter la rue pour rouvrir si possible ce qui était

autrefois appelé «maisons closes». Je m'étais exprimé favorablement sur la possibilité que la prostitution fût éliminée des espaces publics pour ne pas imposer un spectacle indécent mais aussi pour des questions sanitaires. Satisfait de ma pensée, je rappelai qu'autrefois à Rome, à l'époque où l'Eglise était un Etat, pas très loin de Saint Pierre, il existait des «lupanars»: le gouvernement temporel de l'Eglise démontrait paradoxalement un plus grand laïcisme à cette époque. Je me rendis vite compte des expressions à la fois perplexes et amusées des présents et, moi aussi en réalité, tandis que je parlai, je me rendais compte que le tourbillon de mes pensées m'avait emporté trop loin. Je pensai tout de suite que ce que je venais de dire avait peut-être gêné mon interlocuteur. Au contraire, cet interrupteur ne se déclencha pas dans son cerveau et au lieu de s'en éloigner, il suivit mon raisonnement, il se mit intelligemment à la hauteur de quelqu'un qui rencontre une personne qui a un rôle et une fonction, qui dit sans doute des choses extravagantes, inopportunes, ou non protocolaires, mais qui est absolument directe et sincère. Je compris que l'authenticité est synonyme de vérité. En effet, le soir, nous nous revîmes pour le repas dans la magnifique salle du Tiepolo du Palazzo Clerici et portâmes un toast. A cette occasion, nous avons rappelé à nouveau un épisode très émouvant qui s'était passé dans l'église de la Nativité à Bethléem: un dimanche nous avons écouté la messe en arabe et le moment du Notre Père redevint idéalement Pentecôte, car tout le monde le disait par cœur dans sa propre langue. Il y avait des arabes, des anglais, des français et nous qui priions en italien. Les mots étaient différents mais les temps étaient les mêmes, et nous avons dit Amen ensemble. J'y associai l'espoir que la diplomatie utilisée par monseigneur Tauran porte la paix en Terre Sainte.

Une dernière réflexion sur deux personnes que vous avez rencontrées plusieurs fois à Jérusalem. Tout d'abord, monseigneur Michel Sabbah, patriarche latin de Jérusalem, l'autorité catholique la plus haute auprès des lieux sacrés; un homme qui tend à avoir un rôle politique prononcé. On peut ensuite citer votre ami le père Michele Piccirillo⁴⁹, un franciscain de la Custodie qui a en charge les Lieux Saints, un grand archéologue qui a fait des fouilles à Jéricho et à Jérusalem. N'oublions pas que vous êtes aussi Commandeur de l'Ordre Equestre du Saint Sépulcre de Jérusalem, presque un héritier des chevaliers croisés.

In pulchritudine pacis, telle est la devise de monseigneur Sabbah, c'est-à-dire, « dans la beauté de la paix ». Toutefois, dans la personnalité du patriarche, je n'ai pas retrouvé beaucoup de cette devise: au cours de cette rencontre, il exprima en effet surtout une série de protestations et de critiques féroces contre les militaires israéliens qui étaient entrés jusqu'à l'intérieur des cours de la Nativité. Le premier patriarche palestinien ne cachait donc pas sa haine pour la botte militaire israélienne. Je n'ai pas retrouvé en lui le style typique d'un prélat mais un langage dur. *In pulchritudine pacis* a une signification rassurante tandis que je me trouvais devant un combattant, un homme aux fortes convictions.

Il exprima, sur le Hamas, un relatif jugement d'absolution pour son rôle social et politique.

C'était dire que l'imposition d'une souffrance indicible, la pauvreté atavique, le désespoir presque ontologique d'un peuple sans patrie peuvent même justifier quelques actes extrêmes. Il fit ensuite une critique terrible du gouvernement israélien. Il

me sembla donc une figure presque trop engagée par rapport à son rôle pastoral, même s'il fut très gentil et cordial avec nous. Je garde cependant le souvenir de cet aspect peu sacerdotal, peu épiscopal, très politique, avec une position bien définie. Je dois bien dire que même père Michele Piccirillo s'exprima de façon plus généreuse à l'égard des israéliens mais il avait certainement un caractère plus serein. Je dirai que les religieux rencontrés à Jérusalem sont beaucoup plus pro-arabes que pro-israéliens. Père Piccirillo possède une vaste culture et son débit de paroles est torrentiel. Sa chambre au couvent de la flagellation regorge de livres, une cellule médiévale modeste mais remplie d'histoire. Dans le couvent tout entier, je notais une disproportion entre l'espace étroit et l'histoire présente dans cette construction. Il y a même un petit musée archéologique très sélectif, dont il s'occupe, avec un ameublement franciscain.

Est-il possible d'établir un parallèle rapide entre les jésuites, vrais intellectuels de l'Eglise et les franciscains qui sont en même temps militants? Nous avons beaucoup parlé des premiers mais vous avez aussi fréquentés les seconds en particulier père Eligio⁵⁰.

Quand je me rends chez père Eligio, il me reproche mon appartenance intellectuelle aux jésuites car à son avis, même si ce sont des hommes de foi, ils ne possèdent pas très fortement la flamme de la charité et de l'amour, ce sont des hommes «sé-vères plus que cérébraux», des éducateurs rigides, oppressants. En bref, il me considère comme l'un d'entre eux même si nous avons des rapports aimables et qu'il est toujours très généreux avec moi et avec mes proches. Si vous voulez une observation rapide, en Terre Sainte, entre le Biblicum et le couvent de la Flagellation, il y avait une différence dans les locaux même.

C'est delà que dérive le fait que chez le jésuite on retrouve l'intellectuel et le père spirituel, chez le franciscain le pasteur d'un troupeau.

A votre avis, à travers une approche marxiste, pouvons-nous dire qu'au fil des temps ils se sont occupés de classes sociales différentes?

C'est une distinction canonique qui correspond assez bien au vrai. Au fond, en Europe, à l'époque de Saint Ignace de Loyola et jusqu'au XVIIIème siècle, les jésuites devinrent les pères spirituels des souverains.

Le danger le plus grand comme l'a démontré Henri VIII d'Angleterre était constitué par les princes qui s'éloignaient de l'Eglise avec tout leur peuple et non pas les hérésies populaires.

Oui, si un état tout entier devenait agnostique, c'était grave. Les jésuites ont investi sur les leaders, sur les classes dominantes. Et même plus tard, traditionnellement, leurs écoles étaient fréquentées par la haute et moyenne bourgeoisie. Cette distinction, que nous reconnaissons, est même restée dans la représentation physionomique des personnes, dans les lieux où elles habitent, dans leur habillement ainsi que dans leur façon de parler et de se présenter.

Avec ces réflexions, nous avons épuisé notre regard sur l'Eglise mais Jérusalem est aussi le lieu sacré de l'hébraïsme et de l'islam.

Je ne peux pas oublier le Mur des Lamentations et pendant la promenade, *intra moenia*, notre regard posé sur cette galerie

à gauche avec les rabbins qui lisent la bible et le talmud; mais en même temps, l'esplanade des mosquées. Ce sont tous des sentinelles de la foi. C'est une ville mystique sans solution de continuité.

Vous avez vécu le même genre de situation à l'heure de la prière dans la Mosquée Bleue d'Istanbul du Sultan Ahmet, reçu par le maire Kadir Topbas.

Dans ce cas-là aussi, il y eut une rencontre avec une autre civilisation et un monde différent: la Turquie, qui dans quelques années devrait entrer dans l'Europe. Peut-être, Don Juan d'Autriche se retournera-t-il dans sa tombe et les étendards de Lépante, conservés au Vatican passeront-ils définitivement à l'histoire. Bien que l'auteur de l'attentat contre le pape Wojtyla fut un turc, c'est le grand défi des prochaines décennies et c'est aussi pour cette raison qu'au Parlement européen, j'ai voté en faveur de l'entrée de la Turquie. Mon passage dans la grande mosquée d'Istanbul a été une expérience émouvante, à cause du privilège d'avoir été invité, nous occidentaux, dans l'enceinte de la prière, dans leur respect pour notre diversité et nous, de leur foi, avec une grande attention à leurs rites, à leur dignité, et à leurs convictions. Au-delà de l'honneur qu'ils nous faisaient en nous permettant de rester avec eux, je saisis le sens universel de l'humanité au moment de la prière commune. Au fond, même si les religions monothéistes ont des signes d'hostilité réciproque, toutes sont encore motif de vie et d'espoir pour des milliards d'êtres humains. Dans ces lieux si particuliers, il n'est pas important de croire à Yahvé, à Christ ou à Allah: Dieu est vraiment un seul. A la Mosquée Bleue, j'ai éprouvé cette sensation encore plus qu'à la Mosquée d'Omar à Jérusalem, où

notre passage fut sans doute plus touristique. Au-delà de la beauté du lieu et la majesté architecturale des espaces, à Istanbul, je perçus vraiment la communion avec leur foi dans le respect d'un Dieu unique.

⁴⁶ Fondation Don Gnocchi. Fondation catholique créée en 1949 par don Gnocchi pour secourir les enfants mutilés de guerre; elle s'engagea ensuite dans la lutte contre la poliomyélite et dans de multiples activités de prévention et de réhabilitation. Aujourd'hui, la Fondation est très engagée dans la recherche scientifique et, comme ONG, dans l'aide aux pays en voie de développement.

⁴⁷ Pier Paolo Pasolini (5 mars 1922 - 2 novembre 1975). Poète, intellectuel, metteur en scène et écrivain italien. Giovanni Della Casa (28 juin 1503 - 14 novembre 1556) fut un poète et clerc italien.

⁴⁸ Comte Zio et le Provincial des Capucins. Il s'agit de deux personnages du célèbre roman d'Alessandro Manzoni: «*Les Fiancés*». Par leur autorité différente mais importante, ils conditionnent, l'un et l'autre, les comportements des protagonistes.

⁴⁹ Michele Piccirillo (18 novembre 1944 - 26 octobre 2008). Moine franciscain qui consacra sa vie aux études archéologiques et bibliques en Terre Sainte.

⁵⁰ Padre Eligio (Angelo Gelmini, né le 31 juillet 1931). C'est le «prêtre en cashmere» amis des joueurs de foot et habitué des mondanités; mais il est sans doute mieux connu pour la fondation de «Mondo X», une communauté pour soigner les toxicomanes.

Chapitre VIII

On y conte de fantassins, de chevaliers ailés et de marins et de la mémoire perdue d'antiques batailles.

Ce chapitre sera consacré à une autre série de rencontres et d'expériences que l'on pourrait définir de type militaire. Trois épisodes méritent en particulier d'être racontés: tout d'abord le soixantième anniversaire de la bataille d'El Alamein; ensuite, votre voyage initiatique sur le porte-avions américain Enterprise, enfin, les récentes missions en Afghanistan, riches de personnages et de faits. El Alamein a représenté un moment de recueillement particulier.

D'abord, je dois encore faire amende honorable car j'avais opposé quelque résistance à la perspective de cette mission: mes journées milanaïses étaient très pleines et mon agenda complet; ce voyage, à première vue, pouvait sembler un gaspillage de ressources. A posteriori, ma présence dans ce lieu à l'occasion du soixantième anniversaire de la bataille m'a permis de vivre un des moments les plus émouvants de ma vie. Quand je suis entré dans le sanctuaire d'El Alamein, il y régnait une atmosphère tout à fait particulière: comme si des esprits flottaient, une fluidité de pensées qui rappelait la scène du film «*Les ailes du désir*» dans lequel l'ange protagoniste se rend à la Bibliothèque Publique et écoute les pensées des personnes présentes qui lui semblent des murmures. Voilà, j'ai eu, à ce moment, la sensation presque physique d'une symbiose avec la foule des esprits héroïques qui s'étaient sacrifiés, le tout enveloppé d'un très fort sentiment patriotique. Il y avait là les parents de ces valeureux soldats et les survivants. C'était le premier jour, celui des célé-

brations nationales; le lendemain, en présence du président de la République, Carlo Azeglio Ciampi, se déroula la commémoration internationale. La cérémonie rappelait le temps où, soixante ans avant, l'Europe était déchirée par une guerre entre nations appartenant à la même civilisation, au même monde. Aujourd'hui, quelques décennies plus tard, il y a l'Union Européenne. Les rescapés des deux camps se rencontraient, avec respect et honneur. Malheureusement, malgré mes sollicitations, il ne s'est pas encore passé la même chose au Campo della Gloria, cette partie du cimetière Maggiore de Milan où reposent les résistants tombés au combat. Personne en effet ne veut se souvenir des morts de la République Sociale Italienne, ensevelis au Campo dell'Onore, car, on ne veut pas admettre que nous avons vécu une véritable guerre civile. Mais, la guerre que se livraient dans le désert l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre, n'était-elle pas peut-être une guerre civile européenne?

Pourquoi la réconciliation, malgré la récente révision de José Luis Zapatero, a-t-elle été possible en Espagne, où la guerre civile a sans doute été encore plus ravageuse?

Il ne faut pas s'étonner: en Italie, il y a encore le communisme, sous des apparences trompeuses ou de façon évidente pour ceux qui veulent le refonder. N'oublions pas qu'un parti communiste a oscillé autour de trente pour cent des voix pendant plus de quarante ans. Pour revenir aux dunes d'El Alamein, je me suis ému devant la pierre tombale d'un jeune lieutenant milanais décoré de la médaille d'argent après sa mort. Il nous avait été indiqué par le prêtre de sa paroisse qui demandait une photo du maire de Milan pour le fils de ce héros. Je fus accueilli dans le sanctuaire par de grands applau-

dissements. Je cherchai à savoir pourquoi et je compris que pendant des décennies, ces soldats avaient été oubliés des institutions et finalement, ce jour-là, ils voyaient en moi une autorité qui venait leur rendre hommage. Ces soldats, ces officiers, ces personnes avaient sacrifié leur vie pour la patrie, dans une guerre qui avait été bien sûr perdue et qui avait été injustement voulue par une dictature dans laquelle plus personne ne se reconnaît. Pendant des décennies, ils avaient été des fantômes, considérés comme des fascistes, des revanchards, des laissés-pour-compte de la société, des personnes méprisables malgré l'héroïsme qu'ils avaient démontré en obéissant à un gouvernement par ailleurs légitime. Je compris ces applaudissements ainsi que la valeur et la profonde signification du choix d'être à El Alamein. Le ministre de la Défense Antonio Martino prononça un discours à mon avis inopportun, notant, devant les rescapés, la justesse de perdre une guerre injuste et le tort d'y avoir participé. Ce fut sans doute une gifle pour ces rescapés. Je pense bien qu'on ne peut pas tout glorifier mais il est impératif de rappeler au moins l'honneur, l'engagement moral, la souffrance, l'indicible capacité de souffrance de nos soldats.

Ce voyage, lors de la commémoration du sixantième anniversaire de la bataille, rendait aussi les honneurs, pour le dixième anniversaire de sa mort, à un concitoyen célèbre, Paolo Caccia Dominioni: personnalité diverse, architecte, combattant des deux guerres, agent secret. C'est lui qui construisit le sanctuaire à l'entrée duquel a été posée une plaque, inaugurée en présence de sa veuve, décédée quelques mois plus tard, et du ministre Martino.

Il y eut ensuite deux belles expositions de ses dessins au Pa-

lazzo Dugnani et au Stelline⁵¹. Revenant à la façon dont les Italiens ont combattu durant cette guerre, je me souviens de quelques pages d'*Alamein 1933-1962*, texte émouvant que j'ai cité quelques mois plus tard, à l'occasion du 4 novembre, dans la Salle des Colonnes du Palazzo Reale: on y comparait l'*humanitas* italienne avec les inflexibles règles allemandes. L'épisode rapportait l'histoire d'une reconnaissance nocturne effectuée par une patrouille mixte d'explorateurs allemands et italiens, commandée par un jeune lieutenant allemand. Ils s'étaient infiltrés au-delà des lignes ennemies pour contrôler d'éventuels accès vers nos tranchées. Le destin voulut que le lieutenant allemand sautât sur une mine. Bien que grièvement blessé, les règles de l'enrôlement empêchaient les membres de la patrouille d'aller le récupérer, parce qu'ils auraient soumis leurs collègues à des risques. Un sergent, allemand lui aussi, donna l'ordre péremptoire de rentrer à la base, abandonnant le lieutenant mourant. Nos soldats obéirent aux ordres et rentrèrent dans leurs quartiers. En rentrant à la tranchée advint un fait singulier: les nôtres ne pouvaient aller se coucher après ce qui venait de se passer. Sans appliquer les obligations militaires, ou plutôt en les interprétant à l'italienne, jusque-là, ils avaient respecté les consignes mais, n'étant plus en service, ils pouvaient se consacrer à une opération plus «personnelle». Ils sortirent de la tranchée, rampèrent jusqu'au grillage où était resté le jeune lieutenant agonisant, le récupérèrent et le traînèrent jusqu'à la base. Ils avaient risqué leur vie, mais ils avaient désormais la conscience tranquille.

Et ce n'était pas fini...

En effet. De retour au campement, ils allèrent dormir;

quelques heures plus tard, ils furent réveillés, en pleine nuit, par un colonel allemand. Ils s'attendaient sans doute à une réprimande; au contraire le grand officier enleva de sa poitrine sa Croix de fer et une autre médaille et les épingla sur celles des deux jeunes italiens. Ce fut une belle illustration du terme héroïsme. Pourquoi est-on héros? D'abord pour ses compagnons d'armes, pour un homme qui fait partie de son équipe, qui vit les mêmes souffrances. Pour ne pas trahir ce pacte, on ne l'abandonne pas.

C'est aussi un bel exemple d'improvisation italienne, par rapport à l'obsession allemande des règles qui empêchait de récupérer un de leurs officiers.

On peut faire plusieurs lectures de cet épisode: plus historique, plus passionnelle, plus sentimentale. Je me rappelle le magnifique film de Steven Spielberg «*Il faut sauver le soldat Ryan*». En réalité notre histoire s'est passée avant mais on pourrait bien en tirer un film.

Avant de rappeler d'autres épisodes de votre séjour à El Alamein et à Alexandrie, je voudrais souligner que Caccia Dominioni, au lendemain du 8 septembre 1943, devint un important représentant de la résistance milanaise. Bien que partant de positions monarchistes, il était profondément antifasciste et fut emprisonné à San Vittore⁵². Il n'avait jamais jugé positivement l'alliance avec l'Allemagne: il pensait que cette guerre et surtout certains comportements des Allemands étaient très arrogants. Dans son livre, il raconte par exemple comment Erwin Rommel décida de battre en retraite à El Alamein; et comment, en rompant le front, les Allemands laissèrent à pied des dizaines de milliers d'Italiens. Je crois

que Caccia Dominioni, en passant des décennies à chercher dans les dunes les restes de ses soldats, a voulu rendre hommage aux combattants, même s'ils étaient du mauvais côté. Le petit récit précédent suffit à démontrer que notre allié était sans doute parfois encombrant...

Effectivement, Caccia Dominioni était peut-être comme le comte Galeazzo Ciano⁵³, un de ces Italiens qui, par héritage historique, avait une sorte de méfiance à l'égard de l'allié allemand, du point de vue de l'appareil militaire et du point de vue des sommets politiques.

Une belle photo vous montre avec l'ancien sous-secrétaire à la Défense Filippo Berselli, à côté de la borne commémorative de l'avancée maximum sur Alexandrie. Sur la plaque est écrit: «La fortune fit défaut, pas la valeur».

Oui, c'est vrai, et ensuite, à la base militaire d'Al Bateen dans les Emirats Arabes Unis, j'ai revu le chef de cabinet du sous-secrétaire. Je crois que c'était un officier de l'Aéronautique militaire.

Toujours au cours des célébrations d'El Alamein, vous étiez à côté du président Ciampi à Quota 33⁵⁴. Huit parachutistes sautèrent et avec une rare précision atterrirent à quelques mètres à peine de la tribune des autorités.

Extraordinaires: ils se lancèrent de 2000 mètres ou peut-être plus, si bien qu'on distinguait à peine les avions. Ils utilisèrent des parachutes directionnels pour atterrir à moins de dix mètres de la tente qui recevait le président et les autorités. Le der-

nier à toucher le sol fut le commandant de la Brigade Folgore, le général Marco Bertolini, qui fit un atterrissage parfait et nous salua impeccablement au garde-à-vous. J'ai retrouvé un de ces parachutistes quelques années plus tard à Kaboul.

Pouvez-vous parler de votre soirée dans le port d'Alexandrie, à bord de l'unité de la marine militaire San Giusto?

Ce soir-là, je montai à bord du *San Giusto* où l'Etat Major de la Défense donnait une réception. Il y avait de très nombreux officiers supérieurs et les plus hauts représentants de la hiérarchie militaire, et bien sur le ministre Martino et le sous-secrétaire Berselli. Le dîner fut excellent, riche de produits gastronomiques italiens. Un général, ou un amiral, m'invita à une table à laquelle étaient assis les sommets des trois forces armées; il y avait donc les chefs de l'Etat Major avec lesquels nous étions arrivés dans l'avion de la présidence du Conseil depuis l'aéroport de Ciampino. Je crois qu'était présent aussi le commandant général de l'Arme des Carabiniers. Nombre d'entre eux avaient été à Milan au cours de leur carrière. Puis, il y en avait d'autres qui me voyaient à cette table et venaient me saluer. Au troisième général qui vint me présenter ses hommages, Martino observa gentiment: «D'accord, ça me fait plaisir qu'ils te saluent mais le ministre de la Défense, c'est moi, et toi... tu es le maire de Milan. On est à table, ils te saluent, toi et pas moi...». Alors, nous avons tous ri. Je précisai tout de suite que je n'avais aucune intention de devenir ministre de la Défense... au moins dans l'immédiat. Qui sait, peut-être dans une autre vie, étant donné ma passion pour les grades. A ce moment, le général Rolando Mosca Moschini que j'avais connu commandant en chef de la Garde des Finances et qui était alors chef de l'Etat

Major de la Défense, intervint avec *aplomb*: «Monsieur le ministre, vous devez savoir que notre maire est à moitié maire et à moitié général». Il avait compris mes sympathies pour la vie militaire et peut-être se rappelait-il que, pendant le voyage d'aller, j'avais battu tous les Etats Majors au jeu des allumettes tiré du film «*L'année dernière à Marienbad*» d'Alain Resnais. Les seuls qui sagement n'avaient pas relevé le défi étaient justement Mosca Moschini et Martino, après que j'eus mis en déroute les chefs de l'Armée, de la Marine, de l'Aéronautique et des Carabiniers.

Laissons le San Giusto et passons à l'Enterprise; des dimensions bien différentes, mais, sans aucun doute, l'expérience vaut la peine d'être rappelée.

Mes vingt-quatre heures à bord de l'*Enterprise* remontent à mai 2001. Je venais d'être réélu maire par un vote plébiscitaire. Je me suis donc accordé, grâce à la cordiale invitation de l'ambassade américaine à Rome, une sorte de voyage-cadeau en Méditerranée à bord de l'*Enterprise*. Nous sommes partis de l'aéroport de Linate avec un vol privé piloté par deux officiers américains de la Marine. Dans cette aventure, j'étais accompagné du maire-adjoint Riccardo De Corato et du journaliste Beppe Severgnini qui m'avait été présenté quelques temps auparavant par le grand journaliste Montanelli. Cela se passait d'ailleurs quelques mois après la mort de ce dernier le 22 juillet de cette même année 2001. J'éprouve une certaine admiration pour Severgnini qui s'est révélé être, ces dernières années, un observateur perspicace du monde anglo-saxon. Reprenant le voyage vers le porte-avions, nous sommes arrivés à Sigonella où nous ont accueillis deux officiers italiens de l'Aéronautique.

Quelques minutes plus tard, nous avons réembarqué à bord d'un bimoteur militaire américain et avons décollé vers une destination inconnue en Méditerranée. Nous nous dirigeons au Nord Est pendant à peu près une heure; nous allions donc vers la Sardaigne. L'expérience la plus difficile fut l'atterrissage sur le pont du porte-avions, avec un brusque freinage dû à l'accrochage violent. A ma descente d'avion, je ne me suis pas aperçu tout de suite que j'étais sur cet imposant bateau. Je fus immédiatement conduit à l'intérieur d'un édifice métallique et je montai une série d'escaliers qui m'amènèrent au carré des officiers où je trouvai un «adolescent», une personne, à première vue, très jeune. Il portait un blouson et ne présentait pas les signes distinctifs du grade de commandant: je ne l'ai donc pas reconnu. Je ne compris son importance que lorsqu'il me présenta ses collaborateurs les plus étroits, tous à l'air très jeune, le commandant de la formation aérienne, le commandant en second. Le commandant de l'*Enterprise* avait en effet 43 ans, il avait été lui aussi pilote de la Marine et autrefois, *top gun* de l'année. Au cours de cet accueil sympathique, où on m'expliqua comment fonctionnait le premier porte-avions nucléaire américain, Severgnini offrit au commandant son livre sur les américains; le commandant le dévora dans les heures qui suivirent et le lendemain, il en avait lu plus de la moitié. Après cette prise de contact, nous sommes montés sur la tourelle et le commandant m'a fait remarquer un petit coin à côté de la passerelle: une sorte de salle de gymnastique avec tous les équipements possibles. Nous sommes ensuite entrés dans le poste de commandement, où on me fit asseoir dans un fauteuil en cuir d'où je pus admirer un magnifique spectacle: le décollage d'une série de F-18, une vingtaine d'avions alignés en formation en notre honneur. Avec les F-18 Tomcat, il y avait les A-10 Intruder et

enfin deux avions à hélice. L'escadrille fit un passage rasant sur le pont pour saluer son hôte, c'est-à-dire le maire de Milan. Un instant, je me suis demandé si je n'étais pas sur le plateau d'un film. Heureusement Severgnini a pris des photos et pourra un jour témoigner...

A partir de ce moment, j'ai passé la journée avec eux et ils m'ont tout montré; par exemple, les salles à l'atmosphère feutrée avec la lumière ultraviolette et tous les écrans radar, où les systèmes électroniques permettent de suivre la route de tous les avions en Méditerranée. L'escadrille américaine accomplissait des vols sur la Tunisie et le porte-avions naviguait vers le sud à une vitesse de 25-30 nœuds, environ 60 kilomètres à l'heure, comme un gros bateau à moteur. Au cours du séjour, je fus impressionné par quelques aspects: par exemple, bien que suivant des règles précises, la diversité, physique et psychologique, pourrait-on dire, entre le bas des troupes, chargé des travaux de manœuvres (nettoyages, cantine) et les officiers. Ces derniers étaient effectivement comme nous les voyons dans les films: physique athlétique, regard vif, intelligent, déterminé, comportements très respectueux. Les autres, et je dois dire ici qu'il n'en est pas de même dans nos forces armées, appartenaient à ce que Marx définit finement *Lumpenproletariat*: ils étaient en surpoids, indolents dans leurs mouvements, peut-être un peu hébétés. Ils étaient entraînés à raisonner selon des procédures et des programmes; on ne pouvait attendre d'eux aucune improvisation. Les officiers et les sous-officiers appartiennent au contraire à une élite. Je ne sais pas si on peut en dire autant de l'armée américaine, mais, un de nos amis, le lieutenant du Régiment d'assaut de parachutistes, le Colonel Moschin, que nous appellerons Skif pour des raisons liées à l'anonymat, a pu travailler avec eux à différentes occasions, en

particulier à Mogadiscio en 1993, et nous a expliqué que les soldats américains agissent selon des procédures et, de temps en temps, commettent quelque «erreur». Je crois que c'est en cela que réside la plus grande différence entre eux et nous.

L'organisation de l'espace et des temps sur le porte-avions est un autre aspect qui m'a particulièrement intéressé. Il s'agit d'une structure technologique de pointe, à propulsion nucléaire. Environ huit mille hommes vivent dans cet espace, apparemment ordonné et parfait, et y prennent trois repas par jour.. Il y avait des chambrées, des cantines et des cuisines partout et le moindre centimètre carré est utilisé de façon très profitable. Tout semblait assez confortable malgré l'exiguïté et, d'après ce que j'ai pu ressentir, il n'y avait aucun sentiment de claustrophobie. Le soir même, après avoir dîné au carré des officiers, invités par le commandant, à la faveur de la nuit, nous sommes revenus sur le pont de décollage: on nous fit mettre un lourd blouson servant de lest pour se tenir à quelques mètres d'un jet au décollage. Je reçus en cadeau de la part d'un officier préposé aux départs, un clou de la catapulte que je conserve encore comme une amulette. Avant d'aller dormir, nous avons visité le pont inférieur, celui de la logistique, les hangars à avions; là, fut simulée une erreur d'appontage d'un avion qui, au lieu d'atterrir sur le pont, finissait à l'intérieur du bateau, provoquant un incendie et de graves dégâts. Nous avons assisté à une manœuvre au milieu de la fumée où intervenaient les équipes de secours. Je fus ensuite conduit à une cabine à quatre places qui m'avait été réservée pour moi tout seul. Je réussis à dormir à peu près, seulement grâce à des boules Quies, car toute la nuit, il y eut des décollages et des arrivées. En réalité, ils veillaient aussi sur nous. Le lendemain matin se déroula une épreuve de tir à la mitrailleuse. Le départ, où on me remit

le diplôme de pilote honoraire, fut vraiment impressionnant: si l'atterrissage est violent à cause de la décélération, le décollage est incroyable à cause de l'accélération. En effet, en l'espace de quelques dizaines de mètres, on passe de zéro à la vitesse de décollage qui est, je crois, de 297 km à l'heure.

L'expérience d'un sous-marin nucléaire vous manque. Il vous faudra essayer de nouveau à l'avenir en demandant au président George W. Bush de vous y inviter.

En revanche, j'ai effectué un vol en Macchi MB-339 et en F-16, grâce à notre Aéronautique militaire. Je dois, pour cela, remercier le général Giulio Mainini. Dans le premier, qui est un avion d'instruction, j'ai pu apprécier un vol rasant en août 2002. Nous sommes partis avec deux avions de chasse d'Istrana en direction des Trois Cimes de Lavaredo et de Cortina, zone endeuillée malheureusement par la tragédie du Cermis⁵⁵ et donc particulièrement sensible à ces vols militaires à basse altitude. Les évolutions à basse altitude dérangèrent les vacanciers et le Parquet de Belluno sur leur sollicitation, ouvrit une enquête sur l'affaire, mais le procès fut archivé car les tracés des radars confirmèrent que la manœuvre était dans les limites consenties. L'altimètre de l'avion ne devait pas être réglé de façon adéquate car j'avais pu nettement distinguer les vêtements des personnes au-dessous de nous. L'atterrissage du retour fut lui aussi enthousiasmant car nous fîmes, dans le style des pilotes de chasse, d'abord un vol rasant à la verticale de la base puis nous avons atterri. Le journal «L'Unità» me consacra un article de Carlo Brambilla intitulé: *Albertini comme Top Gun?* « Non, je n'étais pas dans cet avion en piqué ». On y lisait: « De cet avion, il sera sans doute descendu heureux comme un

enfant, affichant le même sourire que l'année dernière à sa descente du porte-avions américain. Il est fait comme ça: ne pouvant plus jouer avec des soldats de plomb, il se détend quelques heures en participant à «quelque chose de militaire». Et qui sait si le «petit garçon» qui est en lui n'a pas à un certain moment murmuré à l'oreille de son ami le général pilote: « On ne pourrait pas faire une autre descente en piqué? Allez!... Vroom! Super!» Je confirme que je n'étais pas à bord de cet avion en piqué mais le journaliste de «L'Unità» avait bien saisi mes pensées.

A Farnborough, au Salon international de l'Aéronautique, vous avez pu essayer le cockpit du prototype de l'avion instructeur qui remplacera le MB-339, le M-346, le premier avion italien à commande numérique, qui a permis à l'Italie de combler un retard technologique significatif. En général, grâce sa suprématie dans le domaine des hélicoptères, l'industrie aéronautique italienne se porte bien.

Autrefois, c'était la fleur à la boutonnière de l'industrie milanaise et lombarde: il suffit de penser à la concentration d'entreprises entre Milan et Varese. Elle a ensuite connu une baisse, mais aujourd'hui, il me semble qu'elle est en train de renaître: c'est le cas pour Agusta-Westland. Je dois dire qu'Aermacchi, grâce au travail de mon ami l'ingénieur Massimo Lucchesini, progresse aussi.

A deux reprises, en décembre 2005 et en mai 2006, l'Afghanistan a été la dernière expérience du précieux travail des forces armées italiennes dans le cadre des missions de paix et de reconstruction à l'étranger; le commandement était confié à un

milanais de l'International Security Assistance Force, l'ISAF VIII du général Mauro Del Vecchio, aujourd'hui sénateur du Parti Démocratique.

Quand le général Del Vecchio était parti en août 2005, je lui avais promis que j'irai le voir, mais je ne pensais pas à deux visites: la première à l'occasion du Noël aux troupes qui y étaient basées; la seconde, pour la livraison aventureuse aux autorités afghanes de quarante autobus et de dix compacteurs de déchets donnés respectivement par ATM et par AMSA. Del Vecchio a été le premier commandant italien d'une force internationale aussi importante, avec des détachements appartenant à 36 nations, et une très vaste zone d'action, presque deux tiers de l'Afghanistan. Le fait que le commandement du NRDC était en garnison justement dans notre ville était un motif supplémentaire de fierté. A leur départ, nous leur avons remis la bannière de Milan que nous retrouvâmes au siège du commandement de l'ISAF à Kaboul. Ce premier voyage fut particulièrement intéressant parce que j'ai pu mieux connaître le chef de l'Etat Major de la Défense, l'amiral Giampaolo Di Paola. Je pus fréquenter un officier à la personnalité très brillante, bien préparé pour les situations internationales, extrêmement respecté des hiérarchies militaires des autres nations de l'OTAN. Il sait alterner les chiffres du budget de la Défense et des armements et une extraordinaire humanité et capacité de communiquer. Grâce à lui, j'ai pu «piloter» le C-130 depuis la base d'Al Bateen dans les Emirats jusqu'à Kaboul: une autre pièce à ma collection personnelle d'émotions de «grand enfant». Cette expérience me permet de remarquer encore une fois le sérieux professionnel de tout notre personnel militaire, des pilotes, des techniciens, et aussi, des militaires de la troupe, des volontaires,

des sous-officiers, des réservistes, des officiers de carrière... Nos forces armées ont accompli ces dernières années d'énormes progrès. Et pour en revenir à la comparaison avec nos meilleurs alliés, les Etats-Unis, j'ai vu, chez les nôtres, des visages en même temps humains et professionnels. J'ai noté le sens du devoir, l'intelligence, la flexibilité dans des contextes variés, de délicates opérations de routine et des interventions plus insidieuses. Il y avait moins de procédures et davantage d'esprit d'observation. Nos modèles sont en train de s'aligner sur ceux de l'élite. Je crois qu'à travers cet engagement, comme le fit Cavour en envoyant 15.000 hommes en Crimée, nous sommes de nouveau respectés au niveau international. A Kaboul, Del Vecchio a réussi à démontrer non seulement son aptitude au commandement mais aussi de remarquables qualités diplomatiques et politiques. Et j'ai plaisir à rappeler ici quelques officiers de son entourage comme le commandant de la brigade alpine «Taurinense», Claudio Graziano et deux généraux «milanais» Giordano et Li Gobbi.

Ces qualités humaines et professionnelles des militaires italiens furent confirmées par tous les interlocuteurs civils afghans: du président Karzaï au vice président Massoud, de l'ex-roi et père de la patrie, feu Zahir Shah à son neveu Mustapha Zahir, qui eut un rôle très important dans la libération de notre concitoyenne Clementina Canton⁵⁶.

En remerciement de la libération de Clementina, je remis au prince l'«Ambrogino d'oro» en mai 2006. Pour démontrer l'importance de l'engagement des Italiens à Kaboul, à notre retour, nous avons organisé une grande parade sur la Piazza Duomo, le 12 mai 2006. Ce fut aussi la dernière apparition

publique du ministre Martino, qui, en cette circonstance, reconnut le très précieux travail de nos militaires dans le monde au cours des cinq années précédentes et la solidarité que Milan, ville laïque et opposée à la facile démagogie, a toujours voulu offrir au sacrifice journalier de nos forces armées. Je fus rempli d'orgueil, me trouvant ces dernières années, dans une Italie qui parfois a perdu le sens de son rang et la conscience de sa stature internationale.

A part les déchaînements démesurés à l'occasion des championnats du monde de football. Vous avez fait allusion à la remise des quarante autobus et des dix compacteurs de déchets survenue au début de mai 2006: ce fut une véritable odyssée.

Eh bien, oui! En promettant ces équipements aux autorités civiles du ministère des Transports et de la ville de Kaboul, nous avons imaginé une opération simple. Une fois obtenue la généreuse cession des véhicules de la part de nos deux sociétés de services ATM et AMSA, nous pensions que tout était pratiquement fait. En réalité, pour différentes raisons, un retard de deux mois s'accumula: conditions climatiques adverses en mer, grève des travailleurs du port pakistanais de Karachi, attentat des terroristes islamiques, toujours à Karachi, qui causa plus de cinquante morts. Mais l'entreprise n'était pas encore terminée: un groupe de chauffeurs afghans conduisirent les moyens de transport, remontant sur environ 1300 km sur des routes à la limite de la praticabilité, à certains endroits des sentiers, qui grimpent sur le col mythique du Khyber. Je suis arrivé à Kaboul la veille de la livraison prévue, quand les autobus étaient désormais à quatre-vingt kilomètres de la capitale. Le jeu semblait fait mais la nuit avant la cérémonie, un pont s'effondra en par-

tie. Alors, avec l'ambassadeur d'Italie Francesco Ettore Sequi et son escorte, nous avons décidé d'aller à leur rencontre sur des chemins de terre: ce convoi de couleur orange à l'arrêt dans une gorge afghane fut une vision incomparable. Je dus discuter avec le chef des chauffeurs afghans qui était épuisé de fatigue. Nous leur avons redit notre confiance en eux et après leur avoir parlé, les chauffeurs se sont transformés en hommes du génie et, toute la nuit, avec leurs mains et des moyens de fortune, ils ont comblé avec de la terre l'éboulement qui avait endommagé le pont. Le lendemain, les autobus entraient à Kaboul. Quel témoignage d'endurance et quelle habileté ont démontré ces chauffeurs!

Concluons ce chapitre en racontant l'importance de la présence civile; en plus de la diplomatie, il y a à Kaboul des personnes qui méritent d'être rappelées, dans le domaine de la coopération internationale.

L'ambassadeur à Kaboul Sequi est sans aucun doute un de nos jeunes diplomates les mieux préparés. Il y a aussi la coopération civile et dans ce contexte, deux de nos compatriotes doivent être cités: Alberto Cairo et Gino Strada⁵⁷. Il s'agit de deux personnalités différentes, de deux histoires différentes, et de deux réalités différentes. Le docteur Cairo, à la silhouette mince et à la mise modeste, pendant seize années silencieuses mais aussi efficaces que généreuses, a fait des miracles avec son laboratoire de Kaboul: 73.000 personnes y ont reçu un membre artificiel ou même deux, des jambes et des bras. Ils ont eu ainsi la possibilité de survivre aux souffrances indescriptibles de la guerre et à des situations dramatiques: de la pauvreté aux inconcevables conditions hygiéniques et sanitaires. Cairo donne

l'impression de s'être usé, comme l'étaient autrefois les mystiques qui jeûnaient et vivaient avec les délaissés. Cependant, à cette dimension, il a su associer le génie du technicien, trouvant chaque fois des solutions de reconstruction et de réhabilitation différentes. C'est aussi un bon manager, très pratique et excellent organisateur. A ma première question: « De quoi avez-vous besoin? », sa réponse fut: « Envoyez-nous des chaussures ». Une condition pour pouvoir travailler dans ses ateliers est d'être infirme, ou mieux une personne redevenue normale grâce aux soins reçus dans ces structures. Il crée ainsi un phénomène indirect d'émulation. Or, tout cela se passe dans la simplicité, sans clameur, si bien qu'en Italie, peu le savent à part ceux qui fréquentent la Croix Rouge mais, je le répète, ce splendide travail est peu connu. C'est aussi pour cette raison, qu'à mon retour, j'ai tenu à lui remettre l'« Ambrogino ».

Le cas de Gino Strada est différent: c'est une sorte de star médiatique associé à toutes les guerres. Dans l'imaginaire collectif, Emergency a d'excellents médecins de guerre et une série d'hôpitaux dans les zones de crise. J'admire sa grande qualité de marketing: en médiatisant les images des horreurs de la guerre, il arrive à recueillir des fonds. Il m'a parlé d'environ huit millions de dollars. J'aime bien aussi comparer les deux rencontres. Avec Cairo, très informelle: il se présente, demande où est le maire car il ne me connaissait pas. Dès que je me présente, il devient très cordial, m'accompagne et en quelques minutes m'explique le fonctionnement de ses ateliers. Nous nous saluons sans ostentation et avec sobriété. Chez lui, on voit le caractère concret et l'authenticité de l'homme. Dans le cas de Strada, lorsque nous sommes arrivés pour lui porter l'hommage de la ville de Milan, à son hôpital, ses assistants vinrent à nos devants en nous expliquant avec une indifférence affectée que

«Gino était en train de faire une importante opération». Je dis qu'il n'était absolument pas dans mon intention de déranger et que je repasserais à un autre moment. Ils comprirent qu'il valait peut-être mieux me faire visiter l'hôpital. Un assistant de Strada demanda ensuite à des militaires s'il leur était possible de leur donner un coup de main pour une centrale électrique, mais il ajouta qu'il ne fallait pas faire de publicité sur cette réparation car ils étaient par principe opposés aux militaires, aux uniformes, aux armes. Lorsque nous sommes entrés dans la salle d'opération, Strada était en train de suturer un enfant dans des conditions objectivement difficiles; il laissa le patient dans les mains d'un de ses assistants, enleva ses gants, me salua et s'alluma une cigarette. Il m'expliqua qu'Emergency avait effectué un million de traitements à l'hôpital de Kaboul, dont les dimensions ne me semblaient pas véritablement à la hauteur. Mais peut-être dans ce nombre fallait-il inclure aussi la distribution de médicaments de la part du dispensaire médical. Les résultats d'une analyse comparative entre les données de guérison de l'hôpital d'Emergency à Kaboul et celles de certains hôpitaux américains spécialisés dans la chirurgie d'urgence furent éloquentes. Eh bien, Strada affirme que les niveaux des américains sont effectivement un peu meilleurs mais qu'ils soutiennent parfaitement la comparaison. Je fus un peu surpris de cet excès, mais je ne voulus cependant pas le contredire, par gentillesse à son égard. Il me demanda la date des futures élections en Italie et, bien que fréquentant assidûment notre ville, il fit semblant de ne pas savoir qui étaient les candidats à la mairie de Milan et m'invita à ne pas voter Moratti et à m'abstenir de faire campagne électorale parce que, dit-il, moi comme lui étions membres de la société civile.

Nous devons cependant reconnaître que Strada lui aussi contribue au prestige de la bannière de Milan même s'il est peut-être un peu démagogue et tendancieux. Il soutient aussi que les organisations américaines et anglaises non gouvernementales qui opèrent en Afghanistan travaillent en réalité pour les services secrets. Si cela était, ça ne devrait pas rester sous silence?

Oui, c'est encore une curiosité. Cette fois aussi j'ai appris quelque chose que je ne savais pas. J'ai toutefois su qu'Emergency ne travaille plus en Afghanistan: accusée de connivence avec les talibans du gouvernement de Karzaï, l'organisation a quitté le pays.

⁵¹ Palazzo Reale, Palazzo Dugnani et la Fondation Stelline sont des lieux de culture à Milan.

⁵² San Vittore est la principale prison de Milan.

⁵³ Le comte Galeazzo Ciano (1903-1944). Diplomate et homme politique, il épousa Edda Mussolini, la fille du Duce. Personnage controversé, il est considéré par certains comme un «snob», par d'autres comme un homme cruel, par d'autres encore comme un traître, certains pensent enfin qu'il fut le seul capable de combattre la dangereuse alliance Italie/Allemagne. Il mourut fusillé.

⁵⁴ Quota 33. Monument aux morts de la bataille de El Alamein, où reposent 5200 soldats italiens. Ce grand sanctuaire militaire se trouve à une centaine de kilomètres de la ville d'Alexandrie en Egypte sur la route côtière.

⁵⁵ Tragédie du Cermis. Le 3 février 1998, un avion militaire américain en vol d'entraînement, trancha les câbles du téléphérique de Cermis dans la vallée de Fiemme. L'accident causa 20 morts.

⁵⁶ Clementina Cantoni. Bénévole de l'organisation humanitaire «Care International», pendant trois ans en Afghanistan, elle fut kidnappée en 2005 par un groupe illégal dans le centre de Kaboul puis libérée après 24 jours de captivité.

⁵⁷ Gino Strada est le fondateur de l'ONG «Emergency» qui s'occupe de plusieurs hôpitaux en Afghanistan.

Chapitre IX

On y conte de grands architectes, nouveaux alchimistes de la ville et de potentiels immeubles parfaits.

Ce dernier chapitre voudrait inviter à une réflexion, peut-être ambitieuse, sur les lieux de travail des maires, les villes, ainsi que sur le rôle des grands architectes d'aujourd'hui et d'autrefois, de laisser des témoignages importants sur le territoire. Il n'est sans doute pas mal de commencer par Sir Norman Foster.

J'avoue que j'ai beaucoup d'admiration pour Sir Norman Foster, et pas seulement parce que c'est celui des grands architectes vivants que j'ai le mieux connu; je l'ai rencontré plusieurs fois et j'ai pu bavarder assez longuement avec lui dans son incroyable cabinet Foster and Partners donnant sur la Tamise. Au cours des temps, j'ai visité beaucoup de villes dans le monde et d'innombrables œuvres architecturales. Par ses caractéristiques stylistiques, le travail de Foster correspond à mes goûts personnels: c'est celui que je préfère par son charme intellectuel, par la qualité de ses réalisations. Pour citer quelques exemples que j'ai eu la possibilité de connaître de façon plus approfondie, il y a le nouveau siège de la mairie de Londres, le Reichstag de Berlin, l'aéroport de Pékin. Je regrette qu'il n'ait pas pu s'exprimer de manière plus significative à Milan, mis à part l'important projet urbain de Santa Giulia.

Il y a aussi Daniel Libeskind qui, sur le plan architectural est peut-être encore plus audacieux; et pourtant, avant de le connaître, ses oeuvres ne m'avaient pas particulièrement attiré. A posteriori, j'ai pu m'entretenir avec lui à New York l'année

dernière, dans son cabinet et aussi à un dîner de gala en son honneur. En le côtoyant et en conversant avec lui, j'ai compris la sensibilité dérivant de sa vie, une magnifique histoire humaine et professionnelle. Pensons à ce jeune juif polonais quittant son pays natal, avec ses parents, à cause de la tyrannie communiste qui a suivi les persécutions nazies; les unes aussi tragiques que les autres, même si apparemment moins cruelles que les camps de concentration. La famille Libeskind émigre aux Etats-Unis, qui lui assurent, comme à tant d'autres, une voie de liberté et de succès. Libeskind me raconta son arrivée dans le port de New York, enfant, lorsqu'il vit la statue de la liberté. Cinquante ans plus tard, ce même enfant, devenu un homme de succès, gagne le concours international pour la construction de la Freedom Tower sur le site qui fut celui des Tours Jumelles. Dans son histoire d'homme et d'architecte, il y a toute la synthèse, toute l'empreinte de la civilisation américaine, le pays des grandes opportunités. Il y a aussi la subtile revanche d'un homme venu de loin, ayant fui les persécutions et aujourd'hui parfaitement intégré qui reconstruit (ou devrait reconstruire) ce qui a été détruit par les fondamentalistes islamiques. Je crois que, de temps en temps, la main du destin agit sur les choses. Il aura également l'occasion d'exprimer le meilleur de lui-même, dans l'aire du pôle intérieur de la Foire de Milan avec le projet Citylife. Dans ces quelques mètres carrés, pas plus de 255.000, je crois, il y aura son gratte-ciel, à côté de celui d'une autre visionnaire, l'irakienne naturalisée anglaise, Zaha Hadid. Enfin, il y a le travail du japonais Arata Isozaki. Ce projet multiple et varié, qui place Milan sur la scène de l'architecture internationale, devrait faire taire tous ceux qui parlent du minimalisme et du provincialisme de notre ville. J'ai pu étudier ce projet harmonieux, malgré les cultures différentes

des trois grands architectes: il n'y aura donc pas trois tours de Babel parlant des langues différentes.

A Milan ont travaillé les architectes Massimiliano Fuksas et Mario Botta.

Dans les quelques kilomètres carrés de Milan (182, le septième de Rome), nous avons les grandes signatures de la civilisation mondiale. Tel est le résultat obtenu par un maire - syndic, quelqu'un qui a voulu rester les pieds sur terre. Je ne sais pas si cela est dû au hasard ou à la chance. Mais Napoléon aussi était très indulgent envers les généraux alliant la chance au courage.

Nous avons déjà parlé d'architecture et de politique dans le cas du palais du CELAP de Shanghai et du Reichstag de Berlin et même, à la limite, en faisant allusion à la basilique Saint Pierre ou aux monuments commémoratifs de Washington. Peut-on revenir sur cet intéressant concept? Vous tendez souvent à associer le thème de l'idéal et de la valeur avec le gouvernement de la ville et, de façon plus générale, avec le côté noble, civil, de la politique.

En histoire de l'art, davantage que pour toutes les autres formes d'expression, l'architecture exige plus. Je m'explique: pour peindre un tableau, il faut un peintre, mais pour construire Saint Pierre, il a fallu et Michel-Ange et le pape. Je crois que c'est du dialogue entre art et pouvoir que naissent les œuvres les plus impressionnantes. Il faut aussi ajouter, qu'à la différence d'autres formes d'art, on peut voir l'architecture et en jouir de façon immédiate. Tout le monde peut l'apprécier, même les personnes qui ne mettent pas les pieds dans un musée mais marchent tout simplement dans la rue.

Toutes les grandes démocraties, par exemple les Etats-Unis mais aussi la France de Mitterand avec la Très Grande Bibliothèque ou la Pyramide du Louvre, se sont servies d'une architecture «didactique», pour toute la population. Mais, les grandes dictatures ont fait de même: il suffit de penser aux «dents» de Staline, toutes les tours disséminées à Moscou.

Il en a été pareillement pour l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie, même s'il est resté bien peu de choses de l'architecture de cette dernière. De toute façon, uniquement dans l'architecture, la planification idéologique a un rôle dominant, en bien ou en mal. L'espace physique étant réalisé, c'est la pensée qui transforme ou tend à transformer l'homme.

En ce qui concerne le peu de choses qui sont restées à Berlin, vae victis. En juin 1998, il y eut justement une mission dans la ville allemande au cours de laquelle on put observer les progrès des travaux de l'Alexanderplatz de Renzo Piano, ainsi que les ruines de l'ambassade italienne, don d'Hitler à Mussolini, avant la récente restauration. Pendant plus de cinquante ans, l'édifice était resté une ruine symbolisant la fin de la Seconde Guerre mondiale et de cette alliance fautive, et elle portait les signes et les blessures de l'entrée soviétique en avril 1945. L'ambassade italienne se trouvait à côté de l'ambassade du Japon, aussi majestueuse, car, dans les projets, assez simplistes, d'Albert Speer, architecte du Führer, à la fin de la guerre, seules trois grandes puissances auraient survécu.

Speer est la seule personnalité nazie qui ait su conserver une forte dignité et maintenir intact l'ascendant de son œuvre d'architecte. Dans son dialogue avec Hitler, on peut observer un rapport très particulier, nous inspirant de ce que nous avons

dit précédemment sur la possibilité des institutions politiques de s'exprimer à travers l'architecture. Comme dans le cas de Staline à Moscou, il aurait dû se passer la même chose à Berlin avec la coupole millénaire. La seule chose qui était restée debout après les championnats mondiaux de football était le stade olympique de 1936. Revenant à l'ambassade, j'ai pu la revoir, parfaitement restaurée en 2003 et ayant retrouvée ses fonctions, Berlin étant redevenue capitale. Comme dans le cas du Reichstag, c'est la démonstration que la guerre civile européenne est définitivement terminée, que l'Europe est en train de renaître, en s'élargissant même, et que l'on peut regarder l'avenir avec confiance. J'ai été très heureux de revoir notre ambassade dans cet état quand nous avons organisé le *road show* pour la réouverture de la Scala⁵⁸. La seule chose qui m'ait laissé un peu perplexe a été l'élimination totale du moindre signe distinctif du régime fasciste, une destruction des éléments dont certains retiennent qu'ils rappelaient trop les années Quarante. On aurait pu trouver mille manières: un rideau de scène, des portes, un enduit à la craie qui eût caché ces symboles à la vue des yeux sensibles. On a opté, au contraire, pour une solution radicale, typiquement italienne. La disparition totale: le contraire de ce qu'a fait Foster avec les vitrines en verre au Reichstag, qui racontent l'histoire, le bien et le mal, de l'Allemagne et de l'Europe du XXe siècle. Je pense qu'on ne doit pas faire étalage de ces témoignages mais qu'il faut les conserver avec rigueur. Lorsqu'on pose sur les choses le regard de l'histoire et la volonté de la mémoire, il faut s'abstenir d'être partisan d'une guerre civile, désormais, souhaitons-le, terminée. Pendant neuf ans, quand je me rendais au Campo dell'Onore, celui des combattants de Salò, de la République Sociale Italienne, je n'ai jamais été accompagné d'un membre de l'ANPI, l'association

des partisans. Or, on ne peut pas, soixante ans plus tard, maintenir intacts la douleur et la haine d'alors. Certaines choses appartiennent aujourd'hui à l'histoire. Il est dommageable de les effacer. D'ailleurs, cette suppression «démocratique» est souvent faite de façon plus totalitaire que dans les pires régimes dictatoriaux.

En outre, à Moscou, les monuments soviétiques n'ont pas subi ce traitement.

Prenons par exemple le mausolée de Lénine ou d'autres vestiges de l'Union Soviétique: ils nous aident à mieux comprendre. «Ceux qui ne connaissent pas leur passé, sont condamnés à répéter leurs erreurs », dirait Santayana.

A Milan aussi, avec le nouveau siècle, le nouveau millénaire, il s'est passé quelque chose de semblable. La ville industrielle avec ses bastions et ses usines a été transformée en centre de services.

Oui, mais l'histoire a été conservée comme dans le cas de la Bicocca des Arcimboldi, ou de la cheminée, ou de l'ancien siège social de Pirelli. A la Bicocca, un des plus beaux édifices d'architecture moderne que j'aie jamais vu, est ce siège social: un intérieur post-industriel avec des jeux d'acier et de verre, d'une beauté majestueuse. On ne peut pas effacer le passé industriel même s'il pouvait représenter les «patrons». Il faut le valoriser et l'enchâsser dans la modernité. Il en sera de même pour le pôle intérieur de la Foire qui sera reconstruit mais où seront sauvées les deux petites constructions de Gio Ponti⁵⁹.

Un récent débat typiquement «autarcique» a mis en évidence

la nécessité de faire travailler davantage les jeunes architectes italiens plutôt que les grands architectes étrangers. Qu'en pensez-vous?

Maintenant que la première phase est passée, sans tomber dans le régionalisme et par manque de références prestigieuses, je pense que le moment est venu de recourir à de jeunes architectes italiens à condition qu'ils proposent des solutions concurrentielles. Cependant, il ne faut pas faire ces choix en fonction de schémas protectionnistes. Il en est de même des capitaux: c'est un bien que, dans les grands travaux de réhabilitation, il y ait des capitaux italiens et étrangers.

A Milan aussi, il y a de grandes réalisations ou des projets consacrés aux actions sociales. Satisfactions ou regrets?

Une chose après l'autre. Quelques traces indélébiles ont été laissées. Il y a surtout le Théâtre des Arcimboldi qui me plaît encore, malgré les désaccords de certains. Le projet de César Pelli de la Citadelle de la Mode à Garibaldi-Repubblica est lui aussi très beau. Le problème des réalisations destinées à des attributions sociales ou culturelles réside essentiellement dans la récolte de fonds et dans leur gestion, qui retombe sur le public. C'est aussi le cas de la Cité des Cultures de David Chipperfield dans l'ancienne usine Ansaldo ou de la Bibliothèque Européenne à Porta Vittoria, projetée par Bob Wilson. Le cas de Renzo Piano est différent: il s'agit de la récupération planifiée du vieux quartier populaire de Ponte Lambro. Il y a travaillé, il y travaille encore mais il en a un peu assez. Je crois que cela dépend des difficultés rencontrées pour convaincre les familles à déménager: nous ne sommes pas en Chine où, pour construire une digue, on déporte des millions d'habitants.

Pour conclure: existe-t-il un immeuble parfait ou perfectible?

A part Milan... où dans mon «tour de garde» j'ai laissé la trace d'une ville régénérée: du post-industriel au néo-urbain, j'aime à imaginer un autre immeuble perfectible, avec toutes ses difficultés, c'est Jérusalem. A quelques mètres les uns des autres, les rabbins qui lisent la Bible, les marchands arabes avec le folklore levantin des *souks* où l'on vend des étoffes aux couleurs criardes, des objets d'artisanat, des épices aux parfums typiques et les pèlerins provenant du monde entier. Les sentinelles de la prière sur les murs de la vieille ville. Un immeuble difficile, avec des millions d'histoires et de tensions, mais un laboratoire d'espoir pour un avenir de paix entre les peuples.

⁵⁸ Voir note 51.

⁵⁹ Gio Ponti (18 novembre 1891 - 16 septembre 1979). Important architecte et designer italien.

Un vrai chef *

C'est avec grand et sincère plaisir que j'évoque ici la figure de Raymond Barre. Il ne s'agit pas, pour moi, de répéter certains poncifs, par ailleurs tout à fait justifiés: économiste de renommée internationale, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, responsable des affaires économiques et financières au sein de la Communauté européenne, Premier Ministre de la République française... pour ne citer que quelques-unes des charges assumées par ce grand personnage de l'histoire politique des dernières décennies qui a été également l'un des pères de l'Europe.

D'autres ont évoqué ce brillant représentant de la culture européenne beaucoup mieux que je ne saurais le faire.

Je tiens en revanche à dire ici quelques mots de l'homme et de l'ami, du collègue et maire d'une ville jumelée avec Milan. C'est justement dans le cadre de ces fonctions de maire qui nous unissaient, que j'ai pu apprécier ses grandes capacités, son attention et sa courtoisie extraordinaires, mais aussi son savoir-faire. J'ai été frappé par sa clairvoyance, son élégance, sa cordialité, sa culture et la pondération de ses jugements.

C'est lui qui m'avait suggéré ces lettres que j'ai adressées à plusieurs reprises à mes concitoyens milanais. Il tenait énormément à ce rapport unique qui lie le maire à sa ville à travers une communication directe, soit pour solliciter un avis, soit pour illustrer un bilan. J'ai moi-même réalisé cette démarche sur nos problèmes de pollution dus à la circulation automobile, sur la rénovation du théâtre de La Scala ou encore sur la sécurité. A l'occasion de nos conversations, nous avons parlé

du décalage entre les responsabilités conférées au maire par les citoyens, et notre pouvoir réel. Nous avons évoqué ensemble les situations les plus variées auxquelles un maire se trouve confronté. Et ses conseils m'ont été vraiment précieux.

Aujourd'hui, ma mémoire conserve de Raymond Barre l'image d'un homme d'une grande sérénité et d'un grand équilibre intérieur. Ce qui lui donnait une lucidité exceptionnelle sans jamais que dans ses jugements on ne ressente la moindre trace d'orgueil.

Au fond, il me semble un modèle de vrai chef qui doit rester une référence pour son équipe et dont l'honnêteté est incontestable.

Pour moi, Raymond Barre a toujours eu la force d'une conscience faite de rigueur morale et d'équilibre. Une conscience d'une solidité inébranlable.

Gabriele Albertini

Député européen et ancien maire de Milan

* Article publié dans «Lyon Mag», *Raymond Barre, 30 personnalités témoignent*, hors-série, septembre 2007, p. 32.

Index des noms

- Abdallah II, Roi de Jordanie 11, 119, 121-124
Abraham, Murray 113
Abu Mazen (Mahmud Abbas) 11, 127-128, 132
Ahmadinejad, Mahmoud 101
Albertini, James 76-77
Albertini, Joseph 76-77
Alessandrello, Rosario 82-83
Alexandre le Grand 35
Alvarez del Manzano, José María 37
Andreotti, Giulio 53, 63n
Andrew, duc d'York, prince 92-93
Arafat, Yasser 127, 129
Aragona, Giancarlo 80-81, 117
Aristote 145
Augustin, saint 145, 147, 149
Avogadro, Raniero 154
Aznar, José María 101
Barak, Ehud 127
Barre, Raymond 50-51, 60-62, 125, 191-192
Bartholomew, Reginald 110
Beethoven, Ludwig van 133
Benoît XVI, pape 138, 154-155
Berija, Lavrentij Pavlovic 80
Berlusconi, Silvio 9, 25, 79, 86, 91, 100, 103, 115-117, 118n, 146, 151
Bernheim, Antoine 49, 54-56
Berselli, Filippo 168-169
Bertolini, Marco 169
Blair, Tony (Anthony) 36, 99-102
Bloomberg, Michael 114-115
Blum, Léon 20, 39n
Boccace, Jean 73
Borges, Jorge Luis 145
Bossi, Umberto 151
Botta, Mario 185
Brambilla, Carlo 174
Bush, George W. jr. 79, 101, 103, 107, 110, 113, 116-118, 174
Bush, George W. sr. 104, 107, 109, 111-112
Caccia Dominioni, Paolo 165, 167-168
Cairo, Alberto 179-180
Cantoni, Clementina 177, 182n
Carmagnola (alias Francesco Bus-
sone) 79
Casini, Pier Ferdinando 134, 140n
Castro, Fidel 152
Cattaneo, Carlo 16, 39n
Chipperfield, David 189
Chirac, Jacques 53
Chrétien, Jean 34-36
Churchill, Winston 32, 101
Ciampi, Carlo Azeglio 23, 164, 168
Ciano, Galeazzo 168, 182n

- Cingoli, Janiki 11
 Clinton, Bill (William Jefferson) 12, 17-18, 21-22, 24, 33, 101, 104-107, 111-112, 124
 Clinton, Hillary 17, 107
 Cofferrati, Sergio 84, 88n
 Colbert, Jean-Baptiste 57, 63n
 Craxi, Bettino 113, 118n
 Cuccia, Enrico 55, 63n
 D'Alema, Massimo 78
 Daley, Richard 17
 Dambruoso, Stefano 125, 139n
 Dante Alighieri 73
 Davis Reagan, Nancy 111
 De Benedetti, Carlo 107, 118n
 De Corato, Riccardo 70, 74-75, 170
 De Gaulle, Charles 152
 De Niro, Robert 48
 Del Vecchio, Mauro 176-177
 Della Casa, Giovanni, monseigneur 145, 161n
 Di Paola, Giampaolo 176
 Diepgen, Eberhard 37
 Eligio, père (Antonio Gelmini) 45, 158, 161n
 Élisabeth II, Reine d'Angleterre 89-92, 116, 118
 Eltsine, Boris 74
 Érostrate 49
 Evangelisti, Franco 53, 63n
 Falcone, Giovanni 43, 63n
 Faysal, Roi de Jordanie 123
 Ferrari, Antonio 120, 124
 Fiano, Emanuele 131
 Fini, Gianfranco 134, 140n
 Ford, Henry 116
 Formigoni, Roberto 91
 Foster, Norman 52, 93, 97-98, 183, 187
 Frédéric II, Roi de Prusse 72
 Fuksas, Massimiliano 185
 Gadonneix, Pierre 58
 Gergiev, Valery 85
 Germana, sœur 150
 Giordano, Sergio 177
 Giuliani, Rudolph 36, 41-44, 46-49, 51-52, 114-115
 Godard, Jean-Luc 74
 Goethe, Johann Wolfgang von 133
 Gorbatchev, Mikhail 74, 108
 Gordon, Charles George 94
 Gore, Al 33-34
 Gramsci, Antonio 41, 63n
 Graziano, Claudio 177
 Grouchy, Emmanuel 117
 Hadid, Zaha 184
 Hadley, Stephen 103, 113
 Hammad, Nemer 128
 Hart, Gary 105
 Hazan, Avraham 138
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich 34, 133
 Henkel, Hans-Olaf 15
 Henri VIII, Roi d'Angleterre 159
 Héraclite 9
 Hitler, Adolf 186
 Ho Chi Minh 75
 Hulдай, Ron 130-131, 134
 Hussein, Roi de Jordanie 119
 Hussein, Saddam 110
 Hyde, Henry 22, 104
 Ignace de Loyola, saint 43, 159
 Isozaki, Arata 184
 Ivanov, Igor 81
 Jean-Baptiste, saint 79, 125
 Jean-Paul II, pape 108, 141-142, 144, 148

- Jedrkiewicz, Stefano 121
 Juan d'Autriche, don, prince 160
 Jules César 55, 103, 106
 Karzai, Hamid 177, 182
 Katsav, Moshe 11, 131, 138-139
 Kelling, George 44
 Khrouchtchev, Nikita 86
 Kipling, Rudyard 54
 Kitchener, Horatio Herbert 94
 Kohl, Helmut 12, 15-19, 21-24, 124
 LaGuardia, Fiorello 36, 47
 Laurence d'Arabie (Thomas Edward Lawrence) 12, 123
 Le Carré, John 80
 Lê Kha Phieu 75
 Ledeen, Michael 103, 113-114, 118n
 Lénine, Nikolaj (Vladimir Ilich Uljanov) 41, 44, 75-76, 78, 80-81, 188
 Léonard de Vinci 17, 91
 Letta, Enrico 89, 102n
 Letta, Gianni 82, 88n
 Lewinsky, Monica 104
 Li Gobbi, Alberto 177
 Li Zhaoxing 71
 Libeskind, Daniel 183-184
 Livingstone, Ken 92-93, 96-98
 Lucchesini, Massimo 175
 Luzhkov, Youri 86
 Machiavel, Niccolò 113
 Mainini, Giulio 174
 Major, John 99-100
 Manzoni, Alessandro 155, 161n
 Mao Zedong 66
 Maranghi, Vincenzo 55-56, 63n
 Marino, Tommaso 91
 Martini, Carlo Maria, cardinal 11-13, 14n, 43, 78, 126, 129, 142, 145-146, 149-152, 154-155
 Martino, Antonio 165, 169-170, 178
 Marx, Karl 69, 172
 Massoud, Ahmad Zia 177
 Mazzi, Antonio 45
 McGovern, George 104
 Merkel, Angela 24
 Metzger, Yona 137-138
 Michel-Ange Buonarroti 185
 Mitterrand, François 186
 Montanelli, Indro 9, 14n, 93, 113-114, 124, 148, 170
 Montgomery, Bernard Law 94
 Moratti, Letizia 86, 96, 119, 124, 181
 Moro, Aldo 113
 Mosca Moschini, Rolando 169-170
 Mountbatten, Louis 94
 Mountbatten, Philip, duc d'Edimbourg, prince 89, 92
 Mahomet 119
 Mussolini, Benito 186
 Muti, Riccardo 80, 85, 90
 Napoléon Bonaparte, Empereur de France 72, 117, 185
 Nixon, Richard 104
 Olmert, Ehud 10-11, 128, 135-137
 O'Toole, Peter 117
 Parisi, Stefano 22, 33, 84
 Pascal, Blaise 43, 62, 145
 Pascoli, Giovanni 13, 14n
 Pasolini, Pier Paolo 145, 161n
 Pelli, César 189
 Peres, Shimon 11, 128, 130-132, 134, 137
 Piano, Renzo 186, 189
 Piccirillo, Michele 157-158, 161n

- Piermarini, Giuseppe 49, 63n
 Pillitteri, Paolo 134
 Platon 145
 Ponti, Giò 188, 190n
 Porta, Giorgio 29
 Poutine, Ludmila 85-86
 Poutine, Vladimir 11, 74-75, 78-80, 82-83, 86, 101, 116-118, 120, 148
 Prodi, Romano 22, 87n, 118n
 Rabin, Yitzhak 134-135
 Rania, Reine de Jordanie 10, 119-120, 122-123
 Ratzinger, Joseph, cardinal, voir Benoît XVI
 Raynsford, Nick 36
 Reagan, Ronald Wilson 107-109, 111-113, 118n
 Resnais, Alain 170
 Romiti, Cesare 23, 39n, 56, 68
 Rommel, Erwin 167
 Roth, Luigi 37
 Roth, Petra 15, 17
 Rutelli, Francesco 65, 87n
 Sabbah, Michael 157
 Salleo, Ferdinando 117
 Sarkozy, Nicolas 49-51, 54
 Scarselli, Aldo 123
 Schily, Otto 51, 99
 Schröder, Gerhard 22-24, 101
 Sellers, Peter 83
 Sequi, Francesco Ettore 179
 Severgnigni, Beppe 170-171
 Sharon, Ariel 11, 132, 135-136
 Short, Claire 112
 Smith, Adam 59
 Spasskij, Nikolaj Nikolaevitch 78, 81, 116
 Speer, Albert 186
 Spielberg, Steven 167
 Staline (alias Josif Vissarionovic Dzugavili) 78, 186-187
 Stendhal (alias Henri Beyle) 141
 Stone, Robert 33
 Strada, Gino 179-182, 182n
 Strozzi Guicciardini, Irina, princesse 100
 Tauran, Jean-Louis, cardinal 12, 14n, 155-156
 Teocoli, Teo 155
 Thatcher, Margaret 27-28, 30, 100
 Tibéri, Jean 36, 50-51, 53-54
 Tiepolo, Giambattista 156
 Togliatti, Palmiro 78, 87n
 Thomas, saint 145
 Topbas, Kadir 160
 Tremonti, Giulio 20
 Truman, Harry S. 111
 Tschang, Mario 70-71
 Valentini, Valentino 86, 117
 Veltroni, Walter 46
 Vento, Andrea 10
 Vento, Sergio 49, 100
 Volontieri, Ettore 80
 Wellesley, Arthur, duc de Wellington 94
 Wilson, Bob 189
 Wilson, James 44
 Woolsey, Jim 67-68, 104, 113
 Wright, Orville 94
 Wright, Wilbur 94
 Xi Jie Ren 72
 Zahir, Mustapha 177
 Zahir, Shah 177
 Zapatero, José Luis 164
 Zemin, Jiang 65-66, 116, 118

«J'ai pu personnellement être le témoin de quelques rencontres internationales du premier magistrat de Milan dans ses neuf ans de mandat municipal. Il les rassemble ici et les commente dans ce livre que vous êtes en train de lire, écrit en collaboration avec l'intervieweur Andrea Vento. C'est justement dans cette dimension, loin des flatteries et des pièges de la politique italienne, nationale ou locale, que l'ancien maire a atteint des objectifs élogieux, en tissant finement et en consolidant des amitiés qui sont devenues un important atout pour la ville et ses administrateurs.» (*Antonio Ferrari*)

Avant la chute du Mur de Berlin, les villes n'avaient jamais pensé à leur visibilité internationale; les jumelages répondaient à la nécessité de l'après-guerre de reconstruire des relations, ils avaient une vague formulation idéologique et se limitaient en général au domaine culturel. Albertini réussit à imprimer un tournant décisif.

Plus de quarante chefs d'État et de Gouvernement ont visité Milan auxquels s'ajoute une centaine et plus de délégations ministérielles ainsi que d'innombrables Maires et Gouverneurs. Des dizaines de jumelages signés et consolidés ainsi que les parrainages d'expositions internationales, les road show, les tournées théâtrales.

Le livre raconte ces événements à travers des épisodes curieux, des portraits inédits des protagonistes, des observations originales et amusantes dans le décor sérieux de la «politique internationale» ... d'une ville du monde.

Gabriele Albertini (1950) a été maire de Milan de 1997 à 2006. Depuis 2004, il est député au Parlement Européen. Il a été vice président de la commission Transports et tourisme et, en 2009, il a été élu président de la commission Affaires étrangères. Il a conduit avec son frère Carlo Alberto l'entreprise familiale. Il a été président de la Fédération Syndicale de l'Industrie Métallurgique et Mécanique italienne. Il a publié: «*Dans le bureau du maire*» (Milan 2006).

Andrea Vento (1967) est journaliste et historien. Depuis 1997 il travaille comme directeur de la Ville de Milan, entretenant des rapports directs avec les maires Monsieur Albertini et Madame Moratti. Il est également officier de réserve de l'armée italienne et pilote enthousiaste.

En couverture: Gabriele Albertini et la reine Elisabeth, Milan, octobre 2002
(photo Archive de la Mairie de Milan)
Projet: Atelier graphique Andrea Musso